

Trafics à Miami

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

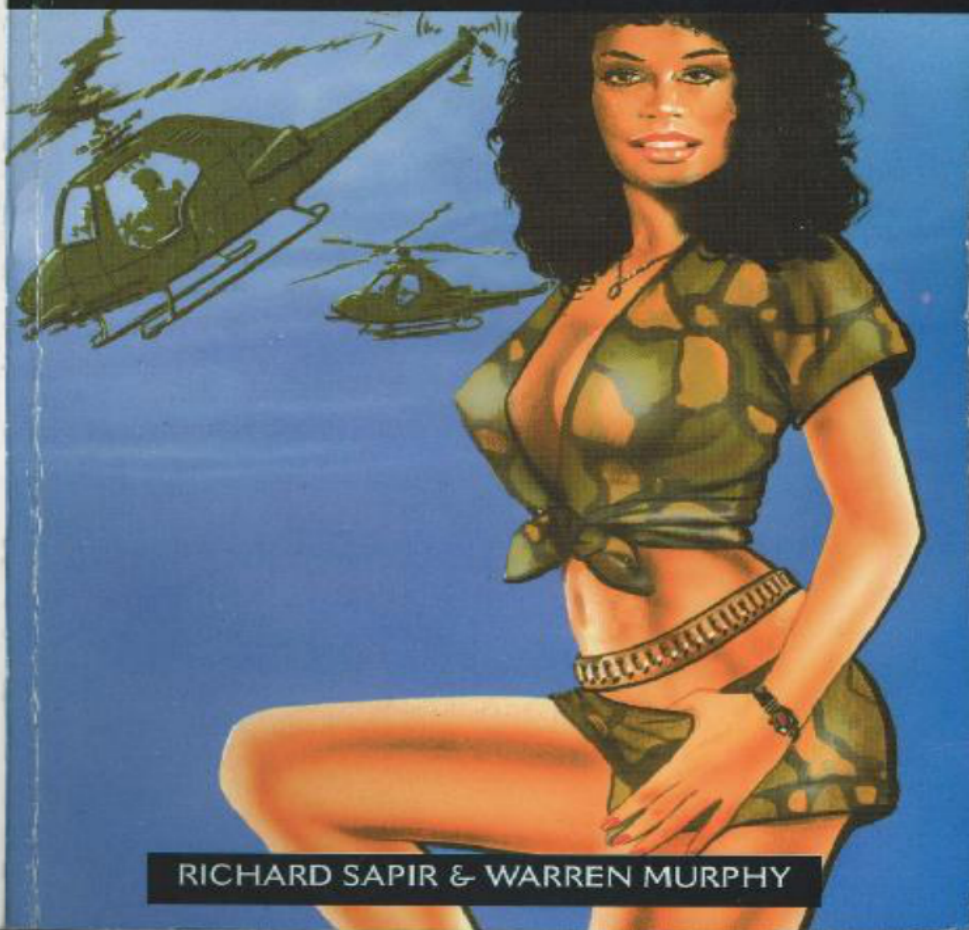
127

L'IMPLACABLE

Trafics à Miami



Trafics à Miami



RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

Trafics à Miami

**Traduit et adapté de l'américain par
Ray BONALDI**

Titre original : Market Force
Illustration de la couverture : Loris KALAFAT
ISBN : 2-7443-0778-5

PROLOGUE

Les événements remontaient maintenant à un peu plus d'un an...

Dans son bureau de la clinique de Folcroft, le docteur Harold W. Smith se trouvait face à deux soucis de taille. Le premier concernait l'affaire Stenron, laquelle prenait une bien fâcheuse tournure. Les dessous de la liquidation judiciaire ne paraissaient pas très propres. À la vérité, il était même évident qu'il y avait eu délit d'initié et escroquerie de grande envergure.

Pour le lecteur auquel ces faits auraient échappé, rappelons que Stenron était cette gigantesque firme américaine qui venait de faire faillite en provoquant un scandale à la mesure de la place qu'elle occupait au NYSE, la Bourse des valeurs de New York.

Grâce à des artifices sur lesquels les courtiers de Wall Street et les conseillers financiers autant que les cabinets d'audit s'étaient montrés singulièrement peu curieux, les responsables de Stenron avaient réussi à gonfler la cotation des titres au-delà de toute raison, alors même que l'entreprise, mal gérée, surendettée et en manque de commandes, se trouvait en pleine dégringolade. Les gros porteurs s'étaient alors empressés de vendre leurs parts au prix fort avant que le subterfuge ne soit éventé.

Quelques jours après cette incroyable liquidation collective, Stenron fermait boutique, les salariés étaient licenciés et les petits porteurs – dont beaucoup n'étaient autres que les employés mêmes de la défunte firme – n'avaient plus que leurs yeux pour pleurer.

Les gros actionnaires, quant à eux, s'étaient rempli les poches de dollars qui avaient aussitôt pris le chemin de paradis fiscaux basés aux Caraïbes (1). Mais le principal problème, pour Smith, résidait dans le fait que Stenron figurait au nombre des principaux bailleurs de fonds qui avaient financé la campagne électorale de l'actuel Président – Junior comme le surnommait l'insolent Williams, assassin en chef au service de CURE –, celle de son père – Senior –, huit ans plus tôt, et qui, depuis plusieurs décennies, alimentaient les caisses de leur parti.

Tout semblait montrer qu'il y avait eu malversations, voire détournements de fonds ou abus de biens sociaux au profit du protégé

du docteur Smith.

Situation épineuse, s'il en était.

Aussi épineuse, en tout cas que les relations de Harold Smith avec ce Président volontariste et, à ses yeux, pas toujours bien inspiré ni conseillé qui, comme nous l'avons dit plus haut, était son protégé mais avait une fâcheuse tendance à se considérer comme son employeur.

Harold W. Smith était un vieil homme aux cheveux gris, aux yeux gris, aux joues grises et à l'allure générale grise. Perpétuellement vêtu de costumes de tweed gris, tous coupés sur le même modèle, il avait l'apparence passe-partout du vieil Américain de la classe moyenne. Quiconque, en le voyant, d'ailleurs, le prenait pour ce qu'il disait être : le médecin émérite et chevronné qui dirigeait la clinique de Folcroft, à Rye, New York.

Smith était bien médecin. Il dirigeait bien Folcroft. Mais il était aussi beaucoup plus que cela.

Harold W. Smith était directeur de CURE, un service secret dont seules les instances les plus élevées de l'exécutif américain connaissaient l'existence. La mission de CURE consistait à protéger, par tous les moyens, les États-Unis d'Amérique, leur Président et leur Constitution contre les menaces qui dépassaient les compétences et la puissance des autres agences. Ainsi, paradoxalement, ce tout petit service était-il amené, par ses pratiques, à enfreindre quotidiennement les dispositions de cette Constitution même qu'il avait pour mission de sauvegarder.

De par ses fonctions de chef de CURE, Smith était à la tête de moyens techniques et humains dont nul autre homme ne disposait sur cette planète. Son aspect anonyme de vieux bonhomme sans histoires était la meilleure des couvertures. En le voyant, en effet, personne n'aurait imaginé que le vieil homme gris présidait au destin d'une agence, minuscule mais très riche et très puissante, qui constituait le secret le plus lourd et le plus terrifiant des États-Unis d'Amérique.

*

* *

Harold W. Smith était en train de se connecter sur le cabinet de courtage Lippincott, Forsythe & Butler – apparemment impliqué jusqu'au cou dans le scandale Stenron – lorsque, soudain, avant même d'avoir pu débroussailler ce premier souci, il s'était trouvé confronté au deuxième.

Un souci d'une autre nature et qui demandait une réaction beaucoup plus immédiate que l'affaire Stenron. Une petite icône rouge en forme d'œil se mettait à clignoter dans l'angle inférieur droit de son

écran.

Cela faisait des années qu'il n'avait pas reçu ce signal.

— Juste Ciel ! s'exclama Harold Smith, pour qui ce type d'expression véhiculait le paroxysme de l'émoi.

Son vocabulaire lui valait de fréquents sarcasmes de la part de Remo Williams, alias l'Implacable et Numéro 1 de son service action. À en croire ce dernier, le docteur Smith allait régulièrement grossir son vocabulaire en faisant des stages au pays de Tintin et Milou, à l'exclusion, bien sûr, du territoire de Haddock.

Cet œil rouge clignotant, sur l'écran, était un signal en provenance d'un des raiders de Harold Smith, les petits logiciels espions, conçus par ses soins, et qui remplissaient deux fonctions : un rôle d'investigation et de pénétration dans les réseaux les mieux protégés du monde pour assurer l'alimentation des ordinateurs de CURE en renseignements ultra-secrets et, simultanément, un rôle d'alerte pour le cas où quelqu'un essaierait de forcer les barrières interdisant l'accès à ses propres systèmes d'espionnage informatiques.

Il était peu probable qu'un pirate ait réussi à fracturer le système de Smith mais, selon toutes les apparences, quelqu'un quelque part avait décelé des signes de son activité et tentait d'en savoir plus.

— Diable, diable, diable, grommela Harold Smith de sa voix aigrelette. Il ne manquait plus que cela !

Aussitôt, il éteignit son système et mit en place les nombreux verrous qu'il avait conçus pour ce genre d'éventualité et installés sur ses unités centrales.

Si quelqu'un avait réussi à détecter la trace de sa présence pirate dans les réseaux des services secrets, cela impliquait trois réactions possibles. Soit il se mettait immédiatement au travail pour renforcer les protections du système, soit il recherchait le hacker pour le faire disparaître, soit il mettait fin à l'existence de CURE.

C'était prévu ainsi dans les statuts de ce service, instauré dans les années soixante (2) par le jeune Président d'alors, lequel allait, quelques mois après la création de CURE, mourir assassiné dans un complot qui, quarante ans plus tard, n'avait pas fini de livrer ses secrets et faisait encore couler beaucoup d'encre. Cette mort prématurée à Dallas était une plaie vive dans les chairs de Harold Smith. La douleur originelle.

Il n'avait pas pu empêcher ce monstrueux assassinat...

Cette blessure, symboliquement associée à l'acte de naissance de CURE, tourmentait le docteur Smith depuis ce sinistre 22 novembre où le Président s'était écroulé, en sang, sur la banquette arrière de la grosse décapotable.

Aujourd'hui, une autre blessure inguérissable, différente en nature

mais tout aussi douloureuse, s'était ajoutée à la première. Celle-ci avait pour nom « 11 septembre 2001 ».

Harold Smith faisait partie de ceux qui avaient vu l'horreur arriver mais n'avaient pas réussi à se faire entendre et, par voie de conséquence, à empêcher ce crime d'autant plus exécration que ses victimes n'étaient que des civils innocents (3).

Mais, pour en revenir au problème immédiat de Smith, renforcer les protections du système ne le dispensait en aucun cas de se lancer dans la chasse au hacker et, pour cela, il fallait du temps. Quant à mettre fin à l'existence de CURE, c'était une décision excessivement difficile à prendre, la solution de dernier recours à laquelle Harold Smith n'était vraiment pas enclin à se résoudre. Pour deux raisons. La première était que, dans toute la mesure du possible, CURE devait continuer à exister pour pouvoir continuer à protéger son pays. La deuxième – presque secondaire à ses yeux mais néanmoins contrariante, ne fût-ce que par la peine qu'elle causerait à Maude –, était que la fin de l'existence de CURE impliquait également la fin de sa propre existence.

S'il lui arrivait quelquefois de succomber à la dépression – ou, plus exactement à une forme de dégoût qui lui donnait envie de baisser les bras, tant l'espèce humaine lui paraissait irrémédiablement encroûtée dans sa sclérotasse –, Harold Smith, toutefois, n'avait jamais eu un tempérament suicidaire.

Cela ne l'empêchait pas, cependant, d'être prêt à en venir à cette extrémité s'il ne pouvait trouver aucune autre solution. Et, pour passer à l'acte en cas de besoin, il portait toujours sur lui une petite pilule au cyanure en forme de cercueil.

Mais en l'espèce, il y avait simplement *soupçon* de menace, et donc nul péril en la demeure. Subséquemment, le vieil homme gris décida que temporiser était la réponse la plus adaptée.

Et c'est ainsi que, pour ne pas attiser davantage la curiosité des pirates, Harold W. Smith, docteur en médecine, diplômé de l'École Navale de Dartmouth, ancien analyste à la CIA, directeur de CURE et de la clinique de Folcroft, avait quitté son bureau ultra-secret de Rye pour aller expédier ses affaires courantes au *Genius Of The Web* (4), un cybercafé peuplé de boutonneux, cloutés, tatoués, scarifiés de piercings et tous très intrigués par l'intrusion dans leur monde de ce grand-père qui semblait maîtriser mieux que quiconque les arcanes de la toile.

Smith avait plus d'une corde à son arc mais il avait besoin d'un peu de temps pour modifier et rendre inviolables tous ses codes. Ensuite, il lui faudrait se lancer sur la piste du curieux car, étant lui-même le plus indomptable des hackers, il connaissait mieux que quiconque

l'acharnement que ses pareils étaient capables de mettre en œuvre. Les enragés de son espèce ne lâchaient jamais un lièvre qu'ils venaient de lever.

Après mûre réflexion, Harold W. Smith aboutit à la conclusion suivante : si quelqu'un avait réussi à le repérer, il y avait pratiquement toutes les chances pour qu'il s'agisse d'un spécialiste basé en Amérique ou dans un pays occidental. Même avec le plus grand talent du monde, personne d'autre ne pouvait disposer d'un matériel assez sophistiqué pour détecter la présence et les interventions pirates de CURE dans les cybercommunications mondiales. Pour cela, il fallait, en effet, posséder premièrement un hardware et un software à la pointe du progrès, deuxièmement des connaissances informatiques du plus haut niveau et, troisièmement, être animé par une motivation hors du commun.

Ces trois conditions sine qua non conduisirent le docteur Smith à penser que la menace venait tout bonnement de l'intérieur, c'est-à-dire des services secrets des États-Unis. Il n'avait pas de preuves, juste de forts soupçons. Mais cela ne changeait rien au problème. Nul ne devait, fût-ce subodorer l'existence de CURE. C'était un secret qui concernait Harold Smith, Remo Williams, son mentor Maître Chiun et le Président des États-Unis.

Personne d'autre.

La notion de « secret défense » concernant CURE avait été placée si haut que, dès la fin de leur mandat, les Présidents des États-Unis étaient soumis à une manipulation spéciale baptisée « gommage mnémonique de Sinanju », que Chiun, le vieux Maître Coréen, leur faisait subir afin d'effacer de leur mémoire toute trace de souvenir relatif à CURE, à ses missions et à ses agents.

Dernièrement, une mésaventure de taille leur était d'ailleurs arrivée lorsque, à la suite d'une chute sur la tête, un ancien Président, pourtant atteint de la maladie d'Alzheimer, avait retrouvé une mémoire malvenue autant que dangereuse (5).

*
* *

Piqué au vif, Harold W. Smith enquêta tambour battant. Et son intuition se vérifia. Beaucoup plus vite, en fait, qu'il ne l'aurait pensé.

En effet, l'indiscret qui avait activé les raiders de CURE lui mâcha le travail en se manifestant de lui-même (6). Comme Smith l'avait deviné, il s'agissait d'un informaticien de la CIA.

L'homme portait le nom de Mark Howard et dans un premier temps, Harold Smith eut la réaction qu'aurait eue à sa place n'importe quel autre responsable de service secret dans n'importe quel autre pays du

globe : il décida de faire liquider ce Mark Howard.

Le problème était que Chiun de Sinanju et Remo Williams, les bras armés de CURE, se trouvaient alors en mission à l'étranger et qu'eux seuls étaient suffisamment dignes de confiance pour exécuter cette mission dans des conditions de sécurité et de discrétion satisfaisantes. Or attendre c'était accroître le risque de voir Howard en découvrir davantage.

Ce qu'avait prévu Harold W. Smith ne manqua pas de se produire. L'indiscret en découvrit davantage. Mais, curieusement, c'est aussi grâce aux avancées et découvertes de Mark Howard que le problème du directeur de CURE se régla naturellement, presque de lui-même, le jour où le hacker, après avoir bien joué au chat et à la souris, lui annonça qu'il allait le contacter directement par téléphone.

*

* *

— Qui êtes-vous ? demanda Smith.

— Mark Howard, pour vous servir.

— Communauté du renseignement ?

— Bonne déduction.

— Êtes-vous prêt à en dire davantage ? continua le directeur de CURE.

— Tout ce que vous voudrez savoir..., assura Mark Howard.

— Vous êtes de la CIA ?

— Exact. Division des Analyses.

— Mais encore ? insista Smith.

En entendant les révélations qui suivirent, le docteur Smith crut qu'il allait tomber en syncope.

Comme il l'avait annoncé, Mark Howard était prêt à tout dire. Et il ne s'en priva pas. Il travaillait à la CIA depuis cinq ans et remplissait au sein de la Centrale une fonction d'espion informatique comparable à celle de Harold Smith au sein du CURE.

C'est au cours de ses recherches qu'il avait éventé les intrusions du directeur de CURE dans les réseaux des services de renseignement. Au départ, il avait eu peur et avait même détruit une partie de ses dossiers. Puis un de ses supérieurs, en le faisant surveiller, avait fini par flairer l'existence de cette activité subsidiaire à laquelle se livrait Mark Howard (7).

Si cela continuait de la sorte, Harold Smith allait être obligé de faire liquider la moitié des barbouzes du pays pour préserver l'incognito de CURE.

— Ce supérieur est-il au courant de mon existence et de mon activité ? demanda-t-il.

— Non. Il a simplement eu des soupçons. J'ai bien dû reconnaître que j'avais levé un lièvre mais je lui ai dit que c'était quelqu'un de chez nous et que j'abandonnais. Trop dangereux. De plus, j'ai précisé que je ne voyais pas l'intérêt d'aller mettre des bâtons dans les roues à une autre agence travaillant au service des États-Unis.

— Mais, évidemment, vous n'en avez rien fait.

Petit silence sur la ligne, suivi d'un gloussement de gamin surpris le doigt dans un pot de confiture.

— Je dois avouer que non. C'était plus fort que moi.

Une grimace en forme de sourire plissa les fines lèvres de Harold Smith. Il avait vu juste.

— Comment votre supérieur a-t-il réagi ? poursuivit-il.

— C'est un vieux routier de l'espionnage. Il a dit qu'il valait mieux laisser tomber.

Smith soupira involontairement.

— En avez-vous parlé à quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr que non, répondit Howard. Je suis un homme responsable.

« Parfait, songea Smith. Nous allons pouvoir te liquider discrètement, mon petit ami... »

— Je suis juste entré en contact avec le Président des États-Unis, ajouta aussitôt le hacker. C'est lui qui me dépêche auprès de vous.

Harold Smith faillit en avaler sa pomme d'Adam.

— Plaît-il ?

— Le Président me nomme directeur adjoint de CURE. Je suis votre donc votre nouveau collaborateur.

Junior avait encore une fois, outrepassé ses droits. Il s'était arrogé celui d'agir en patron de CURE.

Harold Smith allait rétorquer à Monsieur Mark Howard qu'il n'avait nullement besoin de collaborateur et lui raccrocher au nez quand il réalisa que pour l'éliminer, il devait nécessairement le loger.

— Quand pouvons-nous nous voir ? demanda-t-il.

— C'est moi qui ai fait le pied de grue plusieurs semaines d'affilée dans le bureau de Madame Mikulka et que vous n'avez jamais eu le temps de recevoir. Je vous approcherai en temps et en heure.

Smith se demanda s'il n'était pas en train de rêver éveillé. Le casse-pied qui montait la garde dans le bureau de sa secrétaire (8) en se faisant passer pour un visiteur médical n'était autre que ce Mark Howard !

À quoi ressemblait-il, déjà ? Impossible de se rappeler. Il était jeune, en tout cas. Voilà tout ce que le directeur de CURE avait réussi à garder en mémoire.

— Très bien, dit-il, j'attends de vos nouvelles.

— Cela ne saurait tarder, promit Mark Howard.

Animé par la ferme intention de dire le fond de sa pensée au Président, Harold Smith tendait la main vers le téléphone spécial sans cadran qui lui permettait d'appeler directement la Maison-Blanche lorsque, sur son écran, l'annonce d'un attentat contre des installations pétrolières en Alaska le contraignit à prendre immédiatement d'autres dispositions (9).

— Sacrebleu ! pesta sourdement le directeur de CURE.

Il fallait toujours qu'une urgence imprévue vienne contrecarrer ses plans.

*
* *

Les mois avaient passé, Mark Howard était désormais partie intégrante du personnel de CURE et donc de Folcroft. Après avoir longtemps renâclé, Smith s'était fait à l'idée d'avoir un assistant. Et, pour dire vrai, aujourd'hui il ne regrettait pas sa décision. Il en aurait presque remercié Junior s'il l'avait tenu en plus haute estime.

Mark Howard était un garçon discret, efficace, sans humour et sans humeur. Juste ce dont il avait besoin. Et lui-même n'allait pas en rajeunissant. Seuls les dictateurs prenaient de l'âge en refusant de songer à leur succession.

Bien sûr, il avait jugé impossible de faire passer Howard pour un médecin, pas même pour un infirmier, auprès du personnel soignant. Smith l'avait donc intégré dans les services administratifs.

Jusqu'à présent, le jeune homme lui avait donné entière satisfaction. C'était un second parfait, et même un suppléant acceptable quand il devait s'absenter. Ce qui restait encore chose rare.

Harold Smith se demandait bien pourquoi Remo montrait une telle hostilité à l'égard de Mark Howard. Rivalité de coqs, peut-être... Le vieux Chiun, à l'inverse, semblait beaucoup apprécier le sympathique et révérencieux « Prince d'Amérique ».

*
* *

Ce matin-là, comme à l'accoutumée, les grosses unités centrales ronronnaient dans le sous-sol de la clinique de Folcroft. Face à son terminal, le directeur de CURE était plongé dans ses recherches tous azimuts lorsque le téléphone de liaison bleu bourdonna sur sa table de travail en verre trempé noir.

Smith décrocha avant la deuxième sonnerie.

— Salut à vous, ô sagace et généreux Empereur d'Amérique, intarissable source d'or et d'exaltantes missions, entonna une voix

couinante et familière aux oreilles de Harold Smith. Le Maître de Sinanju a l'honneur de vous adresser ses respects depuis les moites et ténébreuses entrailles de l'enfer vert.

À la suite de la contamination de la forêt amazonienne par des semences de *cyanosandara turpida* (10) Maître Chiun avait été dépêché au fin fond de la jungle pour détruire les pousses de ce végétal transgénique qui tuait toutes les autres espèces.

— Bonjour Maître Chiun, répondit l'« Empereur d'Amérique ». Que me vaut le plaisir d'entendre votre voix ?

— Le Maître de Sinanju souhaitait se prosterner à vos vénérables pieds, répondit le vieil Asiatique, plus sycophante que jamais.

Par expérience, Harold Smith savait qu'il devait attendre autre chose. Il attendit.

— Il souhaite également, ajouta le vieux flatteur, vous faire part d'une visite reçue ici même, sur le terrain.

Le docteur Smith s'alarma. Nul autre que Remo, Maître Chiun et lui-même n'était censé avoir eu vent de la campagne de destruction de *cyanosandara* confiée au Maître de Sinanju.

— Une visite ! Amicale ?

— Que nenni, répliqua le vieux Coréen.

— Mais encore ? Expliquez-vous Maître Chiun ! exhorta le directeur de CURE.

Chiun ne se fit guère prier pour donner l'explication requise. Et cette dernière n'étonna que moyennement le docteur Harold Smith. Cependant, elle le laissa un instant perplexe quant à la suite à donner.

Du récit de Maître Chiun, il ressortait en effet que, malgré les précautions prises lors de la dernière mission de Remo, il restait encore des survivants de l'affaire Montana Agrotec (11).

Jeune et brillant chercheur travaillant dans le secteur génétique de la firme, Brice Schumar avait été assassiné et les criminels qui avaient orchestré sa disparition avaient également volé des graines de la plante transgénique qu'il avait mise au point. Parmi ces criminels figurait un autre scientifique, Hubert Hurlug, ancien professeur de Schumar, une équipe de Cubains, un terroriste palestinien et une kyrielle d'autres individus peu recommandables que Remo avait, en principe « nettoyés ».

Mais le docteur Harold Smith était bien placé pour savoir que le nettoyage intégral n'existait pas en matière d'espionnage. Surtout lorsque l'enjeu était aussi considérable.

*

* *

Une fois encore, afin de replacer les faits dans les mémoires,

reportons-nous quelques mois en arrière.

Plein de fierté et plein d'une naïveté qui lui avait coûté la vie, Brice Schumar exposait sa découverte à son ancien professeur, l'infâme Hubert Hurlug :

— C'est ma dernière obtention et j'ai tenu à vous en faire la primeur, professeur. Ce végétal transgénique constitue un progrès immense. D'abord, il résiste à tous les désherbants, débroussaillants, défoliants connus au jour d'aujourd'hui mais il tue tous les parasites qui entrent à son contact, champignons, insectes, etc. *Cyanosandara turpida* résiste à tout et élimine intégralement les vermines répertoriées à ce jour, depuis le puceron jusqu'au ragondin en passant par toute la gamme des insectes. Il suffit d'un plant pour nettoyer de façon radicale une centaine de mètres carrés.

Le jeune scientifique s'interrompit un instant avant de reprendre :

— Vous comprendrez que *cyanosandara turpida*, qui sera commercialisée sous le nom de sandar bleu, peut être un formidable atout dans les mains de cultivateurs responsables et capables de l'utiliser à bon escient pour nettoyer et assainir des terres avant leur mise en culture vivrière. Inversement, elle peut se transformer en une arme terrible si elle tombe aux mains d'individus sans scrupules qui voudraient l'utiliser pour détruire l'agriculture d'un pays, voire pour désertifier des territoires entiers.

— Bien sûr, dit Hurlug. Mais comment peut-on détruire ce végétal, apparemment intouchable et insensible à tous les produits, lorsqu'il a, comme vous le dites, fini son œuvre d'assainissement et de stérilisation de la terre ?

— Il n'existe qu'un moyen : le lance-flammes. Les cendres résiduelles peuvent, d'ailleurs, être utilisées pour amender le sol et prolonger l'action bénéfique de la plante.

L'action bénéfique de la plante...

Hubert Hurlug n'avait pas besoin d'un dessin pour se la représenter. Cette action bénéfique, il la visualisait parfaitement. Une action bénéfique pour ses comptes en banque. Et pour la réalisation des ambitions criminelles de ses amis cubains.

Hurlug tua Schumar, lui vola ses semences et fila en Amérique du Sud. Hubert Hurlug fut tué à son tour puis Remo élimina ses complices.

Mais les services secrets de Fidel Castro n'avaient pas dit leur dernier mot. Ils étaient même parvenus à retrouver les lieux de plantation du sandar bleu et avaient voulu empêcher Maître Chiun de parachever la destruction de la plante.

— Ils étaient nombreux ? demanda Smith.

— Plusieurs dizaines, vénérable Empereur, répondit le Coréen.

— Mais comment avez-vous fait pour vous en débarrasser ?

— J'ai mis en œuvre une technique de Sinanju toute simple, répondit modestement le vieil Asiatique. Cela s'appelle la toupie sanglante.

Chiun se plaignait toutefois de l'ampleur de la tâche à accomplir pour un seul vieillard.

— J'ai bien essayé de former les Indiens de la région au réchauffement atmosphérique directionnel pour qu'ils m'aident à brûler ces vilaines plantes, expliqua-t-il. Mais avec ces sauvages...

Chiun laissa là ses appréciations peu flatteuses sur les Indiens d'Amazonie. Il savait qu'il aurait pu courroucer l'Empereur Smith en s'avançant davantage dans la voie de cette discrimination qu'il professait par simple complexe de supériorité.

Bref, de ce rapport téléphonique, il ressortait que Chiun avait pris du retard dans son œuvre de destruction et qu'il avait subi l'assaut d'un commando cubain désireux de récupérer des graines de *cyanosandara turpida*.

C'était grave, très grave.

— N'avez-vous pas pu obtenir de renseignements de l'un ou l'autre des Cubains avant de les supprimer ? demanda Harold Smith.

— Bien sûr que si, honorable Smith.

Maître Chiun avait découvert que la DGI (12) s'était acoquinée avec le Cartel de Tijuana, un réseau mexicain de trafic de drogue qui avait d'importantes ramifications aux États-Unis et que, la main dans la main, les deux bandes travaillaient en Floride pour tenter de se procurer la *cyanosandara turpida* par une autre voie. Celle d'un groupe de recherche ultra-secret de la Montana Agrotec à la tête duquel se trouvait un certain Robert Paxton.

Car si Brice Schumar était mort avec son secret de fabrication de la *cyanosandara turpida*, les ordinateurs utilisés dans son travail étaient encore capables de parler. Le professeur Paxton s'employait à leur faire livrer leurs mystères. Le plus loin possible du Massachusetts et des serres de feu Brice Schumar.

La Montana Agrotec se croyait protégée à Miami. Elle se trompait lourdement.

De très nombreux intérêts n'allaient pas tarder à converger vers Robert Paxton et son centre de recherche. À commencer par la DGI cubaine et le Cartel de Tijuana. Il y avait également un certain Wycopf, Alex Wycopf, ancien collègue de Brice Schumar, bien décidé à prendre la relève de Hubert Hurlug. Et aussi les services secrets des États-Unis – les services officiels, bien sûr – qui avaient fini par avoir connaissance de l'affaire et cherchaient, eux aussi, à s'approprier *cyanosandara turpida*.

Ils avaient deux raisons à cela. Premièrement, si une puissance ennemie possédait la plante tueuse, l'agriculture américaine était en

danger. Deuxièmement, *cyanosandara turpida* – ou « sandar bleu », quel que fût son nom – pouvait être fort opportunément mise à profit pour détruire les plantations de cocaïne en Amérique Latine.

Harold W. Smith n'avait pas la même vision des choses.

— Je vais venir vous rendre visite Maître Chiun, dit-il. Je tiens à me rendre compte par moi-même de l'avancement des travaux.

— L'Empereur Smith est toujours le bienvenu auprès du Maître de Sinanju, répondit le vieux Coréen. Quand puis-je espérer avoir l'incommensurable plaisir de vous voir ?

— J'ai quelques mises au point à faire et je saute dans le premier avion au départ pour l'Amérique du Sud, déclara Harold W. Smith.

Après avoir sacrifié aux formalités d'adieu, il raccrocha et ses vieux doigts déformés par l'arthrose entamèrent un ballet fascinant sur le clavier à effleurement de son ordinateur.

Il ne lui fallut guère plus de dix minutes pour activer son joker, l'Agent Spécial Bill Ramstead, du GRASP. Puis il pressa le bouton de l'interphone.

— Mme Mikulka ?

— Oui, docteur, répondit la fidèle et serviable secrétaire.

— Veuillez m'envoyer Monsieur Howard. Je dois m'absenter quelques jours et je désire lui donner un certain nombre de consignes.

— Très bien, docteur.

Harold Smith coupa la communication, reprit le téléphone bleu par lequel Chiun était entré en contact avec CURE et composa un code sur le petit clavier.

La réponse fut presque instantanée.

— J'écoute.

— Remo ?

— Salut, Smitty ! lança la voix de L'Implacable. Quoi de neuf ? Une épidémie de SRAS à Folcroft ?

— Quand cesserez-vous de faire le Jacques, protesta le directeur de CURE. J'ai une mission à vous confier.

Faire le Jacques... Il n'y avait plus que Harold Smith et quelques centaines pour employer ce genre d'expression.

— Le Jacques vous écoute, Smitty. Où m'envoyez-vous cette fois ? Au Pôle Sud ? Dans l'Himalaya ou dans le Désert de Gobi.

— En Floride. Et écoutez un peu ce que j'ai à vous dire, je vous prie.

— Smitty..., soupira l'Implacable. Vous savez très bien que je déteste la Floride...

1. Voir L'Implacable n° 122, *Homicides.com*.
2. Voir L'Implacable n° 1, *Implacablement vôtre* et n° 100, *Le dernier fils du Soleil*.
3. Voir L'Implacable n° 120, *Trou noir*.
4. Voir. L'Implacable n° 122, *Homicides.com*.
5. Voir L'Implacable n° 120, *Trou noir*.
6. Voir L'Implacable n° 122, *Homicides.com*.
7. Pour de plus amples détails concernant Mark Howard, revoir, entre autres, L'Implacable n° 122, *Homicides.com*, n° 123, *Sea, Sex & Guns* et n° 124, *Touchez pas aux Grizzlis*.
8. Voir L'Implacable n° 123, *Sea, Sex & Guns*.
9. Voir L'Implacable n° 124, *Touchez pas aux Grizzlis*.
10. Voir L'Implacable n° 126, *Destruction massive*.
11. Voir L'Implacable n° 126, *Destruction massive*.
12. *Dirección General de Inteligencia* (Direction générale du Renseignement) : service d'espionnage cubain.

CHAPITRE PREMIER

Il était seize heures trente lorsque Robert Paxton sortit de son bureau de la Montana Agrotec, dans le centre de Miami. Un soleil éclatant brillait sur la Floride et Paxton avait l'impression radieuse que sa lumière couronnait la ville d'une auréole triomphale. Mais il aurait pu tout aussi bien faire un temps infect, le scientifique planait sur un nuage d'euphorie et rien, ce jour-là, n'eût été en mesure d'entamer sa belle humeur.

Paxton, il est vrai, avait trois bonnes raisons d'exulter. En premier lieu, il venait enfin de boucler les recherches pour recréer la *cyanosandara turpida*, mise au point par Brice Schumar, son infortuné collègue, retrouvé carbonisé quelques mois plus tôt dans sa serre expérimentale du Massachusetts (1).

Deuxièmement, en tant que scientifique ayant accès à des données susceptibles de concerner la sécurité du pays, Robert Paxton, comme la plupart de ses collègues, était en étroite liaison avec le District Attorney Garry Magidson.

Et, dans ce cadre, il venait de parachever le dossier qui allait lui permettre d'envoyer sous les verrous pour une bonne trentaine d'années deux tristes sires nommés José María Biñon et James Huctín.

José María Biñon était l'un des chefs historiques du Cartel de Tijuana, et James Huctín, son avocat marron.

La troisième raison du bonheur sans nuage de Robert Paxton était la perspective du rendez-vous nocturne que Sabina Delarrocche lui avait accordé par téléphone quelques minutes plus tôt.

D'origine cubaine, immigrée clandestinement en 1999, Sabina faisait partie des réfugiés chanceux qui avaient obtenu la nationalité américaine. Avec un contingent de naturalisations limité à six mille par an pour les Cubains, il fallait, en effet, avoir la protection d'une bonne étoile particulièrement efficace pour être admis parmi les élus. Ou bien bénéficier de solides appuis au Service de l'immigration.

Le professeur Paxton ignorait si Sabina avait eu de la chance ou du piston et il n'avait pas cherché à le savoir. Aujourd'hui, elle était étudiante en biotechnologie droit et suivait ses cours à la University of South Florida, une étudiante brillante qui, deux mois plus tôt, avait

été admise dans ses services pour un stage en alternance d'une durée d'un an.

Mais, depuis maintenant deux semaines, Sabina Delarrocche était beaucoup plus pour lui qu'une simple stagiaire.

Paxton était âgé de quarante-cinq ans, ce qui leur faisait juste vingt-deux ans de différence. Au début, malgré son attirance, le fait qu'elle eût pu être sa fille l'avait quelque peu troublé. Mais, bon... elle était si belle, si piquante et tellement amoureuse. Elle était aussi très intelligente, et mûre comme le sont souvent les jeunes qui ont eu des débuts difficiles dans la vie.

Pour le reste, Sabina Delarrocche était une compagne comme Paxton n'aurait jamais imaginé en conquérir une, même dans ses rêves les plus fous. Incendiaire. Le professeur ne voyait pas d'adjectif plus approprié pour décrire la jeune personne.

Tout en elle évoquait le feu, ses cheveux de jais, sa bouche de croqueuse d'hommes, ses pommettes hautes et sa peau ambrée qui trahissaient une once de métissage, sa silhouette de beauté tropicale moulée pour épouser l'anatomie masculine dans des corps à corps débridés, ses seins massifs tendus devant elle comme une figure de proue, ses hanches ondulantes qui semblaient toujours prêtes à basculer dans une salsa endiablée.

C'était Sabina elle-même qui avait vaincu les scrupules de Paxton en lui déclarant que la différence d'âge ne pouvait rien contre la force irrésistible qui les poussait dans les bras l'un de l'autre.

— On en a envie, toi comme moi, avait-elle déclaré. On est tous les deux célibataires et puis, après tout, je suis majeure et consentante...

Une grande plaidoirie. Qui avait emporté comme fétu de paille les dernières réticences du professeur Paxton.

Il devait passer la prendre à huit heures pour l'emmener dîner à l'ultra-chic restaurant français *Dominique's* de Miami Beach. Ensuite, la nuit serait à eux.

Il en frémissait à l'avance.

Mais d'abord, le travail. D'un pas alerte, Paxton se dirigea vers le parking de East Flagler Street où il avait coutume de garer sa Chevrolet Caprice, entre le Palais de Justice et le Fédéral Building. C'était dans ce pâté de maisons que la Montana Agrotec avait choisi d'implanter ses locaux.

La Justice de Floride s'attaquait à de gros poissons et, pour raison de sécurité autant que de confidentialité, il avait été décidé que, sitôt complété, le dossier Biñon-Huctín serait déposé au domicile personnel du patron de Paxton, le directeur de recherche Ezra Landsheer.

Le FBI et le Ministre de la Justice avaient fait le pari d'assainir la Floride et mettaient en œuvre tous les moyens nécessaires pour y parvenir. Beaucoup de cyniques riaient sous cape. Mais Paxton était

de ceux qui, tout en le jugeant difficile, croyaient à ce programme. Il fallait y croire car on n'avait pas d'autre choix. La situation était trop intolérable. Comment pouvait-on laisser, des marchands de mort comme le Cartel de Tijuana continuer à œuvrer avec l'insolence que leur conféraient des années d'impunité ?

Mais le gibier était de taille. Sa puissance militaire et financière, ajoutée à son absence totale de respect pour la vie humaine, rendait la tâche aussi délicate que dangereuse.

Depuis quelque temps, les trafiquants non seulement s'offraient les services des meilleurs avocats américains mais, à l'occasion, achetaient des renseignements sur les secrets de la lutte antidrogue ou autres bons offices à un ancien professeur, voire à un avocat ou à un agent de la DEA en retraite. C'est à cette œuvre de corruption méthodique des magistrats et conseils juridiques que voulait s'attaquer le Ministère de la Justice.

Les services du District Attorney en collaboration avec le FBI et la communauté scientifique représentée par des hommes éminents comme le professeur Ezra Landsheer n'avaient pas chômé. Plusieurs dizaines d'*indictments* étaient prononcés contre des membres du Cartel de Tijuana et, fait sans précédent, plusieurs avocats faisaient partie du lot avec des chefs d'accusation allant d'« entrave à l'action de la justice » à « blanchiment d'argent sale » en passant par « trafic de drogue », « subornation de témoins » et même « complicité d'assassinat », ce qui, au terme de la loi fédérale, exposait l'inculpé aux mêmes peines que l'auteur principal du crime.

Un joli coup. Mais le plus beau coup, c'était le professeur Paxton qui allait le réaliser dès ce soir en portant sur le bureau de Landsheer le dossier de José María Biñón et celui de son avocat américano-cubain James Huctín. Un dossier farci jusqu'à l'indigestion de faits accablants pour les deux gangsters.

Il avait consigné par le menu toutes les pièces à conviction contre les deux bandits qui voulaient s'approprier la *cyanosandara turpida*. Menaces. Tentatives de corruption, versements illégaux.

Robert Paxton actionna la télécommande de sa grosse Chevy, ouvrit la portière, jeta sa serviette sur le siège du passager, s'installa au volant, sortit du parking et tourna à gauche en direction de Biscayne Boulevard.

*

* *

Il était un peu plus de dix-sept heures lorsque Sabina Delarroche rentra de l'Université. Elle eut la surprise de sa vie en poussant la porte du petit bungalow qu'elle occupait non loin du golf de Bay

Shore. Le *mayor* Juan Luis Fesyeno l'attendait chez elle.

Vautré dans l'un des rocking-chairs de bois teinté qui meublaient le séjour, le *mayor* se balançait mollement en fumant un cigare aussi ventru que lui, et en tétant par intermittence le goulot d'une cannette de Michelob qu'il avait fauchée dans le frigo.

Âgé de trente-huit ans, Fesyeno était né dans une famille paysanne de Cienfuegos et avait, dès sa petite enfance, bénéficié du programme d'alphabétisation mis en place à Cuba au début des années soixante. Ambitieux, brutal et sans état d'âme, il avait débuté comme chef d'îlot dans les CDR, les fameux Comités de Défense de la Révolution mis en place par Castro pour quadriller les villes pâté de maison par pâté de maison. Ensuite, il avait tenté, et réussi, l'examen de la Policía Revolucionaria Nacional, s'était rapidement fait muter au tristement célèbre G2 (2) cubain puis, en jouant des coudes comme il savait si bien le faire, avait réussi à entrer à la DGI. Il en était aujourd'hui le chef d'antenne pour Miami et le sud de la Floride. Juan Luis Fesyeno était également responsable des activités du MC (3) pour cette région des États-Unis.

— ¡ *Hola* (4) ! lança Sabina, sans imaginer obtenir de réponse.

Elle jeta son sac sur un pouf, souffla et passa dans la kitchenette pour se servir un verre de menthe. Le débarquement impromptu de Juan Luis Fesyeno n'augurait rien de bon. C'était la première fois qu'il utilisait ainsi, sans avertir, son double des clefs du bungalow de Bay Shore. Quelque chose avait dû mal tourner dans l'opération Desyerba (5). Les poètes de la DGI et du Cartel de Tijuana n'avaient rien trouvé de mieux comme appellation pour cette opération qui devait leur permettre de s'approprier le sandar bleu.

Pour les Cubains, l'enjeu était d'imposer leur loi, ou éventuellement de faire du chantage financier en menaçant de détruire les agricultures du monde libre à l'aide du sandar bleu. Pour les trafiquants du Cartel de Tijuana, il était, plus simplement, d'utiliser ce sandar bleu pour détruire les cultures de la concurrence et favoriser les siennes.

Des deux côtés ces enjeux représentaient des millions et sans doute même des milliards de dollars. D'où une alliance qui d'ailleurs n'avait rien de nouveau. Par le passé Fidel Castro n'avait pas hésité à s'acoquiner avec le Cartel de Medellín. Pourquoi pas, aujourd'hui, avec celui de Tijuana ?

Malgré ses allures et ses manières de rustre, Fesyeno était un agent avisé et extrêmement prudent. Sa couverture était *La Habanera Seafood Ltd.*, un négoce de fruits de mer installé à Little Havana, le quartier cubain de Miami, et qui prospérait gentiment sous la houlette de Pupina, une ancienne *puta militante* (6) qu'il avait épousée peu après son arrivée en Floride.

Tout comme Sabina, Juan Luis et Pupina Fesyeno avaient obtenu la nationalité américaine en 1999. Du groupe de vingt espions cubains immigrés en compagnie du *mayor*, seuls deux avaient été refoulés. Sabina se demandait encore comment Juan Luis Fesyeno avait fait pour réaliser cette performance. Elle avait plusieurs fois essayé de lui tirer les vers du nez. Sans résultat, jusqu'à présent.

Sabina but une grande gorgée de menthe à l'eau et, son verre à la main, regagna le living. Sabina Delarroche était une grande femme svelte dont les yeux sombres, fendus comme ceux d'une chatte, avaient un éclat de braise. Ses reliefs explosifs et son charme, auxquels s'ajoutaient un esprit aiguisé et un tempérament bien trempé, avaient généralement un effet dévastateur sur l'équilibre mental de la gent masculine.

Elle portait, ce jour-là, une petite robe d'été parme, courte et moulante, qui avait dû faire tourner bon nombre de têtes tout à l'heure durant son trajet en Metrorail (7).

Pendant un long moment, l'officier cubain la regarda aller et venir sans prononcer un mot. Elle savait que ce n'était pas elle qu'il regardait. C'était sa croupe.

Pour le *mayor* Juan Luis Fesyeno, le cul était la seule chose intéressante que possédaient les femmes. Sabina le soupçonnait même d'avoir embrassé la carrière d'officier de renseignement à cause des opportunités offertes à Cuba par le prestigieux statut d'espion chef et des nombreuses facilités d'accès qu'il ouvrait en direction de cette région très privée, basement située mais hautement convoitée, de l'anatomie des Lolitas du Parti.

En dépit de la grande liberté sexuelle – l'une des rares libertés, avec celles de fumer le cigare, boire du rhum, chanter, danser et jouer de la musique, auxquelles, fort intelligemment, Castro n'avait pas touché –, le pauvre *mayor* aurait, sans cette avantageuse position, eu sans doute bien du mal à gagner les faveurs de quelque *compañera* (8). Car, outre sa formidable goujaterie naturelle, Juan Luis Fesyeno était d'une laideur peu commune. Petit de taille et fort ventru, il avait de courtes jambes torves et puissamment cuissues, des épaules étroites et un menton goitreux qui, dès sa prime jeunesse lui avaient valu le surnom de El Gorrino (9). À l'adolescence, une acné redoutable avait viré à la furonculose faciale chronique et n'avait rien fait pour exhausser le charme du Gorrino.

— Comment vont les choses avec Paxton ? demanda-t-il.

Sabina Delarroche sourit. Elle avait un sourire de toute beauté dont elle usait à l'envi avec les hommes. Mais, avec celui-là, c'était d'autre chose qu'il fallait user. Elle but une petite gorgée de menthe, passa la langue sur ses lèvres puis se retourna et se dirigea négligemment vers la porte-fenêtre pour exposer aux yeux du *mayor* la partie de son corps

qu'il avait envie de voir.

— Qu'entends-tu par là ? Tu veux savoir s'il me baise ?

Le Gorrino devait avoir la bouche sèche car elle l'entendit déglutir et vider à grand bruit sa cannette de Michelob. Le sourire de Sabina s'agrandit. Depuis quelque temps, elle le soupçonnait d'être un peu jaloux des divers amants auxquels elle accordait ses faveurs lors de ses missions pour le MC ou la DGI.

Mais il se reprit vite car il versa dans l'ironie :

— Mais oui *guajira* (10) *de mi corazón*. Pour la bonne réussite de notre mission, je dois absolument tout savoir de tes écarts de conduite.

— Tu ne veux quand même pas savoir s'il me fait jouir, en plus !

De tous les agents de la DGI sur lesquels le Gorrino avait autorité, Sabina Delarrocche était la seule à se permettre une telle familiarité avec lui. La fille, il est vrai, était de Cienfuegos, comme lui. Il l'avait connue au berceau, la culbutait depuis qu'elle avait quatorze ans et c'était lui qui l'avait chaudement recommandée pour la formation de *puta militante*.

Du coin de l'œil, elle vit un nuage de fumée s'étendre dans la pièce. À l'évidence, le *mayor* s'était repris car il répliqua du tac au tac :

— C'est indispensable. Je dois savoir si tu jouis avec ce digne scientifique yankee.

— Jamais en service commandé, *mayor* !

Fesyeno laissa échapper un rire rouillé.

— Tu ne changeras jamais... Tu seras toujours la petite *guajira* de Cienfuegos que je connais comme si je l'avais faite.

Sabina Delarrocche lui fit face et, comme mu par un automatisme, le regard du Gorrino remonta dare-dare vers ses seins. Elle le détailla de ses yeux de chatte.

— Pourquoi as-tu pris le risque de venir ici ? Une urgence ?

Juan Luis Fesyeno tira une nouvelle bouffée de son barreau de chaise et un sourire presque paternel passa sur sa face de goret boutonneux.

— Je vois que je peux être fier de mon élève, souffla-t-il en même temps que la fumée. Une urgence, oui. Je viens d'apprendre par un ami bien placé que ton soupirant avait progressé plus vite que nous ne le pensions sur le dossier José Maria Biñon ainsi que dans ses recherches sur le sandar bleu.

— Bien placé où ça, ton ami ? À la CIA ? À la DEA ? Aux services du District Attorney ?

Un air réprobateur remplaça la fierté sur le visage de Juan Luis Fesyeno.

— Un mauvais point, cette fois. Dans le renseignement, l'interrogatoire bien mené est celui qui a l'air de tout sauf d'un interrogatoire.

Elle rit et but un peu de menthe. Elle ne s'attendait pas à avoir une réponse. Elle voulait juste le tester. Le Gorrino fronça les sourcils et ses yeux en boutons de bottine disparurent presque entièrement entre ses paupières gonflées.

— Il faut empêcher Paxton d'aller plus loin.

Sabina posa son verre sur une tablette et approcha du rocking chair dans lequel Fesyeno se balançait toujours négligemment. Ses mâchoires étaient contractées et son beau visage ambré avait brusquement pris une teinte cireuse.

— Juan Luis, dit-elle d'une voix blanche. Nous étions bien d'accord dès le départ. J'accepte toutes les missions à la condition qu'il n'y ait pas mort d'homme.

— Calme-toi, poupée, coupa Juan Luis Fesyeno. Il n'est pas question de tuer Paxton.

Visiblement, Sabina Delarrocche n'avait plus du tout envie de rire. Le Gorrino suçà de nouveau son gros cigare, laissant à la fille quelques secondes pour s'apaiser, puis il enchaîna :

— *Vamos a matar dos pájaros de un tiro, Sabina (11).*

Le regard interrogateur, Sabina Delarrocche s'assit sur un pouf, face à lui, et attendit.

Les yeux de Juan Luis Fesyeno se mirent à faire la navette entre sa poitrine et ses cuisses que dénudait si obligeamment la petite robe parme. Il expulsa la fumée de son havane puis aspira une grande bouffée d'air.

— D'après mon informateur, il faut faire très vite. Et nous sommes obligés d'agir seuls. José María Biñon est déjà sous haute surveillance de l'ATF (12). Nous ne pouvons pas prendre le risque de le contacter pour l'avertir de la situation. Cela pourrait mettre en danger tout le réseau MC de Floride.

Sabina Delarrocche hocha la tête, toujours sans mot dire. Ses yeux fureterent autour d'elle, trouvèrent son sac sur un autre pouf. Elle l'attrapa et y prit une Peter Stuyvesant, qu'elle alluma avec un petit briquet d'or.

— Nous allons organiser le kidnapping du professeur Paxton, déclara le Gorrino avec emphase.

Toujours muette, Sabina Delarrocche rejeta la fumée dans la pièce puis se déhancha pour prendre un cendrier, qu'elle plaça à côté de son pouf.

— La semaine dernière, déjà, les douanes du port de Miami ont saisi deux cent trente caisses de bombonnes de fréon fabriquées en Espagne et acheminées clandestinement ici par nos soins, poursuivit Juan Luis Fesyeno. Je n'ai pas diffusé la nouvelle dans l'équipe mais j'ai senti le vent du boulet. Finalement, d'après mes sources, ils n'ont pas pu remonter la filière mais c'était moins une !

Il marqua une pause, abandonna à regret la revue de détail à laquelle il soumettait l'anatomie de Sabina Delarrocche et la fixa un long moment dans les yeux avant de reprendre :

— Quand Paxton sera hors du circuit, il ne pourra plus nuire à James Huctín. Ce qui nous libérera d'un grand poids, conviens-en. Tu es bien consciente, j'espère, que cette opération est notre plus gros coup depuis la création du MC ? Nous ne pouvons en aucun cas nous permettre de la foirer. Non seulement parce qu'elle représente une chance nouvelle et unique de faire entrer des *verdes* (13) dans nos caisses en grosses quantités mais aussi parce que ces messieurs du Cartel de Tijuana n'aiment pas voir leurs associés loucher un coup. Les conséquences d'un échec pourraient être désastreuses à tous points de vue. Tu me suis ?

De nouveau, Sabina Delarrocche hocha la tête. Elle tira une bouffée de sa cigarette et sortit de son mutisme :

— Et le deuxième coup ?

— Comment ? fit le Gorrino.

— Tu as parlé de faire d'une pierre *deux* coups.

Le Cubain sourit. Un vilain sourire torve.

— Le deuxième coup, petite *guajira*, c'est tout simplement que quand nous aurons Robert Paxton sous la main, il n'aura guère le choix de nous refuser quelques confidences sur la production de sandar bleu. Ce qui nous permettra de mener à bien l'opération *Desyerba*.

Ces dernières années, Miami était devenue non seulement le plus grand centre mondial pour le trafic de marijuana, de cocaïne et de crack et pour le blanchiment de l'argent sale, mais aussi l'une des principales plaques tournantes de la contrebande avec les Antilles et toute la région caraïbe. Sabina Delarrocche n'ignorait pas l'importance de l'enjeu pour le MC cubain. Mais un détail la chagrinait encore :

— Vous n'allez pas torturer Paxton ?

— Bien sûr que non, affirma Fesyeno avec l'aplomb des grands professionnels du mensonge. Nous avons des moyens modernes pour faire parler les gens, aujourd'hui. La torture est une méthode d'un autre âge.

Le visage de la fille était toujours fermé. Il sentait qu'elle avait du mal à le croire.

— La CIA vient de mettre au point un tout nouveau sérum de vérité. Je m'en suis procuré plusieurs doses. Nous allons les utiliser sur ton cher professeur Paxton. Il ne souffrira pas et, mieux que ça, il ne se souviendra de rien par la suite.

La fille se détendit. Le Gorrino décida de pousser son avantage :

— Nous allons soigneusement mettre au point les moindres détails de l'enlèvement. Il ne faut rien laisser au hasard, Sabina. Je ne veux

pas de bavure. Et ensuite, quand nous aurons fini...

Avec une mimique qui se voulait irrésistible, il cligna l'une de ses lourdes paupières avant de compléter :

— Ensuite, petite *guajira*, ensuite, eh bien, je t'emmènerai à Cienfuegos.

Dans le langage imagé du *mayor* Fesyeno, emmener une fille à Cienfuegos, c'était l'emmener au septième ciel.

Sabina Delarrocche sourit et tira une bouffée de sa Peter Stuyvesant. Si le Gorrino faisait le grand voyage vers Cienfuegos, pour sa part, ces chevauchées bestiales et expéditives ne l'emmenaient jamais nulle part. Sauf, peut-être, quelques minutes après, jusqu'au bidet ou sous la douche.

Cependant, pour être vraiment honnête, elle y trouvait quelque chose. Une sensation rassurante qui avait l'odeur de son enfance, des champs de canne à sucre et des vapeurs de la *central* (14). Au fond, elle était injuste car, d'une certaine façon, il l'emmenait vraiment à Cienfuegos.

En considérant la chose sur un plan plus cynique, Sabina savait qu'elle renforçait son pouvoir sur le petit homme en le laissant docilement exercer ce droit de cuissage qu'il s'était arrogé.

Elle décocha à l'officier une œillade alanguie et tira sur sa cigarette avec un mouvement de lèvres qui constituait un véritable appel au viol. Elle aimait ça. Pour tout dire, le simple fait de sentir la violence du désir qu'elle inspirait aux hommes procurait à la jeune Cubaine un plaisir déjà proche de l'orgasme.

Bien malgré lui, le Gorrino laissa échapper un bruit glottal, qui retentit entre les murs du bungalow, avant de pouvoir articuler à grand peine :

— D'abord, le travail. Pour qu'on puisse mettre la chose sur pied sérieusement et le plus vite possible, tu vas me raconter en détail ton emploi du temps et tes projets avec Paxton. Tâche de ne rien oublier. Tout peut avoir une importance. Mais, pour commencer, je vais t'expliquer comment je compte procéder. Écoute-moi bien attentivement.

Notes

1. Voir, encore et toujours, L'Implacable n° 126, *Destruction massive*.

2. Police secrète intérieure.

3. **Département** ultra-secret du ministère de l'intérieur cubain, le MC a pour mission de faire rentrer dans l'île les devises qui lui font cruellement défaut. Officiellement, le sens du sigle « MC » serait « *Monedas Convertibles* » (Monnaies convertibles) mais les services de renseignement US prétendent qu'il signifie « *Marijuana-Cocaina* ».

4. Salut !

5. « Désherbage ».

6. **Grande arme** des services secrets cubains, la *puta militante* (« putain militante ») est une espionne spécialement entraînée à utiliser ses charmes pour extorquer des renseignements à l'ennemi ou le pousser à agir dans le sens désiré par la DGI ou autre service.

7. **Le métro aérien de Miami**, créé en 1984 et unique en Floride.

8. Camarade femme.

9. Le Goret.

10. **Le guajiro et la guajira** sont les petits paysans de Cuba. Leur image est tellement liée au folklore du pays que leur nom a été donné à un style de chanson, la guajira (cf. *Guantanamera*).

11. **Nous allons** faire d'une pierre deux coups, Sabina.

12. **Bureau of Alcohol**, Tobacco & Firearms. L'ATF comprend une administration, des sections d'enquête et des groupes d'intervention de type GIGN ou GIPN. Sa mission, aujourd'hui très étendue, consistait jadis à faire appliquer – manu militari – la législation sur l'alcool, le tabac et les armes à feu.

13. **Verdes** (verts) ou *lechuga* (laitue) : billets verts.

14. **Raffinerie** sucrière. Cuba est le premier exportateur mondial de sucre de canne.

CHAPITRE II

Il se nommait Remo et il avait du mal à se rappeler comment on écrivait le mot « traître ». Était-ce « traître », avec un accent circonflexe, ou bien « traitre » sans accent ?

À la vérité, cette histoire de « traître » ou de « traitre » était un faux problème. Remo était Maître de Sinanju et les Maîtres de Sinanju n'avaient guère de soucis avec l'orthographe. Il venait simplement de concevoir cet artifice pour entrer en contact avec son voisin.

Remo Williams se trouvait à bord du vol 834 à destination de Miami, où le dépêchait Harold Smith, sous son Flash Alias (1) préféré de Remo Fenwick, Agent Spécial pour les Affaires de Sécurité Intérieure. L'Implacable avait pour mission, d'entrer en contact avec Bill Ramstead, son vieux complice du GRASP, le Groupe d'Action Spécial pour la lutte antiterroriste du FBI, lui aussi envoyé en mission spéciale à Miami par les bons soins du directeur de CURE.

Le voisin avec lequel il voulait engager la conversation s'appelait, lui, Wycopf. Alex Wycopf.

Alex Wycopf était un homme d'une cinquantaine d'années, bien mis, légèrement enveloppé. Mais là n'était pas ce qui intéressait Remo Williams.

Pour tout dire, ce n'était pas totalement par hasard que Remo se trouvait dans cet avion-là. Il avait même retardé son départ pour la Floride lorsque, grâce à ses systèmes d'espionnage défiant toute concurrence, le docteur Harold Smith avait découvert que Wycopf était programmé à l'embarquement sur le vol 834.

Remo avait dû mettre en œuvre une technique appelée « déplacement furtif de Sinanju » pour traverser l'appareil sans se faire remarquer puis pour déplacer la voisine de Monsieur Wycopf, sans même qu'elle s'en rende compte, et s'installer sur son siège encore chaud auprès de l'homme qu'il voulait aborder.

Monsieur Wycopf, donc, Alex de son prénom, était cet ancien collaborateur de Brice Schumar qui, d'après les découvertes de Smitty, projetait de prendre auprès de Robert Paxton le rôle qu'avait joué Hubert Hurlug auprès de Schumar, c'est-à-dire le rôle du traître, à moins que ce ne fût du « traitre ». À cette fin, Wycopf se rendait en

Floride pour y approcher Robert Paxton avec, bien évidemment, le bienveillant appui du MC cubain et de ses alliés du Cartel de Tijuana.

Remo Williams se pencha vers lui :

— S'il vous plaît, pouvez-vous m'aider ?

Pas de réaction, excepté un regard globuleux d'un Alex Wycopf visiblement surpris de voir un homme à la place où – il en aurait mis sa main au feu – se trouvait quelques instants plus tôt une femme d'âge mûr aspergée de Calvin Klein.

Il en fallait davantage pour décourager Remo Williams.

— Je ne suis pas sûr de l'orthographe du mot « traître », insista-t-il. Faut-il ou non un accent circonflexe sur le « i » ?

Cette fois, Alex Wycopf réagit. Avec bien peu d'amabilité, il répliqua qu'il n'était pas payé pour aider les ignares à faire leurs mots croisés.

C'est alors que Remo dévoila son jeu.

— Vous savez, Monsieur Wycopf, je ne suis pas ignare et, d'ailleurs, je ne fais pas de mots croisés. Vous pourrez aisément le constater en vous tournant vers moi.

— Foutez-moi la paix, grogna Alex Wycopf.

Puis l'anomalie atteignit son cerveau et, cette fois, il se tourna vers Remo.

— Mais... Comment connaissez-vous mon nom ?

— C'est mon petit doigt qui me l'a dit. Comme vous l'avez sans doute compris maintenant, je m'intéresse aux traîtres, avec ou sans accent.

— Et alors ?

— Et alors, vous en êtes un.

— Je ne vous permets pas !

— Allons, allons, calmez-vous, Monsieur Wycopf. D'abord, je ne vous demande aucune permission. Ensuite, tâchez de faire bonne figure pour les quelques instants qui vous restent à vivre.

— Hein ! Quoi ?

— Eh bien oui, exposa Remo. Mon problème avec les traîtres, c'est que je ne peux pas m'empêcher de les tuer. Je suis d'ailleurs très bien payé pour ça. Mais ce n'est pas ce qui vous intéresse. Ce qui vous intéresse, c'est que vous êtes un traître et que je vais donc vous tuer.

— Vous êtes fêlé, ou quoi ?

— Laissez-moi vous expliquer, dit Remo. Vous êtes un traître parce que vous êtes en train de trahir la mémoire du professeur Brice Schumar, votre ancien directeur de recherche. Vous êtes un traître parce que vous allez en Floride dans le dessein d'abuser de la confiance du professeur Paxton et pour le dépouiller du fruit de son travail. Vous êtes un traître parce que vous êtes en train de trahir la Montana Agrotec, votre ancien employeur qui vous faisait toute

confiance. Vous êtes un traître parce que vous êtes aussi en train de trahir votre pays en vous préparant à mettre votre science au service d'intérêts ennemis. Voilà Monsieur Wycopf, pourquoi vous êtes un traître et pourquoi je vais devoir vous tuer.

— Au secours ! commença Wycopf. À l'aide ! Ce type veut me...

Il n'eut pas le loisir d'une proférer davantage.

L'index droit de Remo Williams se détendit comme un doigt d'acier. En une fraction de seconde qui n'aurait pu être mesurée qu'au moyen d'un appareil électronique hautement performant, sa phalange terminale pénétra dans la nuque de Wycopf, traversa le cervelet, la moelle épinière et atteignit le bulbe rachidien. Remo exerça ensuite une série de torsions accompagnées d'un mouvement de piston très rapide afin de provoquer à l'intérieur de la plaie un échauffement suffisant pour sécher aussitôt le sang, la cervelle et les divers fluides organiques de manière qu'ils ne s'échappent pas. Puis il remit sa main sur son genou.

Remo ne pensait pas qu'il allait crier et il s'était fait légèrement surprendre. Si le Maître de Sinanju avait été là, il se serait sans aucun doute fait morigéner d'importance pour cette « désespérante désinvolture » qui prouvait bien son appartenance pleine et entière à la race occidentale décadente. Ou autre compliment de la même veine.

Mais le vieux Coréen n'était pas là. Il était quelque part en Amazonie, en train de jouer les lance-flammes humains pour détruire les champs de *cyanosandara turpida* plantés par Hubert Hurlug et ses amis.

Depuis quelque temps, d'ailleurs, Maître Chiun était étrangement absent de la vie de Remo Williams et ce dernier se demandait si la vieille fouine n'était pas en train d'adopter à son endroit une certaine politique de la prise de distance. Dans quel but ? Cela, Remo l'ignorait. Certes, les impératifs de sauvegarde de la forêt et les directives de Harold Smith expliquaient cet éloignement mais ils n'expliquaient pas le silence radio qui l'accompagnait. Sans avoir de preuve absolue, Remo flairait quelque chose de beaucoup plus délibéré dans cette absence. Il y avait anguille sous roche. L'Implacable n'aurait su analyser avec précision cette intuition mais le flou n'était-il pas, justement, le propre de l'intuition ? Les siennes, en tout cas, l'avaient rarement trompé.

Alertée par le remue-ménage, l'hôtesse remonta l'allée et approcha.

— Tout va bien, messieurs ?

— Pas de problème, dit Remo avec un grand sourire.

— Il m'a semblé...

— Oui, ce Monsieur a dû rêver. Il s'est un peu agité. Mais voyez, tout est rentré dans l'ordre. Il dort comme un bébé, maintenant.

Rassurée, la jeune femme pirouetta pour s'en aller mais elle se ravisa et se retourna de nouveau.

— Désirez-vous quelque chose ? Café ? Soda ?

— Volontiers, dit Remo en s'efforçant de contrôler le flux de ses phéromones.

C'était le gros problème du jeune Maître de Sinanju. Les phéromones qu'il dégageait rendaient les femmes les plus honnêtes radicalement folles de désir. Et rien n'avait été prévu par les vieux Maîtres Coréens pour remédier à cet effet pervers de cette hypervirilité. Aussi devait-il déployer des efforts de résistance démesurés pour ne pas s'exposer aux effets dévastateurs de cette force d'attraction.

Elle attendait, comme paralysée. Il se rendit compte qu'elle aussi luttait contre l'envie irrépressible de se jeter entre ses bras.

— Avez-vous du thé vert ? demanda-t-il, le plus doucement possible.

— Je... Je vais voir...

De nouveau, elle pirouetta et s'éclipsa vers son office en se demandant pourquoi elle était si troublée par ce grand homme au visage de totem indien qui voulait boire du thé vert alors que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des passagers, sur tous les vols qu'elle avait faits jusqu'à présent, carburaient au café ou au Coca light...

Notes

1. Identité falsifiée.

CHAPITRE III

À petite vitesse, Robert Paxton engagea sa grosse Chevrolet dans le jardin et remonta l'allée de sablon jusqu'à la villa cossue que le professeur Ezra Landsheer occupait dans la Quatorzième Rue, non loin de Flamingo Park.

Il venait à peine de couper le moteur de la Chevy Caprice et de bloquer la transmission en prise de parc lorsque la porte s'ouvrit sur la silhouette accueillante de Nancy, une petite femme rondelette dans la cinquantaine finissante, épouse de Landsheer et reine incontestée du New Jersey cheese cake.

Paxton attrapa sa serviette, sortit de voiture et gravit rapidement les marches du perron. Nancy le salua chaleureusement puis lui glissa à l'oreille :

— Ezra est dans son bureau. Vous connaissez le chemin. Faites bien attention à ce que vous dites, je ne sais pas ce qui se passe mais je peux vous assurer qu'il est d'une humeur de chien.

Paxton la remercia d'un clin d'œil complice, se dirigea vers la porte du bureau, au fond du vestibule, et frappa.

— 'Trez !

Nancy n'avait pas exagéré. La voix de Ezra Landsheer ressemblait à l'aboïement d'un molosse prêt à mordre.

Robert Paxton risqua un pas dans la pièce.

— Ah, c'est vous, Bob..., fit Landsheer sans même lever les yeux de son sous-main. Que voulez-vous ?

Le boss avait sa tête des mauvais jours. Courageusement, le professeur Paxton ferma la porte, hasarda un autre pas, puis un autre encore. Progressant ainsi sans changer de méthode, il atteignit finalement un fauteuil louisianais de l'époque coloniale, s'y assit et tenta de détendre l'atmosphère en annonçant d'un ton enjoué :

— J'ai d'excellentes nouvelles.

Échec sur toute la ligne.

— Eh bien moi, j'en ai de fort mauvaises, grogna Landsheer.

Paxton posa sa serviette sur ses genoux, l'ouvrit et, tout en commençant à feuilleter ses dossiers, demanda :

— Que se passe-t-il, Ezra ?

Cette fois, le vieux directeur de recherche daigna redresser la tête et le regarder.

— Il se passe que, pour changer, la bureaucratie de Washington fait des siennes et déplace les hommes comme on déplace des pions. Figurez-vous qu'on nous impose maintenant de collaborer avec un parachuté arrivant de Quantico (1) avec, bien sûr, pour consigne de dénoncer dans la joie et la bonne humeur toute tentative de corruption et, surtout d'informer de même sur les progrès de nos efforts concernant *cyanosandara turpida*.

Paxton recula la tête et fronça les sourcils.

— Qui est ce personnage.

— On m'a parlé du chef du GRASP, le Groupe d'Action Spécial pour la lutte antiterroriste.

— Nous sommes confrontés à des trafics de drogue et de plantes transgéniques, observa Paxton. Quel rapprochement avec le terrorisme ?

— Mon cher Bob, vous êtes resté trop longtemps derrière votre écran ou enfermé dans votre laboratoire. Vous ignorez encore que tout ce qui revêt aujourd'hui un caractère un peu exceptionnel est automatiquement associé au terrorisme ?

Il fallut quelques secondes à Paxton pour digérer l'information.

— Et cet homme est ici ?

— À ce qu'on m'a dit, il devrait être en ce moment même en train de s'installer dans ses bureaux. Figurez-vous qu'en plus il a été logé dans un bâtiment spécial sur West Flagler Street, en bordure de la Miami River, à quelques pas de Old Fort Dallas et de Lummus Park.

— Logique, observa Paxton, c'est à côté du Federal Building.

— Et que devient Paul Bunchy dans cette histoire ?

Paul Bunchy était le responsable de la DEA pour Miami et le comté de Dade.

— Paul conserve son poste. L'autre, l'homme du GRASP, est nommé Directeur des Opérations spéciales pour la lutte contre le trafic de drogue, la contrebande et le commerce de substances prohibées. À ce que j'ai compris, c'est une sorte de polyvalent de haut rang habilité à prendre la tête de toutes les opérations spéciales.

— Comme l'indique son titre, observa benoîtement Paxton.

Ezra Landsheer acquiesça d'un borborygme.

— Le nouvel arrivant n'est pas là pour remplacer Paul Bunchy. Il a simplement ses bureaux à Miami parce que nous sommes un point chaud du trafic de drogue et de la contrebande en tout genre. Pour le reste, sa compétence s'étend à tous les États. Et, comme de bien entendu, il prétend fourrer immédiatement son nez dans nos affaires.

— À mon avis, il est là provisoirement, uniquement le temps de briser ce coup de force des Cubains et du Cartel de Tijuana.

— C'est aussi ce que je pense, convint Landsheer. J'ai envoyé un *e-mail* au ministère pour exprimer mon « grand étonnement ». Que voulez-vous que je fasse d'autre ? La décision ne m'appartient pas. Et, de plus, je ne suis pas censé savoir tout ce que je sais et je ne voudrais pas causer d'ennuis à mon ami Garry Magidson.

Le professeur laissa passer un silence lourd de consternation avant de se plaindre sourdement tout en secouant une tête abattue :

— Une opération qui avait si bien commencé... Maintenant, le pire est à craindre, Bob.

Landsheer se pencha pour jeter un coup d'œil vers un bloc posé près du téléphone, lut les graffitis qui couvraient la première page et laissa tomber d'un ton calamiteux :

— C'est Ramstead, le nom. Espérons qu'il saura se conduire...

— Dieu vous entende, Bob, soupira le professeur Ezra Landsheer.

Mais il était clair qu'il attendait de voir pour croire.

— Bien, reprit-il d'un ton, cependant, plus enjoué, que raconte ce dossier Biñon-Huctín ?

Paxton sortit de sa serviette plusieurs chemises débordantes, liées entre elles par des sangles.

— Voilà le détail, annonça-t-il en déposant le tas de papier sur le bureau du professeur.

— J'examinerai cela à tête reposée, dit Landsheer. Quels sont les principaux éléments retenus contre Biñon et Huctín ?

— En ce qui concerne Biñon, c'est sans appel. J'ai des preuves de subornation de témoins, et Magidson dit avoir recueilli le témoignage de Gonzalo Sanchez, l'agent de la DEA qui a travaillé en collaboration avec le CESID (2).

— Il y a quand même des concours de circonstances qui laissent rêveur..., dit doucement Ezra Landsheer en séparant du dossier la chemise « CESID » pour en feuilleter le contenu. Il aura fallu que les Espagnols remontent la filière jusqu'ici après ce vol de fréon sur leur base de Palomares pour qu'on établisse un lien entre le Cartel de Tijuana et le MC cubain...

Il parcourut rapidement les pages d'un rapport, hocha la tête avec satisfaction puis regarda Paxton.

— Les preuves sont accablantes contre Biñon. Je vais demander à Garry Magidson de le faire écrouer tout de suite pour qu'il ne prenne pas la poudre d'escampette.

— Contre l'avocat James Huctín, les éléments incriminants sont moins nets, voyez-vous, avança le professeur Paxton. Par contre Magidson m'a dit avoir dans son dossier des copies de disquettes saisies par le CESID.

— Et que nous révèle d'intéressant l'informatique de ce joli coco ?

— Des noms de code qui, d'après le CESID, désignent James Huctín,

José Maria Biñón et quelques autres tristes sires d'origine cubaine. Magidson tient là une chance sans pareille de pouvoir confondre un avocat marron de plus.

— Quel intérêt pour nous si tout cela reste codé ?

— J'ai rencontré hier dans les bureaux de Paul Bunchy le lieutenant Arias Belíndez que le CESID a détaché auprès de la DEA pour l'enquête sur cette fameuse opération *Desyerba*.

— Jusqu'à présent, rien ne prouve qu'il ne s'agit pas d'une opération de désinformation.

— Certes, convint Paxton. Nous n'avons pas de preuve mais toutes nos indications convergent pour donner à penser qu'il s'agit bien d'une opération réelle. Toujours d'après Clorinda Arias...

— *Clorinda...*, coupa Landsheer. Vous voulez dire que le lieutenant Arias Belíndez est une femme ?

Un sourire éclaira le visage de Robert Paxton.

— Il m'a bien semblé que oui, Ezra. Une femme. Je dirais même, une femme... plutôt... femme.

Ezra Landsheer poussa un vague grommellement. Pour lui, un grade d'officier accolé à un nom de femme était une chose aussi incongrue qu'un préservatif nageant dans un bénitier de la basilique Saint-Pierre.

— Donc, reprit le professeur Paxton, d'après Clorinda Arias Belíndez, le nom de James Huctín figure en bonne place dans les archives d'autres cokers espagnols.

— Félicitations, Bob, conclut Ezra Landsheer en posant la main sur la haute pile de chemises cartonnées, vous avez fait un formidable travail. Il me reste quelques formalités à expédier. Ensuite, je me consacre corps et âme à ceci et vous allez regretter de me l'avoir apporté si vite.

— Pardon ? dit Paxton en se levant à son tour.

Ezra Landsheer laissa échapper un petit rire sadique.

— Attendez-vous à être réveillé cette nuit, mon cher. Dès que j'aurai suffisamment d'éléments, je vous appelle pour vous faire part de mes observations...

— Très bien, répliqua Robert Paxton en s'efforçant de faire bonne figure.

Le vieux Ezra était insomniaque et passait ses nuits à potasser ses dossiers sans imaginer une seconde qu'il arrivait parfois aux moins vieux de dormir... ou de faire autre chose. Il était capable de l'appeler à n'importe quel moment. Or, ce soir, Robert Paxton avait un projet bien précis. Un projet qui s'appelait Sabina...

Il prit une grande inspiration, comme s'il allait parler, mais n'alla pas plus loin. Raconter sa vie intime à Ezra était au-dessus de ses forces. Le vieux était capable d'exploser de rire, et même d'appeler sa femme pour lui faire partager la bonne farce. « Le démon de midi a

encore frappé, Nancy ! Tu te rends compte qu'à quarante-cinq ans, Monsieur le professeur Robert Paxton se met à séduire ses jeunes stagiaires ! »

La bonne Nancy aurait sans doute quelque parole indulgente pour lui et admonesterait son facétieux époux. Mais pour Paxton, la honte serait là, indélébile.

Pour le restaurant, c'était bon. Ezra n'aurait pas le temps d'en lire assez. Et puis, même s'il devait l'appeler sur son portable, l'heure serait encore convenable et Paxton ne serait pas tenu de justifier son absence du domicile. Mais après ?

Paxton n'avait que deux solutions. L'une, qui ne lui convenait pas du tout : après le dîner, trouver une mauvaise excuse pour ramener Sabina à Bay Shore et l'abandonner lâchement. L'autre était toute de même plus séduisante : convaincre Sabina de venir passer la nuit dans sa maison de Hialeah, dans la banlieue nord de Miami. Jusqu'à présent, elle avait toujours insisté pour qu'ils aillent chez elle. Allait-elle accepter de suivre Paxton dans sa garçonnière ?

*
* *

Le Gorrino en était à son deuxième havane et à sa troisième Michelob. Il commençait à transpirer. Sabina Delarrocche le regardait se balancer de plus en plus vite dans le rocking chair. Il était en pleine cogitation et elle avait l'impression d'entendre les engrenages tourner sous sa calotte crânienne.

— Mmmouiii..., fit-il, songeur, au bout d'un moment de réflexion.

Sabina Delarrocche attendait. Elle savait que la conclusion n'allait plus être longue à jaillir du cerveau tourmenté de son chef. Elle jaillit, en effet, une minute plus tard, et, avec elle, jaillit un nuage de tabac évoquant les rejets d'une locomotive à vapeur :

— Nous allons agir dès ce soir.

Sabina Delarrocche eut le souffle coupé par l'effet conjugué de la surprise et de la fumée irrespirable.

— Mais, ce n'est pas un peu précipité ? J'aurais pensé que...

— Ne discute pas, *guapita* (3). J'ai passé au peigne fin tous les paramètres de la situation. Le plus tôt sera le mieux. Pour deux raisons. La première est qu'ils serrent José Maria de près et que, moins nous perdrons de temps, mieux cela vaudra. La deuxième est que, maintenant que tu es informée de mes projets, tu risques de les trahir auprès de Paxton...

La fille allait protester mais, une nouvelle fois, le Gorrino lui coupa la parole.

— Involontairement, bien sûr, s'empressa-t-il d'ajouter. Tu y

penseras tout le temps dans un petit coin de ta tête quand tu seras avec lui. Et, à la longue, il se pourrait que tu lui mettes la puce à l'oreille sans t'en rendre compte. Tu sais qu'on en laisse passer des choses, inconsciemment, pendant la baise.

Elle plissa les yeux. Ce gros type avec sa face bouffie et son parler vulgaire l'étonnerait toujours par la justesse de son jugement.

— Seulement, il est impossible de kidnapper Paxton ici, ajouta le *mayor*.

— Pourquoi ? Tout le monde connaît la maison, toi, moi, toute l'équipe, et puis c'est là qu'on a l'habitude de venir pour... enfin de se rencontrer. Ça me paraît être l'endroit idéal.

Fesyeno eut un petit sourire narquois.

— L'endroit idéal pour se retrouver dans un *guaico* (4) de première classe, *guapita guajira*, objecta-t-il. Primo, les gens te connaissent dans le quartier. On vous a sans doute déjà vus ensemble. N'oublie pas que le rapt de Paxton va faire un sacré bruit. C'est quand même l'un des plus proches collaborateurs du professeur Landsheer. On va avoir droit au branle-bas général à la police urbaine, à la DEA, au FBI et à l'ATF. Ils vont nous jouer un nouvel épisode de *Miami Vice* mais en grandeur nature ! Ils vont cuisiner tous les proches de Paxton, y compris ses stagiaires et, s'ils viennent interroger tes voisins, on aura tôt fait de te suspecter.

— Personne n'est au courant de notre... euh, liaison, protesta la jeune femme, un peu gênée. Nous sommes extrêmement prudents. À chaque fois qu'il vient ici, Bob va garer sa voiture à bonne distance dans le parking du golf, il revient en traversant une partie du green et entre par la porte-fenêtre de derrière.

— La voiture, justement, parlons-en, puisque c'était mon secundo. Ils ne mettront pas deux heures à la retrouver sur le parking du golf quand la disparition de Paxton aura été signalée. Et tu vois le plan quand ils s'apercevront que tu crèches à cinq cents mètres de là ?

Sabina Delarrocche ne dit rien. Elle était comme assommée par l'avalanche des implications que Juan Luis Fesyeno lui faisait entrevoir.

— Faire le coup ici nous obligerait à faire disparaître la voiture, ajouta le *mayor*. Qu'est-ce qu'il a comme caisse, ton Paxton ?

— Une Chevrolet Caprice.

— Raison de plus. Tu vois le travail ? Bonjour la discrétion pour s'en débarrasser (5) ! Chez lui, la présence de la voiture paraîtra normale. Est-ce qu'il a du personnel de maison ?

— Une femme de ménage trois fois par semaine, je crois. Tu sais, on a d'autres sujets de conversation... Enfin, m'étonnerait qu'il puisse s'offrir des domestiques à demeure. Il vit convenablement avec sa petite paye de professeur mais j'ai cru comprendre qu'il n'avait pas de

fortune personnelle.

L'officier cubain laissa passer un nouveau silence, tout en continuant à fumer son cigare.

— C'est décidé, on frappera cette nuit chez Paxton. Cela supprimera pour toi les risques de dénonciation par le voisinage. Et la question de la voiture sera réglée d'office. À votre retour du restaurant, tu vas t'arranger pour revenir vers la porte d'entrée et la rouvrir. Ça nous évitera de la peine. Ensuite, tu le rejoindras au lit. Essaie de le faire boire avant. Ce sera plus facile pour tout le monde, pour lui comme pour nous.

Sabina Delarrocche ne dit rien. Ces préparatifs la mettaient anormalement mal à l'aise. Juan Luis Fesyeno lui tendit une minuscule bague dorée ornée d'une pierre noire.

— C'est gentil de m'offrir des bijoux..., minaуда-t-elle.

Le *mayor* Fesyeno haussa les épaules.

— C'est un signal à ondes courtes. Tu nous contacteras pour nous indiquer le moment d'intervenir. Si la voie est libre, tu presses la pierre une fois. S'il y a un problème, tu la presses deux fois. Ça veut dire qu'il faut attendre. En cas de pépin, tu laisses passer un quart d'heure, vingt minutes et tu presses à nouveau.

— Et si ça n'est toujours pas bon ?

— Tu appuies toujours deux fois. Au bout de trois émissions négatives, on laisse tomber. Ça veut dire que l'opération est trop risquée.

— O.K.

— Pas besoin de te conseiller pour trouver quelque chose pour le convaincre d'aller chez lui et non chez toi, dit le *mayor*. Je te fais confiance.

Sabina Delarrocche répondit d'un sourire. On était sur son terrain et là, elle était à l'aise. Elle savait que ce serait un jeu d'enfant. Si elle le lui avait demandé, Paxton aurait fait l'amour avec elle au milieu de Coconut Grove ou dans l'un des vestiges de décapotables des années cinquante qui servaient de boxes au restaurant du *Surfside Beach*.

— Pas de problème pour ça, affirma-t-elle.

Le Gorrino acquiesça mais ajouta cependant :

— Mieux vaut tout de même prévoir l'éventualité d'un changement de programme. Si, par hasard, dès la sortie du restaurant, il te paraissait impossible de faire le coup, tu presses trois fois le signal.

— Impossible ? Je ne vois pas pour quelle raison...

— Rien n'est jamais prévisible à cent pour cent, *guapita*. Je ne sais pas, moi, il peut emmener un ami collègue dîner avec vous et te raccompagner pour cause de dossier à traiter en urgence.

Elle explosa de rire.

— N'y pense même pas. Je suis persuadée que Bob serait même

capable de commettre une faute professionnelle pour passer ne fût-ce qu'une heure avec moi.

— Il peut arriver n'importe quoi d'autre, grogna Juan Luis Fesyeno, visiblement agacé par cette familiarité qui la faisait spontanément appeler « Bob » le scientifique yankee. On peut, par exemple, le contacter en urgence pour lui annoncer que sa vieille mère est au plus mal...

— J'admets que, pour ça, il me laisserait peut-être tomber un moment.

Le Gorrino s'apaisa.

— Si tout marche comme sur des roulettes à la sortie de chez *Dominique's*, tu envoies un seul signal, O.K. ?

— O.K. Le temps d'y aller et de dîner tranquillement, ça devrait nous amener aux alentours de vingt-deux heures, vingt-deux heures trente. Et, pour la phase finale, quand dois-je lancer le signal ?

Juan Luis Fesyeno réfléchit un instant.

— Vers deux heures du matin. Ça te va ?

— Deux heures et demie, proposa Sabina. Vu ce qui l'attend ensuite, tu peux quand même lui donner le temps de bien prendre son pied...

Le Gorrino laissa échapper un de ces rires rouillés dont il avait le secret.

— Ah, Sabina... Si tu n'avais pas fait *puta militante*, tu aurais fini bonne sœur...

— Bonne sœur aujourd'hui à Cuba, ce n'est pas une situation d'avenir.

— Tu as le cœur trop bon. Ça te perdra.

Elle rit à son tour.

— Je suis un havre de réconfort pour les mâles en détresse. Voilà ma sainte vocation.

— Des questions ? demande le *mayor*.

— Tout me paraît limpide, minaуда la fille.

— Dans ce cas, si nous nous occupions de *ma* détresse.

Sabina n'avait pas besoin d'un dessin. Elle se leva, fit passer sa robe par-dessus sa tête et se débarrassa de ses sous-vêtements. Là encore, elle était à son affaire et, finalement, un petit « tour à Cienfuegos » était juste ce qu'il lui fallait pour se remettre les idées en place.

1. Siège du FBI.
2. Centro Superior de Información para la Defensa (renseignement militaire espagnol).
3. Ma belle.
4. Bourbier.
5. Quand on connaît la taille de la voiture américaine moyenne, on peut se faire une idée de l'encombrement représenté par la Caprice qui est l'un des plus gros modèles de voitures particulières existant encore aux États-Unis. En 1996, GMC a, d'ailleurs, décidé de cesser la fabrication de ces énormes « paquebots » comme la Cadillac Fleetwood et la Chevy Caprice.

CHAPITRE IV

Sabina Delarrocche portait une toilette du soir simple mais très élégante qui mettait en valeur la beauté de son buste et la grâce de sa silhouette. La couleur tabac de la robe, très voisine de celle de sa peau, semblait avoir été habilement choisie pour la faire paraître plus dévêtue qu'elle ne l'était déjà.

Elle semblait radieuse. Et nullement intimidée de se trouver dans ce lieu où se pressait tout ce que Miami comptait comme beau linge. Du beau linge de passage, pour la majorité. On n'habitait pas Miami. On y avait un pied-à-terre, on venait y tourner un film, y faire un safari pêche, mais on n'y plantait pas ses racines. Peut-être à cause du terrain trop sableux.

Paxton était tout sauf un fan du show-biz et encore moins un grand physionomiste en matière de stars. Cependant, tandis que le chef de rang les pilotait vers leur table, située dans la partie « chic » du restaurant, il nota parmi la clientèle, la présence de Hulk Hogan, paradant au centre d'un bouquet de femmes aussi belles qu'il était laid, de Tom Hanks, nettement moins exubérant et, apparemment, plus intéressé par la conversation de ses commensaux que par le regard humide des groupies, et d'un jeune acteur jamais dont il avait oublié le nom mais qu'il avait vu fréquemment jouer dans une série télévisée, peut-être *Dallas*, à moins que ce ne soit *Starsky et Hutch*, ou bien encore *Les rues de San Francisco*.

Il avait autant de mal à retenir les titres des films que les noms des comédiens. Il salua au passage un milliardaire dont il avait oublié le nom mais qu'il connaissait pour l'avoir plusieurs fois rencontré dans l'exercice de ses fonctions.

Mais il nota surtout les regards intéressés que la grande majorité des hommes, célèbres ou non, riches ou non, lançaient en direction de sa jeune compagne et il ne put s'empêcher d'en éprouver le bien délectable sentiment d'être le bénéficiaire d'un grand privilège.

Il était agréablement étonné par l'aisance de Sabina. De la part d'une jeune immigrée née sous l'ère Brejnev et qui, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, n'avait guère connu que la *libreta* (1) et les crans de plus en plus serrés de la ceinture cubaine, on aurait pu s'attendre à une

attitude ébahie face à pareil étalage de richesse.

Rien de cela. Elle était parfaitement adaptée. En même temps, il sentait son côté midinette s'éveiller face aux célébrités.

— Vous avez vu Tom Hanks ? demanda-t-elle, frémissante.

— Vous allez me rendre jaloux, Sabina *darling*.

Elle rit. La sensualité brillait dans ses yeux. Elle la transpirait par tous les pores de sa peau. Paxton en avait la bouche sèche au moment de passer commande.

— Et vos travaux sur la *cyanosandara turpida* ? Ils progressent comme vous l'espériez ? demanda-t-elle incidemment en portant à ses lèvres son verre de *piña colada*.

Paxton eut un mouvement de surprise puis il se rappela qu'elle était aussi sa stagiaire. Quoi de plus naturel de sa part que de s'intéresser à cet aspect de son travail ?

Il resta évasif :

— Cela suit son cours.

— Vous n'avez pas l'air d'y croire, relança la jeune femme, espérant sans doute obtenir quelques confidences.

— Dans notre métier, on est toujours prudent, Sabina, dit-il afin de noyer le poisson. On ne se prononce pas avant d'avoir le résultat final devant soi. Comme le chirurgien face à un cancer. Il ne peut jamais être certain d'éliminer la totalité de la tumeur.

Le professeur Paxton prit une gorgée de Campari. Bizarre, elle avait l'air de se fixer sur une chose... Habituellement, les étudiants posaient des questions tous azimuts.

Puis, le charme de Sabina opéra et il cessa d'y penser.

*

* *

— Eh bien, on dirait que nous voilà de nouveau appelés à travailler ensemble, soupira Bill Ramstead.

Assis de l'autre côté de son bureau, sur une chaise verte qui aurait pu être la mère, la fille ou la sœur de toutes les chaises vertes qui meublaient tous les Federal Buildings de l'Union, l'Implacable le scrutait au faisceau perçant de ses yeux noirs.

— Cache ta joie, Bill ! On ne dirait pas que c'est toi qui m'as sollicité... Toi, en tout cas, c'est ton jeu que tu as bien caché. Passer comme ça de simple chef du GRASP à la fonction de Directeur des Opérations spéciales, c'est fort. Là, je dois dire que tu m'as soufflé.

— Ce genre de recyclage ne s'organise pas sur la voie publique, Remo, dit l'homme du FBI.

— Je dois bien en convenir. Le propre des services secrets c'est, justement, d'être secrets.

Remo Williams s'étonna de sa propre duplicité. Comment était-il capable de simuler à ce point la stupeur alors que tout, dans la subite reconversion de Bill avait été télépilote depuis la clinique de Folcroft par le maître incontesté de la manipulation, Harold W. Smith ?

— Je n'en pouvais plus, continua Ramstead. La saturation. Le ras le bol total. Ça te commence par les tripes et...

— Laisse-moi dans l'ignorance des détails, lui suggéra l'Implacable. Je préfère encore ça aux métaphores anatomiques à caractère intime.

Bill Ramstead acquiesça d'un hochement de tête compréhensif. Les deux hommes rirent.

Remo pensait les confidences terminées mais, à son étonnement, Bill lui donna un complément d'explication qu'il ne demandait pas :

— En fait, la création de ce service est une idée de Jamie Sanderson. C'est elle qui m'a embauché, sur recommandation, bien sûr. De qui ? Ça, je n'en sais rien.

Un sourire marqua le visage habituellement sévère de Remo Williams. Inutile de se demander d'où venait la recommandation. Idem pour l'idée de Jamie Sanderson, alias Super Jamie, qui n'était autre que le bras droit du ministre de la Justice John Bancroft. Tout cela venait du directeur d'une vieille clinique de Rye dont ni Bill Ramstead, ni Jamie Sanderson, ni même John Bancroft n'avaient jamais entendu parler.

— Super Jamie est arrivée cet après-midi à Miami pour s'assurer par elle-même que mon entrée en fonction se déroulerait dans de bonnes conditions. Elle repart demain soir mais, si tu acceptes ma proposition, tu la rencontreras demain matin.

— Pas d'objection, Monsieur le Directeur des Opérations spéciales. Rencontrer Ms. Sanderson sera un plaisir pour moi.

— Je respire... On va peut-être s'entendre. Je te demande de m'épauler parce que je vais avoir une dure partie à mener, voilà tout, précisa le nouveau Directeur des Opérations spéciales. Je vais avoir à coordonner une action majeure dans le cadre de laquelle seront appelés à intervenir les instances judiciaires, des professeurs d'Université, des chercheurs de renommée internationale, l'ATF, le FBI, la DEA et, éventuellement, le CESID espagnol. Notre cible est une coalition qui vient de se reformer entre les narcos mexicains et le MC Cubain.

Remo Williams n'avait rien à apprendre de la mission que Smitty avait confiée à Bill Ramstead par le truchement bienveillant et involontaire de Ms. Jamie Sanderson. Il se fit cependant un devoir d'écouter avec la plus grande attention les propos ennuyeux du brave Ramstead. Cela faisait partie du métier.

Et l'on était Maître de Sinanju ou on ne l'était pas, par la barbe de Wang-le-Grand, comme aurait dit Maître Chiun.

— Que vient faire le CESID dans cette affaire ? s'enquit Remo.

— Une loi issue de la convention de Wellington est entrée en application, il y a maintenant quelques années, pour protéger la couche d'ozone contre les chlorofluorocarbones, encore appelés CFC, des gaz utilisés jusqu'à présent dans les évaporateurs des appareils de réfrigération.

— La communauté internationale du renseignement se met à l'écologie, maintenant ? coupa l'Implacable.

— Un peu de patience, que diable ! Les autorités des États-Unis ont instauré sur des CFC comme le fréon une taxation dissuasive visant à pousser les consommateurs et les industriels à changer les installations de climatisation en panne au lieu de les réparer et même, carrément, à dégoûter les fabricants de continuer à produire ce genre de gaz. Résultat ?

— Résultat, on ne fabrique pratiquement plus de fréon aux États-Unis, je suppose.

— Bien raisonné, nota Bill. Donc le fréon devient rare et... ?

— Et son prix augmente, grogna Remo avec une pointe d'agacement.

— Tout juste. Une bombonne de fréon valant soixante dollars est actuellement vendue en contrebande à trois cents dollars.

— Le marché doit attirer du monde, admit Remo.

— Dernièrement, deux cent trente caisses de bombonnes de fréon ont été saisies sur le port de Miami. Du fréon volé à l'armée espagnole. Le CESID a enquêté sur place puis a remonté la filière jusqu'ici. Les conclusions sont claires, nettes et sans bavure : c'est le MC cubain qui est à l'origine du vol et de l'envoi de la cargaison. Mais mieux, les réseaux d'intermédiaires utilisés entre l'Espagne et la Floride étaient déjà sous surveillance. Ce sont les mêmes que ceux du Cartel de Tijuana. Tu me suis ?

— Je ne fais que ça, dit l'Implacable. Mais quelle est ma mission dans cette affaire ?

— Amorcer et ferrer deux gros poissons nommés José Maria Biñon et James Huctín.

Remo laissa échapper un sifflement à la hauteur de l'enjeu.

— Biñon, je connais, c'est le remplaçant d'Ochoa et d'Escobar. Mais qui est ce James Huctín ?

— Un américano-cubain. C'est l'avocat de Biñon et c'est lui qui assure la liaison avec le MC. Non seulement, nous devons coincer ce type mais nous devons aussi éliminer avec lui le maximum possible de jalons dans la filière cubaine. O.K. ?

— O.K., dit l'Implacable.

Bill Ramstead sembla se détendre. Remo s'en voulut un peu de l'avoir laissé douter de son acceptation alors que tout avait été

organisé par Harold Smith. Mais bon... C'était la règle du jeu.

— Tu verras Miss Peabody pour les conditions, conclut le Directeur des Opérations spéciales.

— Pardon ?

— Miss Peabody, ma secrétaire. Toujours la même. Elle a accepté de me suivre. Il faut que tu la voies pour les conditions.

L'Implacable faillit bien se trahir en disant que c'était à l'œil. Il se ravisa prestement. Même s'il était déjà payé plus que généreusement par CURE, travailler gratuitement pour Bill Ramstead eût, d'abord, été un motif de répudiation de la part de Chiun. D'autre part, cette générosité inaccoutumée eût risqué de mettre la puce à l'oreille de Bill. Quelle puce ? Peu importait. Une puce.

— Tes conditions seront les miennes crut bon de préciser le Directeur des Opérations spéciales.

— Parfait. Quel est le programme ?

— J'entre en fonction demain matin, Remo et je ne crois pas que tout le monde va me dérouler le tapis rouge. Pour le moment, j'ai pris contact avec Paul Bunchy, le directeur de la DEA de Miami, j'ai aussi rencontré Gonzalo Sanchez, l'agent chargé de surveiller Biñon et, également, Clorinda Arias Belíndez, l'officier que nous a envoyé le CESID. Les relations ont été cordiales. Je pense qu'il n'y aura pas – ou peu – de frictions avec ceux-là.

— Qu'est-ce que tu crains, alors ? demanda l'Implacable.

— Le Parquet et les scientifiques, dit Bill Ramstead. Je n'ai pas encore rencontré ses dignes représentants mais, si on m'a laissé entendre que le professeur Paxton ne serait sans doute pas bien difficile à gagner à mes méthodes de travail, il semble, par contre, que son supérieur immédiat, le professeur Ezra Landsheer, soit une vieille ganache très traditionaliste et très coton à manipuler. Je crains des coups en traître et des bâtons dans les roues, Remo.

— Bill, je jure, quoi qu'il adienne, de te protéger contre le méchant Professeur Ezra Landsheer ! prononça solennellement Remo Williams.

— Et aussi, contre le District Attorney Garry Magidson, s'il te plaît, ricana Bill Ramstead. En attendant, tu vas aller signer ton contrat et en vitesse. Les heures supplémentaires de Miss Peabody coûtent les yeux de la tête au contribuable. Ensuite, je t'emmène à ton hôtel pour que tu y déposes tes bagages. Si tu es sage, tu auras le droit de prendre une douche et de dormir un peu. Je viendrai te récupérer vers une heure et demie du matin pour t'offrir un dîner aux chandelles au *East Coast Fisheries*.

— Depuis le temps que j'attendais ça ! Qu'est-ce qu'on y déguste de bon, à ce *East Coast Fisheries* ?

— Si tu te figures que je t'invite à un dîner aux chandelles, tu te colles le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate, mon gars, grommela Bill.

Je veux simplement te montrer José Maria Biñon. Et c'est pour ça que je t'emmène au *East Coast Fisheries*. Il passe y manger sa langouste toutes les nuits vers deux heures du matin avant de rentrer se coucher.

— Le restaurant du gros bonnet ! Oh, ce doit être très sélect...

— C'est le mot, s'esclaffa Bill Ramstead. Le *East Coast Fisheries* est sans aucun doute le restaurant le plus bruyant de Miami. Les trois quarts de la clientèle sont des latinos braillards. On se croirait dans un bar à *tapas* de Madrid. En outre, ça ne ferme pas de la nuit et c'est là que toutes les putains cubaines de la ville vont manger un morceau entre deux clients. Je te conseille de t'y tenir convenablement.

— *Mama mia...*, et en plus, il va falloir aller s'afficher dans tous les lieux de perdution de cette vile ville..., soupira Remo avec résignation avant de se lever et de se diriger vers la pièce voisine pour y rejoindre Miss Peabody et y subir ce qu'il détestait le plus au monde, les formalités d'usage et les questionnaires d'aptitude.

Notes

1. Le carnet de rationnement.

CHAPITRE V

À mesure que la soirée avançait, la partie de la salle où Sabina Delarrocche et Robert Paxton avaient leur table se remplissait au point de devenir réellement encombrée tandis que l'autre moitié du restaurant restait étrangement vide. La jeune femme s'en étonna.

— On dirait que les clients boudent ce côté.

— C'est ainsi, lui expliqua Paxton. Dans un restaurant chic, il y a le coin chic et le coin moins chic. Bien entendu, tout le monde veut être du côté chic.

— Mais il n'y a aucune différence entre ici et là-bas ! Le snobisme des *Estadounidenses* (1) me donne l'impression de débarquer d'une autre planète. Pourquoi tout le monde est-il entassé dans ce recoin alors qu'il y a tant de tables libres en face ? J'ai même vu, de notre côté où l'on est maintenant serrés comme des sardines, des gens se moquer de ceux qui s'installent là-bas pour avoir leurs aises. Vous êtes vraiment fous !

Robert Paxton eut un haussement d'épaules désabusé. Ils en étaient au café et il demanda l'addition.

— Vous venez souvent ici ? s'enquit Sabina.

Paxton sourit.

— Non, c'est au-dessus de mes moyens.

— On mange remarquablement bien, observa la Cubaine mais l'entassement finit par devenir pesant. Dépêchons-nous de filer. J'ai envie de respirer un autre air. Et..., ajouta-t-elle d'un ton hautement suggestif, de faire peut-être un brin de gymnastique...

L'homme la regardait comme un enfant regarde un gâteau et elle sut qu'elle en ferait ce qu'elle voudrait.

Il était un peu plus de vingt-deux heures trente lorsque le voiturier de chez *Dominique's* avança la grosse Chevrolet face à l'auvent du restaurant. À la seconde où Robert Paxton donnait un pourboire à l'employé et récupérait ses clefs, un mouvement de foule se forma autour d'une limousine rose qui venait de se garer derrière la Caprice.

— Regardez ! s'exclama Sabina Delarrocche en repoussant le serviteur qui lui tenait sa portière.

Paxton tourna la tête. Flanquée d'un homme en smoking blanc, une jeune femme rutilante de diamants sortait de l'interminable véhicule rose et se dirigeait vers l'entrée de chez *Dominique's* sous les acclamations des badauds en délire.

— C'est une actrice de cinéma, n'est-ce pas ? fit Paxton, impassible. Il me semble l'avoir déjà vue au *Johnny Carson show*.

— Sharon Stone ! En chair et en os ! s'exclama Sabina, excitée comme une puce.

Robert Paxton eut un sourire indulgent. Les flashes crépitaient pour immortaliser chaque inoubliable pas de la star vers le restaurant de Miami Beach.

— Je vais lui demander un autographe, dit Sabina en le plaquant là. Vous avez quelque chose pour écrire ?

Il la poursuivit pendant qu'elle jouait des coudes pour traverser le petit groupe de fans, glissa la main dans sa poche intérieure, lui tendit un stylo et regagna sa voiture.

Quelques minutes plus tard, une Sabina Delaroché radieuse s'asseyait près de lui dans la Chevy en regardant d'un œil incrédule l'autographe que Sharon Stone avait bien voulu lui signer au verso d'une carte de chez *Dominique's*.

Robert Paxton souriait en démarrant. Il aimait cette fille avec ses paradoxes. Elle était capable d'être si rigoureuse, si concentrée, dans ses études et, puis, tout à coup, Sharon Stone arrivait et elle se changeait en gamine ébahie. Cette idolâtrie avec les stars, c'était aussi son côté cubain, le versant latino-américain de Sabina Delaroché, qui lui donnait ce piquant auquel Robert Paxton était incapable de résister.

Elle lui posa une main sur la cuisse et cela suffit à lui causer une bouffée de chaleur.

— Faites-moi plaisir, Bob...

Il se tourna vers elle, et ce fut l'incendie. Elle l'enflammait littéralement de ses yeux de chatte.

— Vos désirs sont des ordres.

Elle savait qu'elle n'avait qu'un mot à dire.

— Depuis que je suis ici, je n'ai jamais vu le champ de course de Hialeah. Si vous m'emmeniez le visiter ?

— Avec plaisir mais je ne sais pas s'il y a nocturne ce soir. Nous ne pourrions peut-être pas entrer.

— Tant pis. On en fera simplement le tour. Et, ensuite, on ira chez vous puisque c'est à côté. Un peu de changement nous fera du bien. On commence à prendre des habitudes de vieux couple, nous deux.

— Entendu, répondit Paxton, ravi. Je viens justement d'acheter une brosse à dents neuve. Elle sera pour vous.

— O.K., dit Sabina en songeant qu'elle n'aurait sans doute pas

l'occasion d'utiliser la brosse à dents du professeur.

*
* *

Il était deux heures moins dix du matin. Ramstead venait de garer sa Dodge devant le *East Coast Fisheries* lorsqu'il lâcha le volant et saisit le bras de l'Implacable.

— Regarde ! On peut dire qu'on a un coup de chance, boy. Le petit homme en costume sombre qui arrive entouré de ses deux gardes du corps, c'est José Maria Biñon.

Remo le détailla. À part le costume un peu voyant, José Maria Biñon n'avait pas trop l'allure de l'emploi. Avec ses épaules larges, ses membres massifs et ses mains comme des battoirs, il faisait plutôt penser à un boxeur qu'à un narcotrafiquant.

— Hé oui ! fit Bill Ramstead comme s'il lisait dans ses pensées. Le bon vieux style rastaquouère à la Escobar se perd à la vitesse grand V. Maintenant, ils se mettent à ressembler soit à Al Capone soit à de vrais businessmen. Mais... mais qu'est-ce qui se passe ?

Quatre individus, semblant surgir de nulle part, venaient d'encercler Biñon et ses hommes en leur braquant sous le nez d'énormes pistolets d'assaut Tec9.

— *Damn it* ! jappa Remo en s'apprêtant à bondir hors de la voiture. Bill Ramstead le retint.

— Arrête, Remo ! Tu vas te faire transformer en passoire avant d'avoir pu dire ouf ! C'est l'ATF ! Quelqu'un nous fait une bonne farce en nous kidnappant notre proie sous le nez.

Remo fut bien obligé d'obtempérer pour ne pas griller sa couverture. De même, malgré sa répulsion, il allait bien falloir qu'il utilise aussi les armes à feu fournies par la Direction des Opérations Spéciales. Malgré les vives critiques du vieux Maître de Sinanju, il l'avait déjà fait par le passé lors d'opérations menées en compagnie de Bill Ramstead (2).

— L'ATF ? Tu es sûr ? fit-il pour masquer sa déconvenue.

— Complètement. Tu ne reconnais pas leur technique ?

— Dans ce cas, vas-y ! dit Remo. Dis-leur qui tu es et ordonne-leur d'arrêter. S'ils coffrent Biñon, James Huctín va nous filer entre les doigts.

— Je n'ai aucun pouvoir officiel avant demain matin, soupira Ramstead. Et quand bien même j'en aurais, on n'arrête pas un détachement de l'ATF qui a reçu des ordres. De toute façon, il est trop tard. Même si on laisse repartir Biñon, le simple fait qu'on ait tenté de l'arrêter cette nuit suffira à faire fuir James Huctín.

— Ça ressemble à une manip ou à un acte politique destiné à me saboter la tâche.

— Ça commence bien, commenta l'Implacable. D'où vient le coup d'après toi ?

Bill avait les maxillaires plus contractés que les triceps d'un homme disputant un bras de fer avec Rambo. Il parvint cependant à desserrer les dents suffisamment pour siffler avec hargne :

— Magidson... La foutue vieille crevure ! Ça ne peut être que lui. La seule chose que je puisse faire dans l'état actuel de la situation, c'est l'appeler et lui passer un savon de première. Je ne vais, d'ailleurs, pas m'en priver. Je ne connais pas son numéro personnel mais on va aller chercher ça au bureau de la Direction des Opérations spéciales.

Rageusement, Bill Ramstead fit partir le moteur de la Dodge et démarra sur les chapeaux de roues.

— Ça va saigner, Remo ! C'est moi qui te le dis !

*

* *

Bill Ramstead et l'Implacable venaient d'entrer dans le bureau de la Direction des Opérations spéciales et la lumière des néons ne s'était pas encore stabilisée quand le téléphone lança dans la pièce son cri de cigale amoureuse.

D'un sprint attestant une longue pratique du base-ball, Bill se jeta sur l'appareil. Dès qu'il l'eut plaqué, il arracha le combiné, le colla sur son oreille et se présenta :

— Bill Ramstead, Direction des Opérations spéciales...

Il y eut un silence puis l'Implacable mit ses capteurs acoustiques en position amplification directionnelle et entendit l'interlocuteur de Bill. Sa voix ressemblait au bourdonnement d'une petite mouche prise dans une toile d'araignée. Remo sursauta presque de surprise lorsque Bill Ramstead pressa un bouton pour mettre le haut-parleur en service :

— ... voulais vous avertir toute de suite. Je considère pour ma part que c'est un très sale coup.

Remo désactiva l'amplification.

— Comment avez-vous été prévenu si rapidement, Paul ? demanda Ramstead.

Remo comprit alors qu'il s'adressait à Paul Bunchy, le responsable de la DEA pour Miami et le comté de Dade.

— Gonzalo Sanchez filait le train à Biñon. C'est son rôle. Je lui ai fourni une équipe pour marquer cette crapule à la culotte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il se trouve qu'il était lui-même sur le terrain cette nuit et qu'il a assisté à la scène. Il est aussitôt venu m'en informer et j'ai pensé qu'il était bon de vous mettre au courant.

— Merci, Paul, dit Bill Ramstead, sans juger utile de lui révéler qu'il avait lui-même été témoin de l'arrestation de Biñon. J'apprécie le geste alors que je n'ai pas encore pris officiellement mes fonctions de SAC (3).

— Mais si, lui fit observer Bunchy. Il est plus de deux heures du matin. Vous êtes en fonction depuis minuit.

Bill Ramstead ouvrit une bouche décontenancée. Il n'avait pas fait le calcul de cette façon. Dans son esprit, plus que la date et l'heure, la réunion du matin avec Jamie Sanderson devait marquer ses débuts en tant que Directeur des Opérations spéciales.

Remo entendit Paul Bunchy rire à l'autre bout du fil puis ajouter :

— J'avoue que je m'attendais à tomber sur un répondeur ou un veilleur de nuit. J'aime les hommes qui sont encore à leur bureau à plus de deux heures du matin.

Bill se remit à jouer les innocents :

— J'avais encore quelques bricoles à régler avant d'être fin prêt. Dites-moi, Paul, votre homme, ce Gonzalo Sanchez, est-il certain que l'opération a été exécutée par des agents de l'ATF ? Il ne peut en aucun cas s'agir d'un coup d'une organisation rivale ? Ou d'une mise en scène ?

— Gonzalo est formel et j'ai tendance à lui faire confiance. Vous savez, c'est un ancien de la CIA.

— Ce n'est pas une référence, observa Ramstead, non sans quelque ironie.

— Vous avez raison, admit Paul Bunchy. Mais j'ai aussitôt vérifié en appelant Garry Magidson. L'ordre vient bien de lui.

— Je vais l'appeler pour lui secouer les puces, promit fermement Bill Ramstead.

— C'est déjà fait, dit Paul Bunchy. Croyez-moi qu'il a entendu parler du pays !

— C'est donc bien lui qui a pris cette initiative stupide, pesta Bill Ramstead. En vous entendant, je m'étais un instant demandé si Robert Paxton n'aurait pas pris peur et fait intervenir, je ne sais pas, moi, une bande de mauvais garçons payés pour cela...

— Non, dit Bunchy avec assurance. Bob est un garçon assez transparent mais a du sang-froid.

— Vous pensez que Magidson a fait ça pour me couper l'herbe sous le pied ?

— Il ne le formule pas ainsi mais c'est mon avis.

— Comment le formule-t-il ? demanda Ramstead avec un vif intérêt.

— Il a su que son ami Ezra Landsheer avait reçu de Robert Paxton un dossier accablant contre Biñon et Huctín. Il a décidé qu'on ne pouvait pas laisser courir un instant de plus un individu aussi dangereux que José Maria Biñon.

— Merci, Paul, dit Bill Ramstead. J'apprécie votre sens de la collaboration.

— Nous sommes là pour lutter ensemble contre les trafiquants, Bill. Pas pour nous tirer dans les pattes.

— Ça ne semble pas être l'avis de tout le monde, hélas, conclut Ramstead. Je téléphone à Landsheer pour l'inviter à être plus discipliné et à ne pas divulguer ses secrets devant Garry Magidson. Pour commencer, je veux le rapport de Paxton sur mon bureau avant le lever du jour. Je vous appelle chez vous si besoin est. Sinon, à demain, Paul.

— O.K., dit Bunchy avant de saluer et de raccrocher.

Ramstead raccrocha à son tour et regarda longuement l'Implacable.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? demanda Bill Ramstead.

— J'en pense que je peux dire adieu à mon bar grillé.

Ramstead haussa les épaules et composa le numéro de Landsheer.

— C'est occupé. J'essaie chez Paxton.

La ligne personnelle de Robert Paxton était, elle aussi, occupée.

— Pas besoin de se demander avec qui il est en communication, grogna Bill Ramstead en raccrochant de nouveau.

Remo jeta un coup d'œil à la pendule murale. Il était deux heures vingt du matin.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Appeler régulièrement chez Landsheer. Il n'est pas question que ce vieux rat garde pour lui seul le rapport de Paxton.

— S'il ne répond pas ?

— Je lui donne une demi-heure, décida Bill Ramstead. Si, passé ce délai, je n'ai pas pu le joindre, on va faire le forcing à sa villa de Flamingo Park.

Notes

1. États-Uniens.

2. Voir, notamment, L'Implacable n° 124, *Touchez pas aux Grizzlis*.

3. Spécial Agent in Charge : au FBI, responsable d'un bureau local.

CHAPITRE VI

Sabina Delarroche s'éveilla en sursaut et se tourna vers les chiffres lumineux du radio-réveil. Il était plus de deux heures et demie. Bon Dieu ! Elle s'était endormie ! Le Gorrino et ses hommes devaient piaffer dehors. Elle s'assit dans le lit et se frotta les yeux. Bob ronflait comme un sonneur à côté d'elle. Il fallait dire qu'elle lui avait fait un cadeau d'adieux qu'il n'était sans doute pas près d'oublier. Le grand jeu !

Ensuite, il s'était endormi comme un bébé repu puis le téléphone l'avait tiré du sommeil vers deux heures dix. Il avait eu une longue discussion, apparemment assez vive, avec un collègue ou un supérieur.

Bien qu'elle fit semblant de dormir à poings fermés, il avait été très prudent et s'était arrangé pour qu'elle ne puisse pas comprendre la teneur de la conversation. Ensuite, il s'était tourné vers elle et avait tenté sa chance pour une petite prolongation mais elle avait répondu d'un grognement assoupi. En gentleman, Paxton n'avait pas insisté.

Yeux entrouverts derrière la barrière de ses cils, Sabina l'avait vu prendre un somnifère.

En la sentant bouger, il grommela une phrase filandreuse. Avec les verres de scotch qu'elle lui avait servis tout à l'heure pendant les arrêts de jeu, plus le cachet qu'il avait pris une vingtaine de minutes plus tôt, le professeur avait de bonnes raisons d'être dans le cirage. Elle tendit la main et lui caressa la joue.

Il s'apaisa.

Elle se leva et alla récupérer ses vêtements qu'ils avaient éparpillés dans la chambre pendant le prélude à leur chevauchée fantastique. Tout y était sauf sa petite culotte. Sous l'oreiller, peut-être. Elle chercha, ne la trouva pas. Peut-être Bob était-il fétichiste et l'avait-il séquestrée en quelque obscur tiroir ?

Une nouvelle fois, le remue-ménage dérangerait Paxton. Il ouvrit un œil vitreux pendant qu'elle était en train de s'habiller.

— Que se passe-t-il ? Où vas-tu ?

Elle gloussa.

— Faire pipi.

Il grogna et enfouit le nez dans son oreiller. Sabina Delarroche lança

le signal pour Fesyeno puis descendit au rez-de-chaussée pour ouvrir la porte. Deux minutes plus tard, ils étaient là.

Ils étaient trois : Manolo Ponce et un Indien surnommé Pichichi sous les ordres de Bernardo Ortiz, l'homme de confiance du Gorrino. Juan Luis Fesyeno lui-même était absent. Il avait dû juger plus raisonnable de se tenir à l'écart de cette opération.

Sabina leur indiqua l'escalier mais préféra les laisser passer devant.

— ¿ *Duérme* (1) ? demanda Bernardo Ortiz.

— *No sé, Nardo*, répondit Sabina. *De todas maneras, esta acocullado* (2).

De nouveau, elle sentit la peur lui ramollir les jambes. C'était une chose de se prostituer pour les besoins du service, c'en était une autre de prendre part à des actions violentes.

Violente, celle-ci le fut tout particulièrement aux yeux de Sabina Delarroche. En une dizaine de secondes, Ponce, Pichichi et Ortiz atteignirent la chambre sans faire le moindre bruit. Quand la jeune femme y entra sur leurs talons la lumière venait de jaillir dans la pièce, Manolo Ponce et Pichichi immobilisaient Paxton sur son lit et l'empêchaient de hurler en lui écrasant un oreiller sur la bouche.

Avec une lenteur délibérée, Ortiz dégaina un pistolet M52 de fabrication tchèque et vissa un silencieux au bout du canon. Une opération qu'il aurait parfaitement pu effectuer avant mais qui était destinée à produire un impact psychologique sur leur victime. Lorsqu'il eut terminé, il attendit encore un peu, le temps que Paxton cesse de s'agiter et se fasse une idée de ce qui lui arrivait. Alors, il avança vers le lit et, tandis que ses acolytes continuaient à immobiliser le professeur, il tira les draps, révélant le corps nu du scientifique. Il attendit encore, laissant l'humiliation faire son effet.

Debout près de la porte, Sabina Delarroche était au bord de la crise de nerfs. Elle voulut sortir et les attendre au rez-de-chaussée pour ne pas avoir à subir ce spectacle. Mais Ortiz la rappela :

— *Quédate aquí* (3) !

Elle s'adossa au mur, comprenant que sa présence faisait partie du sinistre jeu auquel les hommes du MC se livraient sur la personne de Robert Paxton.

Son amant dut le comprendre aussi. Il lui lança un regard blessé qui la transperça comme une volée de flèches. Elle tressaillit.

Une autre chose à laquelle elle n'avait pas songé avant cet instant, venait de se révéler à son esprit : Paxton la savait désormais complice de ce qui arrivait. Cela signifiait que, pour la sécurité du groupe, l'un d'eux devait disparaître de la circulation d'une façon ou d'une autre. Soit Paxton devait mourir, soit c'était elle.

Elle allait se mettre à paniquer quand une troisième possibilité se présenta à son esprit : on allait, plus probablement, la renvoyer vivre à

Cuba. Même si cette solution était la moins monstrueuse, toutes les fibres de son être la rejetaient maintenant qu'elle avait goûté à la liberté et aux charmes décadents du capitalisme.

Ortiz attendit encore une longue minute, laissant Paxton prendre conscience de son impuissance et de sa nudité, puis il demanda :

— Êtes-vous prêt à répondre à quelques questions, *señor* Paxton ? Si oui, hochez lentement la tête et l'on vous débarrassera de ce coussin qui vous empêche de respirer. Ne vous avisez surtout pas de crier car un seul projectile de cette arme suffirait pour faire éclater votre tête comme un œuf et disperser votre brillante cervelle dans la literie.

Comme prévu, Paxton hocha la tête. Ponce écarta l'oreiller. Bernardo Ortiz s'assit sur une chaise et pointa son pistolet M52 sur le front du scientifique.

— Où sont les résultats de vos travaux sur le sandar bleu et ceux de l'enquête que vous avez menée contre nos amis José María Biñon et James Huctín, *señor* Paxton ?

— Mais je n'ai pas le droit de...

Paxton ne parvint pas à terminer sa phrase. Ortiz avait tendu le bras et lui enfonçait le silencieux entre les dents.

— Si je tire maintenant, *señor* Paxton, la balle se logera au fond de votre gorge. Si elle ressort, elle vous sectionnera la moelle épinière. Il y aura, de toute façon, moins de cervelle mais beaucoup plus de sang sur votre oreiller. Mais cela, vous ne serez plus en mesure de le voir...

Robert Paxton était blanc comme un linge. Sabina Delarrocche avait l'impression qu'elle allait défaillir. Tout doucement, Bernardo Ortiz retira son arme de la bouche de l'Américain.

— Soyez raisonnable, *señor* Paxton. Vous n'avez rien à gagner à vous entêter. Nous savons que vous travailliez sur le sandar bleu et que, étant réquisitionné par le District Attorney Magidson, vous enquêtiez aussi sur Biñon et Huctín. Qu'avez-vous découvert et où sont les traces de votre travail ?

— Je... je n'ai aucun document ici, dit Paxton d'une voix tremblante.

Cette fois, Bernardo Ortiz ne lui enfonça pas l'arme dans la bouche. Il le gifla d'un mouvement latéral. Sabina Delarrocche faillit crier en voyant les stries extérieures du silencieux s'imprimer dans la joue de l'Américain et le sang couler au coin de ses lèvres. Mais elle ne dit rien. Elle savait qu'avec ces brutes épaisses, intervenir c'était s'exposer au même sort que son amant.

C'est alors que le téléphone sonna dans la chambre.

— Bon Dieu ! jappa Manolo Ponce. Qu'est-ce qu'on fait ?

La décision de Bernardo Ortiz fut rapide :

— Laissez ce truc sonner. On va aller terminer ça dans un coin plus tranquille.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils enfilèrent une sorte de jogging à Paxton, lui nouèrent des tennis aux pieds et lui bourrèrent dans la bouche un tampon qu'ils fixèrent en place avec du chatterton. Le téléphone s'arrêta de sonner.

Mais il reprit son tintement alors qu'ils forçaient le professeur à descendre l'escalier.

— Dépêchons, dit Ortiz en ouvrant la porte. Si celui qui appelle est curieux, il va y avoir du monde ici dans peu de temps.

Sabina vit la grosse jeep Cherokee rouge qui les attendait et comprit que Nardo était pressé mais pas véritablement inquiet. Dans quelques secondes, tous les flics de Miami, de Hialeah et du comté de Dade pourraient bien débarquer ici, ils seraient déjà loin avec leur prisonnier.

*
* *

— Maintenant, ça sonne chez Paxton, dit Bill Ramstead. Seulement, ça ne répond pas.

— Peut-être qu'il roupille comme un bienheureux, avança l'Implacable.

Il avait tenté de capter quelque chose hors du champ du téléphone mais la distance était trop grande. Il n'avait intercepté qu'un vague signal ressemblant à des ultrasons, ou peut-être à des ondes courtes. On avait beau être Maître de Sinanju, à l'impossible nul n'était tenu.

Remo Williams se trompait. Il avait bien entendu des ondes courtes. Émises par la bague de Sabina. Mais comment aurait-il pu le savoir ? Comme dit précédemment, on avait beau être Maître de Sinanju... suite connue.

— Roupiller ? Alors qu'il était au téléphone il y a dix minutes ? Ça me paraît assez douteux.

Ramstead raccrocha.

— Dans ce cas, c'est qu'il est en train de faire un enfant avec sa femme. Mets-toi à leur place. Ils ne veulent pas être dérangés.

— Il est célibataire, grogna Ramstead sans réaliser que Remo blaguait.

— Sinon, c'est qu'il est sorti.

Un long silence suivit. Soudain, chacun des deux hommes mesura les implications de cette phrase que l'Implacable avait prononcée sur le mode de la plaisanterie mais qui pouvait recouvrir une inquiétante réalité.

C'est Bill Ramstead qui, le premier, posa la question :

— Si le professeur Robert Paxton est sorti de chez lui à trois heures moins vingt du matin, ce n'est sûrement pas pour manger un

hamburger. Qu'est-ce qu'il est allé foutre ?

— Il avait sûrement une bonne raison, approuva l'Implacable un peu plus nerveusement qu'il ne l'aurait voulu. Ou bien Paxton est toujours chez lui. Et il ne répond pas parce qu'il ne veut pas. Ou encore parce qu'il ne peut pas. Quel que soit le cas, il se passe quelque chose d'anormal et il faut savoir quoi. Sans vouloir te commander, tu devrais appeler Landsheer. Ils ont peut-être décidé de se rencontrer. Si ça ne donne rien, il va falloir aller voir.

Remo laissa passer un silence puis suggéra :

— Tu ne crois pas que les narcos auraient monté une opération contre Paxton en représaille à l'arrestation de Biñon ?

— En moins d'une demi-heure, ça me paraît très difficile, sinon impossible. Je ne pense même pas qu'ils soient déjà au courant de l'arrestation.

— Bien sûr, concéda Remo Williams.

— Je vais aux nouvelles, annonça Bill Ramstead.

Il allait poser la main sur le téléphone quand l'appareil eut encore la bonne idée de sonner. Tout en décrochant, l'Agent Spécial appuya sur le bouton d'amplification.

— Bill ? Vous êtes encore là ? demanda une voix que Remo reconnaissait maintenant pour être celle de Paul Bunchy. Je viens d'avoir, de nouveau, Landsheer en ligne. Il s'inquiète car il n'arrive plus à joindre Robert Paxton.

Une hypothèse tombait : celle d'une rencontre nocturne entre Robert Paxton et Ezra Landsheer.

D'un manière générale, Bill savait contrôler ses nerfs. Mais, cette fois, il explosa :

— Bon Dieu mais qui est le Directeur des Opérations spéciales dans cette histoire ? En quel honneur ces deux zigotos se croient-ils autorisés à se faire des messes basses entre eux puis à disparaître en pleine nuit ?

— Désolé, Bill mais je ne suis pour rien dans ce cirque ! protesta Paul Bunchy. Croyez bien que je m'en dispenserais tout autant que vous.

Bill Ramstead s'excusa, à sa manière.

— Vous avez raison, Paul. Croyez-vous qu'il y ait lieu d'être inquiet ?

— Carrément, oui. Plus personne dans les milieux informés de Floride n'ignore que Paxton s'était attaqué à la reconstitution des recherches sur la plante tueuse créée par Brice Schumar, ni qu'il avait reçu des sollicitations et même des menaces de la coalition MC-Cartel de Tijuana et que, par le fait, Ezra Landsheer et lui-même étaient passés sous la coupe du District Attorney Magidson. Si ça ne donne pas matière à être inquiet, je suis le fils de Jean-Paul II et de Mère

Teresa.

Paul Bunchy prit un temps pour respirer. Bill Ramstead et Remo attendirent mais Remo savait déjà ce qui allait suivre.

— Or les milieux informés de Floride sont aussi pourris d'espions que la CIA. Je suis bien placé pour le savoir, j'en fais partie. Ezra vient, en plus, de me révéler que Bob avait fini son enquête et qu'il possédait dans le dossier de quoi envoyer Biñon et Huctín à l'ombre pendant au moins trente ans.

— Il a une bombe entre les mains, dit Ramstead. Peut-être deux avec le résultat de ses recherches sur le sandar bleu.

— Vous avez tout compris, dit Bunchy. Et cet incapable de Magidson l'a laissé sans protection !

— Si un proche de Biñon a mis la main sur Paxton, l'avenir du professeur me paraît, en effet, très incertain, commenta Bill Ramstead. Et Landsheer, le directeur du groupe de recherche, que dit-il de cette affaire ?

— Landsheer..., geignit Paul Bunchy. Landsheer, il se délite. Sa femme est en train de lui préparer un lait de poule.

Bill lança un regard pétrifié en direction de l'Implacable :

— Jamais vu une pareille bande de zouaves..., soupira-t-il. Enfin bon, les choses étant ce qu'elles sont, nous n'avons pas le choix, reprit-il pour le compte de Paul Bunchy. J'ai auprès de moi Remo Fenwick, Agent Spécial pour les Affaires de Sécurité Intérieure, que vous aurez peut-être l'occasion de rencontrer ultérieurement. Je le prends à mes côtés comme ASAC (4) à la Direction des Opérations Spéciales. Nous allons nous rendre tous les deux chez Paxton. Envoyez-nous un tandem d'hommes sur place. Ensuite, nous irons faire un tour chez Landsheer pour récupérer le dossier Biñon-Huctín. Il n'est pas question que les résultats de cette enquête passent le reste de la nuit au domicile personnel d'un professeur d'Université, même s'il dirige le groupe de recherche de la Montana Agrotec !

Il était trois heures moins le quart du matin quand Pichichi, qui tenait le volant de la Cherokee, reçut un appel téléphonique. À l'arrière, Ortiz et Manolo Ponce continuaient à cuisiner le professeur Paxton dont le visage n'était plus maintenant qu'un masque de contusions et de coupures saignantes.

Sabina Delarroche regardait dehors.

— Tu vas parler, couille molle ? demanda Bernardo Ortiz en approchant de l'œil de Paxton la pointe menaçante d'un Bowie Knife (5). Où est le dossier Biñon-Huctín ? Où sont tes travaux sur le sandar bleu ?

— Non..., gémit pitoyablement Paxton.

— Accouche, espèce de vérole yankee, ou je te vide le calot avec mon Arkansas Toothpick (6).

Paxton n'en pouvait plus. Il avait mal partout. Il avait le goût du sang dans la bouche. Il n'était pas formé pour résister à ce genre d'épreuve et, quand il vit la lame briller dans l'éclat des réverbères de Julia Tuttle Causeway, il craqua :

— C'est... c'est chez Landsheer. Tout est chez... le professeur Ezra Landsheer...

À l'avant, Pichichi avait pris la communication.

— Parfait, dit Ortiz d'un ton satisfait. Tu vois, tu as eu raison de parler. Ça va abrégé tes souffrances. Dans cinq minutes, on sera à mi-chemin entre Hialeah et Bay Shore, juste au milieu de la traversée de Biscayne Bay. Plouf ! On m'a dit que la température de l'eau était toujours parfaite à cet endroit...

— Tu ne vas quand même pas le jeter ? intervint Sabina, horrifiée.

— *Y por qué no, guapita jinetera de mi corazón (7) ?*

Sabina allait argumenter lorsque Pichichi les invita à se taire avec la délicatesse qui le caractérisait :

— Vos gueules !

Avec le bruit du moteur, auquel s'ajoutaient les éclats de voix, il avait du mal à suivre les propos de son correspondant.

— J'ai le *mayor* en ligne, expliqua-t-il. José María vient de se faire enrchrister par l'ATF.

La révélation jeta un froid à l'intérieur de la grosse jeep et valut en prime deux baffes gratuites à Robert Paxton.

— *Si, si...*, fit Pichichi à l'intention de Juan Luis Fesyeno. Je crois que oui, je leur demande.

La Cherokee Chief rouge roulait à allure modérée sur le pont autoroutier de plus de deux kilomètres qui traversait Biscayne Bay par le nord. La Julia Tuttle Causeway était déserte à cette heure avancée de la nuit. Pichichi se retourna une seconde vers Bernardo Ortiz et demanda :

— Vous savez où sont les documents ?

— Chez Landsheer, dit Ortiz. Monsieur le professeur vient d'avoir l'amabilité de nous en faire la confidence.

Pichichi répéta l'information pour le Gorrino. En langage codé, bien sûr, car les communications par portable pouvaient être facilement interceptées. Il échangea quelques phrases avec leur chef puis coupa la liaison et distribua les directives :

— On garde Paxton en otage, le *mayor* veut l'utiliser comme monnaie d'échange contre José María. On le ligote bien, on le bâillonne, on le couvre d'une bâche pour le planquer et je le ramène au Q.G. avec Sabina. Vous, Nardo et Manolo, je vous jette à Flamingo Park. Votre mission est d'aller récupérer le dossier Biñon-Huctín chez Landsheer.

— Le vieux ne va sûrement pas nous laisser entrer chez lui comme

ça, observa Bernardo Ortiz.

— Vous trouverez bien quelque chose, ricana Pichichi. Racontez que vous êtes des livreurs de pizzas en galère et que vous cherchez votre chemin...

— Ce n'est pas ce que je veux dire, *coño*, répliqua Bernardo Ortiz. Il va forcément y avoir du grabuge là-bas...

— *Forcément*, approuva Pichichi avec le plus grand amusement. Les ordres du *mayor* sont formels : ne laisser aucun témoin vivant derrière vous.

— Non..., supplia faiblement Paxton. Ezra... Nancy... Pas eux !

Bernardo Ortiz le fit taire d'un revers à assommer un bœuf.

— Arrête de l'abîmer, Nardo, dit Manolo Ponce. Il faut le faire durer maintenant.

Ortiz lâcha un juron à faire rougir une prostituée noire de Hollywood Boulevard et reprit son propos avec Pichichi :

— Comment on se tire après le coup ?

— Le *mayor* vous envoie Lázaro avec une bagnole. Il fera le pet pendant que vous entrerez chez Landsheer.

— O.K., fit Ortiz en dégainant son pistolet M52 pour en vérifier le bon fonctionnement. Comme ça, je comprends les choses, *coño*.

Très discrètement, Sabina Delaroché laissa échapper un soupir de soulagement. Bien sûr, ils allaient la renvoyer à Cuba pour préserver son anonymat mais, au moins, Bob aurait la vie sauve. Il faudrait bien qu'ils l'épargnent s'ils voulaient l'échanger contre Biñon.

*

* *

En arrivant chez Paxton, Remo et Ramstead comprirent tout de suite qu'il s'était passé quelque chose. Les lumières du jardin étaient allumées. Même chose dans l'entrée. L'énorme Chevrolet Caprice était arrêtée dans l'allée. Son propriétaire avait omis de la ranger au garage, comme s'il avait eu l'intention de ressortir. Personne ne répondit au coup de sonnette. Seul un chien aboya, derrière, dans un jardin, quand Ramstead appela. Les portes n'étaient pas verrouillées et le système d'alarme avait été inactivé.

Le SAC dégaina son arme et les deux hommes entrèrent dans la maison. Tout était en ordre au rez-de-chaussée. Ils s'engagèrent dans l'escalier. Une veilleuse brûlait dans la chambre, inondant la pièce de sa lumière bleutée.

— C'est là que ça s'est passé, dit Remo. Apparemment, il a reçu une femme.

— Ou un copain, opina Ramstead d'un ton légèrement querelleur. Pourquoi tout de suite penser à mal ?

— Pour moi, ce n'est pas penser à mal, objecta Remo en montrant sur une table basse un verre à whisky fortement marqué de rouge à lèvres.

Évidemment, il ne pouvait pas lui dire qu'il avait capté des vestiges d'odeurs féminines.

Ils évitèrent soigneusement de toucher les verres et les bouteilles qui étaient susceptibles de porter des empreintes intéressantes. Tout donnait à penser qu'une soirée galante plutôt mouvementée avait eu lieu dans cette chambre quelque temps plus tôt : les verres qui traînaient partout, les cendriers débordants dans une maison pour le reste bien tenue. L'état du lit. Remo découvrit un indice supplémentaire sous la forme d'une petite culotte de soie qui avait glissé sous un fauteuil crapaud.

— À garder pour le labo, comme le reste, dit Bill Ramstead.

— En tout cas, il n'y a pas de cadavre et pas de trace évidente de bagarre. Pour moi, des types sont venus kidnapper Paxton. Et la fille qu'il avait dans son lit était dans le coup.

— Possible. En tout cas, on n'a plus rien à faire ici. Allons chez Landsheer.

— Allons-y, approuva Remo Williams. Et j'ai l'impression qu'on a intérêt à y aller vite. Si ceux qui sont venus ici s'intéressaient à Robert Paxton, ce n'était sans doute pas uniquement pour ses beaux yeux mais aussi pour les travaux qu'il vient de boucler et le dossier qu'il a établi à propos de Biñon et Huctín. Or ces pièces se trouvent précisément chez Ezra Landsheer.

— Prends le volant, dit Bill Ramstead tandis qu'ils dévalaient l'escalier. Direction Flamingo Park.

Remo comprit le motif de cette délégation de pouvoir sur le manche de la Dodge de service quand, à la seconde où il démarrait, Bill se jeta sur le radiotéléphone et appela Paul Bunchy pour le mettre au courant de ce qu'ils avaient trouvé chez Paxton.

— Bon Dieu ! s'exclama le directeur de la DEA. Je m'attendais à ce qu'une chose de ce genre arrive un jour avec Landsheer et Paxton. Cette technique de travail à l'ancienne, avec des non-professionnels, pratiquement au vu et au su de tout le monde et en lançant régulièrement des déclarations fracassantes... J'avais dit à Garry Magidson qu'un de ces quatre, ça allait nous péter au nez !

Ils venaient de dépasser l'hippodrome de Hialeah et Remo engagea la Dodge dans la Trente-sixième Rue Nord-Est, une large artère effectuant la jonction entre Julia Tuttle Causeway et le tronçon de l'Interstate 195 qui enjambait Biscayne Bay. La chaussée était déserte et il enfonça l'accélérateur dans cette immense ligne droite. Quelques minutes plus tard, ils étaient sur le pont autoroutier et le compteur affichait cent quinze miles à l'heure (8). À ce train-là, ils seraient chez

Landsheer dans quelques minutes et Bill jugea utile de couper la diatribe de Bunchy :

— Est-ce que vous nous avez envoyé quelqu'un, Paul ?

— Oui, répondit Paul Bunchy. Je vous ai dépêché le sergent Padrezón, voulez-vous que je...

— Qui ça ? demanda Bill Ramstead.

— Le sergent Padrezón, Alfredo Padrezón, prononça lentement Paul Bunchy.

— Encore un Cubain ?

— Américano-cubain, précisa Bunchy. Mais, si vous allez par là, Gonzalo Sanchez aussi est d'origine cubaine. Par ici, il ne faut pas en faire une psychose, Bill, sinon vous pouvez démissionner tout de suite. Pour la seule agglomération de Miami-Hialeah, on évalue entre sept cent mille et un million le nombre d'habitants d'origine cubaine pour une population totale d'environ deux millions trois cent mille têtes. Il est normal que cette proportion se retrouve dans les différents secteurs, y compris dans la police et à la DEA. Soyez tranquille, vous n'aurez aucun problème avec Alfredo. C'est l'une des mes meilleures bornes mobiles. J'en réponds comme de moi-même.

— Je tâcherai de m'habituer, dit Bill Ramstead tandis que la voiture s'engageait à une allure d'enfer dans Arthur Godfrey Road, à l'extrémité est du pont.

Remo Williams ralentit cependant pour aborder l'échangeur de Saint Patrick's Church : il ne pouvait pas se reposer exclusivement sur ses capacités physiques ; il fallait aussi compter avec la tenue de route de la voiture. Il réaccéléra en enfilant Alton Road pour longer par l'ouest le golf de Bay Shore et mettre le cap plein sud sur Flamingo Park.

— Voulez-vous que je vous envoie le sergent Padrezón avec des renforts chez Ezra Landsheer ? proposa Paul Bunchy.

— Non, dit Bill Ramstead. Qu'il monte la garde au domicile de Paxton en attendant l'arrivée des gars du labo de police scientifique. Et qu'il ne touche à rien !

Le Directeur des Opérations spéciales salua et coupa la communication.

— Qu'est-ce qu'ils appellent une borne mobile à la DEA ? demanda Remo, intrigué.

— C'est un gars qui n'a pas d'affectation précise et qu'on dépêche ici ou là en fonction des besoins. À la DEA, ce sont généralement des hommes valables. Pas du tout des bouche-trou mais des types capables de faire face rapidement à l'inattendu ou à une situation de crise. D'une certaine manière, c'est le genre de rôle que je joue ici comme SAC et que tu joues toi-même pour moi.

— Merci, fit l'Implacable en brûlant le feu rouge à l'intersection

d'Alton et de la Dix-neuvième. Je suis une borne mobile... L'image est délicieusement poétique.

Dissimulant un sourire, Bill Ramstead reprit son téléphone et appela la direction de la police scientifique du comté de Dade pour donner des instructions afin que la maison de Paxton soit explorée et passée au crible millimètre carré par millimètre carré.

— Ne laissez rien de côté, conclut Ramstead. Et je veux vos premières conclusions sur mon bureau pour demain matin neuf heures !

— Bien, Monsieur le Directeur ! aboya le planton discipliné qui avait pris la communication.

Il fallait reconnaître une qualité à Bill Ramstead : il savait en imposer.

Remo venait de ralentir considérablement et de reprendre une allure normale pour braquer à gauche dans la Quatorzième Rue quand Ramstead coupa la communication.

— Je fais un premier repérage, expliqua-t-il en s'engageant dans la rue.

Bill Ramstead hocha la tête tout en tirant de la poche de portière une mallette plate qui ressemblait à un ordinateur portable.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Remo.

— Le dernier-né de notre technologie, répondit le Directeur des Opérations spéciales. Il s'agit d'un petit ordinateur dont le nom t'indiquera tout de suite l'application. C'est le SES, le *Spotting & Eavesdropping Scanner* (9). Un truc tout nouveau, d'une rapidité et d'une efficacité dont tu vas me dire des nouvelles. Ne cherche pas ça chez ton quincaillier habituel. Le SES est réservé à l'usage des forces de l'ordre et des armées. Il est même question d'en interdire l'exportation.

Remo n'avait aucune raison de vouloir se procurer un *Spotting & Eavesdropping Scanner* car ses pouvoirs de Maître de Sinanju étaient certainement très supérieurs aux performances de tous les appareils électroniques de la création. Mais il ne pouvait rien dire. Et d'ailleurs, pourquoi gâcher le plaisir de ce brave Bill ? En tout cas, il comprenait de mieux en mieux pourquoi le SAC lui avait laissé le volant. Il tenait tout simplement à garder les mains libres pour utiliser son joujou.

Le tour de repérage fut une affaire rapidement expédiée. Tous les cinq à six mètres, les réverbères anti-agression inondaient de leur lumière orangée la rue bordée de coquettes villas. Devant celle de Landsheer, l'Implacable et son employeur remarquèrent aussitôt la présence insolite d'un 4x4 Nissan Terrano de couleur gris-vert. Un homme se tenait au volant et, dès qu'il aperçut les phares de la Dodge, il s'allongea sur la banquette pour se cacher.

— Tu as vu ? demanda l'Implacable.

— Oui. On dirait que les Landsheer ont de la visite.

— On leur sort le scénario classique ? s'enquit Remo.

— Oui. Dépasse la maison, tourne à gauche dans Lenox Avenue et gare-toi. On revient leur faire une petite surprise à pied.

Tandis que Remo poursuivait sa route, à allure normale pour ne pas alerter l'ennemi, Bill fit partir son engin, effectua quelques réglages et brancha le haut-parleur. Le premier résultat de l'opération fut une série de sifflements, crachotements, vrombissements parasites puis, soudain, le SES trouva ce que Bill lui avait ordonné de chercher et une conversation se fit entendre dans la Dodge :

— ... *una Dodge negra. Pero no. Se está alejando y tuerce a la izquierda.*

— *Tenemos la cartera, Lázaro. Nos volvemos.*

— *O.K., date prisa, Nardo (10).*

Remo entendait tout aussi bien grâce à l'amplification acoustique directionnelle de Sinanju. La mise en route du SES lui faisait quelques interférences, peu gênantes cependant. Le seul problème de l'Implacable était que le chauffeur du Terrano communiquait en espagnol avec des complices qui, en toute vraisemblance, se trouvaient dans la demeure du professeur Landsheer et qu'il ne comprenait pas l'espagnol. Il dut donc se faire traduire la conversation par Bill Ramstead qui, tout étant loin d'être bilingue en saisit assez pour déduire qu'ils avaient été repérés par des individus qui, en toute vraisemblance venaient de rendre visite à Ezra Landsheer pour lui dérober les dossiers de Paxton.

— Dépêchons si on ne veut pas rater le dossier, dit l'Implacable en garant la Dodge.

Une seconde plus tard, il avait tiré le frein à main, et courait sur le trottoir. Bill balança le SES sur le siège du passager, verrouilla les portières et le suivit, son Beretta 93R au poing.

Dès qu'il eut dépassé le coin de Lenox Avenue et de la Quatorzième, Remo s'immobilisa sur place et se fit emboutir par Bill Ramstead qui arrivait tête baissée dans son dos.

— Tu pourrais faire attention !

— Et toi, tu pourrais faire réviser tes stops, grogna Bill Ramstead, un peu étonné que Remo n'ait pas été le moins du monde ébranlé par la violence du choc.

— Tais-toi et regarde, souffla l'Implacable en s'aplatissant derrière les véhicules en stationnement.

— Quoi ? Qu'est-ce que je dois regarder ?

S'il avait été seul ou avec Maître Chiun, l'Implacable n'aurait évidemment pas agi de la sorte. Il aurait adopté un quelconque mode furtif de Sinanju pour se dissimuler aux perceptions des humains ordinaires. Mais il était avec Bill et il lui fallait bien se résigner à

n'être qu'un Agent Spécial remarquablement performant.

Le changement d'attitude de Remo était dû à l'arrivée d'un véhicule, qu'il avait captée bien avant Ramstead. À la seconde où le SAC posait sa question, une voiture de patrouille de la police municipale tourna l'angle et se mit à remonter la Quatorzième à petite allure. Elle se trouvait à une quinzaine de mètres du Terrano et lançait paisiblement dans la nuit les éclats bleus de son gyrophare.

— Dis donc, toi, fit Bill Ramstead. Tu as le don de double vue ?

— Ben oui, rigola Remo en espérant que la curiosité du brave SAC s'arrêterait là.

Il s'en serait voulu d'être obligé de liquider un bon gars comme Bill Ramstead uniquement pour préserver le secret de Sinanju.

À son grand soulagement, Ramstead ne chercha pas plus loin. Dans un réflexe remarquable, il fit volte-face et fonça vers la Dodge. Remo avait compris ce qu'il voulait mais ne donnait pas cher de sa tentative. Malgré sa bonne volonté et l'efficacité du SES, jamais Bill ne parviendrait à capter assez vite la fréquence de la patrouille pour avertir les policiers de ce qui se passait. Et, quand bien même il y parviendrait, il n'aurait pas suffisamment de temps pour s'identifier et donner des ordres aux deux flics qui arrivaient si innocemment.

La voiture de patrouille venait de dépasser le Terrano et Remo allait souffler lorsque, débouchant dans un sprint forcené du jardin des Landsheer, un homme arriva sur le trottoir. Visiblement, il s'apprêtait à embarquer dans le 4x4 mais, voyant la voiture de patrouille, il freina net et modifia ses plans. Un autre homme sortit en trombe du jardin et s'immobilisa près de lui. Il portait sous le bras un gros paquet semblable, de loin, à un cartable d'écolier qu'il lança aussitôt vers la fenêtre du Nissan.

— Chope ça, Lázaro, et tire-toi.

Le nommé Lázaro attrapa la serviette, la jeta sur la banquette de son Terrano et démarra sur les chapeaux de roues. Apparemment, les hommes qui venaient de voler les documents chez Ezra Landsheer croyaient être tombés dans un piège. Peut-être imaginaient-ils que le professeur avait actionné une alarme et que la police venait les cueillir. En fait ils étaient simplement victimes du hasard.

Le Terrano doubla la voiture de patrouille en l'accrochant au passage et prit la poudre d'escampette dans la Quatorzième Rue. Alors seulement, les flics réalisèrent qu'il se passait quelque chose d'anormal. Enclenchant la sirène, il s'élancèrent à la poursuite du 4x4. Ils ne firent pas dix mètres. Les deux hommes qui étaient restés sur le trottoir protégèrent la fuite de leur complice. Et ce n'est pas dans les pneus qu'ils tirèrent. Remo s'élança mais il était trop loin.

La voiture de police s'immobilisa. Les vitres des portières volèrent en éclats dans un fracas d'explosions et de verre brisé. Puis les deux

hommes s'élancèrent avec une vitesse et une coordination qui trahissaient un sérieux entraînement à ce genre d'exercice. Chacun d'eux ouvrit une portière, extirpa du véhicule un flic ensanglanté, qu'il jeta sur le bitume, et sauta sur un siège. Quand la voiture repartit, l'Implacable était à moins de deux mètres de son pare-chocs arrière. L'un des deux hommes lui lâcha une volée de plombs qui l'obligea à zigzaguer et lui fit perdre la nanoseconde qui lui manquait pour rattraper le véhicule.

— Planque-toi ! rugit Ramstead. Tu es dingue ! Tu veux te faire transformer en passoire ?

Il n'était pas encore né celui qui transformerait en passoire l'un des deux Maîtres de Sinanju actuellement en activité. Mais cela, Remo ne pouvait le dire à ce brave Bill Ramstead.

Il ne s'était pas écoulé dix secondes depuis le démarrage du Nissan Terrano.

— Vous ne l'emporterez pas en paradis ! promit Remo en fonçant vers la Dodge.

Des années d'entraînement vous forgent les réactions d'un homme. Avec une vitesse foudroyante, Bill analysa la situation, fit partir la Dodge noire et la lança en marche arrière pour tenter de couper la route à la voiture de police volée par les deux tueurs. Il ne rata son coup qu'à une fraction de seconde près. Puis il fit halte pour ramasser l'Implacable.

Remo le poussa pour prendre le volant et repartit dans un rugissement de pneus.

— Hé là ! Mais..., protesta Ramstead. Tu te sens bien ?

— Pas de malentendu, vieux. Ce n'est pas que je me juge meilleur pilote que toi. C'est juste pour te libérer les mains pour le cas où tu devrais te servir du SES.

— J'aime mieux ça, dit Ramstead en dégainant son Beretta.

La tactique de Nardo était simple : les empêcher à tout prix de passer pour rejoindre le Terrano.

Braquant en alternance à droite puis à gauche, il faisait zigzaguer sa voiture d'un bord à l'autre de la chaussée tandis que son acolyte, à genoux sur le siège arrière, canardait la Dodge. Mais il y avait une différence entre allumer le véhicule d'un simple flic surpris en cours de patrouille et faire mouche sur une voiture pilotée par Remo Williams.

Plusieurs projectiles ricochèrent sur le toit puis sur l'aile droite de la Dodge. L'Implacable les avait vus arriver mais il en fallait davantage pour l'impressionner : ceux-là avaient été jugés quantité négligeable. Les balles qu'il évitait étaient celles qui étaient destinées aux pneus de la voiture ou aux têtes de ses occupants.

— Gaffe ! hurla Bill. Ils visent les pneus !
— Merci du renseignement, dit Remo en évitant une nouvelle rafale.

La Dodge fit une embardée, monta sur le trottoir, qui à cet endroit était heureusement peu surélevé et totalement désert, réalisa un prodigieux gymkhana entre les réverbères de la Quatorzième Rue et retrouva enfin la chaussée dans une cascade digne de *Miami Vice*.

— Excuse, dit Bill Ramstead en se cramponnant et en abaissant sa vitre pour passer à l'extérieur son bras prolongé par la forme noire du Beretta 93R.

— Quoi ? demanda l'Implacable en donnant un nouveau coup de volant qui les fit raser une voiture en stationnement.

— C'est quand même énervant ! pesta le tout nouveau Directeur des Opérations spéciales.

— Mais quoi, à la fin ?

— Tu cours plus vite que moi, tu sautes plus haut, tu as le sixième sens plus développé et, par-dessus le marché, c'est vrai que tu pilotes mieux... Voilà ce que je trouve énervant, bon sang de bonsoir !

— L'exercice, boy, s'esclaffa le jeune Maître de Sinanju. Il n'y a que ça. L'exercice, plus une vie saine, c'est le secret pour devenir le meilleur !

Il laissa passer un temps pour rectifier la trajectoire de la grosse Dodge puis ajouta en se tournant brièvement vers son nouvel employeur :

— C'est bien pour ça que tu m'as engagé, non ?

— Hé là, espèce de fou dingue ! Regarde un peu où tu nous emmènes ! cria Bill Ramstead.

Le temps des compliments était terminé.

Notes

1 Il dort ?

2 Je ne sais pas, Nardo. De toute façon, il est paf.

3. Reste ici !

4 .L'ASAC est l'Assistant Spécial Agent in Charge et, comme son nom l'indique, assistant du SAC.

- 5 .Couteau de chasse à solide lame d'acier pliante (De Paul Bowie qui le conçut vers 1830).
6. Cure-dent de l'Arkansas : surnom romantique donné au Bowie Knife.
7. Pourquoi pas, jolie petite pute de mon cœur ?
8. Un peu moins de 185 km/h.
9. Système de Repérage et d'Écoute clandestine à Balayage.
10. — ... une Dodge noire. Mais non. Elle s'éloigne et elle tourne à gauche
— Nous avons le dossier, Lázaro. Nous revenons.
— O.K., dépêche-toi, Nardo.

CHAPITRE VII

Bill Ramstead avait le bras droit dehors et le Beretta au poing.
Mais il ne tirait pas.

L'Implacable, qui depuis son éviction de la police de Newark (1) n'avait pratiquement plus utilisé d'arme à feu, ne se sentait pas autorisé à le conseiller. Toutefois, et en dépit de la calamiteuse image que son vieux Maître donnait desdites armes à feu, il était prêt à faire une exception et à voir d'un assez bon œil son compagnon ouvrir le feu pour crever un pneu de la voiture de police. Ou même deux, histoire de faire bonne mesure.

Étonné de cette absence de réaction, l'Implacable se concentra autant qu'il le put sur autre chose que la course poursuite : l'examen de l'état de Ramstead. Diagnostic favorable : pas de palpitations, tension artérielle convenable, rythme cardiaque correct, stress soigneusement géré, pas de frénésie excessive, pas d'asthénie non plus. Plutôt rassurant, au total.

Mais, ce constat étant posé, Bill ne tirait toujours pas.

Les fuyards, eux, ne s'en privaient pas et ils visaient toujours les pneus, ce qui contraignait Remo à mettre à rude épreuve le sang-froid de Bill Ramstead. Il allait se résigner à lui demander pourquoi il ne rendait pas leur politesse à ces gangsters lorsque la réponse se formula d'elle-même dans sa tête.

Bon sang, c'était bien sûr !

Une seconde ne s'était pas écoulée que Bill Ramstead lui confirmait ce qu'il venait de deviner :

— Si je touche un boudin, cette caisse de flics a toutes les chances de se payer un tête-à-queue géant et, vu la largeur de la voie, de faire un barrage définitif entre nous et le Terrano. Ce n'est pas ce qu'on cherche, hein ?

— Non, ce n'est pas ce qu'on cherche, convint Remo tout en continuant à jouer du manche. Il faut attendre une rue plus large. Parce que, si j'ai bien suivi le scénario, c'est dans ce 4x4, piloté par le nommé Lázaro, que se trouvent les dossiers qui nous intéressent.

Bill hocha la tête.

— C'est mon avis et je le partage.

Il attendit donc jusqu'au carrefour de la Quatorzième Rue et de Michigan Avenue pour ouvrir le feu et Remo ne put s'empêcher d'admirer, son courage. Mais, dès lors qu'il eut commencé, il ne se priva pas. Plaçant le sélecteur de tir en position « auto », il ajusta le pneu arrière gauche de la voiture de patrouille et pressa la détente, lâchant vers sa cible un belle rafale de projectiles.

L'effet fut radical. Le pneumatique explosa avec un claquement sec. La voiture de police fit une embardée. Nardo voulut redresser en donnant un coup de volant à gauche mais, surpris, il dosa mal son geste et le gros véhicule noir et blanc se transforma en toupie avant d'achever sa course, sirène rugissante, le nez enfoncé dans un réverbère de Michigan Avenue.

Par réflexe, Remo leva le pied.

— Fonce ! rugit Ramstead. On s'occupera de ceux-là plus tard.

Il avait vu le nuage de vapeur montrant que le radiateur, ou au moins une durite de la voiture de patrouille avait éclaté, et il savait que le véhicule de Nardo n'était plus en état de rouler. S'il voulait poursuivre, l'individu allait devoir en voler un, ce qui lui prendrait du temps.

— Fonce, Remo, fonce ! répéta le SAC.

La voiture de police était hors service mais ses occupants avaient encore des munitions et, dans la traversée du carrefour, une pluie de projectiles ricochèrent sur le toit de la Dodge avec des miaulements suraigus.

Mais la priorité était toujours le Nissan dont on apercevait encore la masse sombre, devant eux, au loin, au bout du long tunnel désert de la Quatorzième Rue. La discrétion n'était plus de mise. La chasse à l'homme pouvait se poursuivre ouvertement dans les rues de Miami et, pour éviter toute rencontre malvenue avec un éventuel véhicule débouchant d'une artère sécante, Ramstead colla un gyrophare magnétique sur le toit de la Dodge et fit partir la sirène.

Au volant du Terrano, l'individu que Nardo avait apostrophé sous le nom de Lázaro semblait vouloir foncer vers le nord. Peu à peu, avec une lenteur qui paraissait exaspérante, la grosse Dodge noire grignotait l'écart. Bill Ramstead était en train de recharger son Beretta et n'avait pas le temps de regarder le tableau de bord mais la dernière fois qu'il y avait jeté un coup d'œil, le compteur était bloqué à cent vingt miles à l'heure (2), la vitesse maximale.

Avec un chauffeur inexpérimenté, rouler en ville à cette allure, même dans des artères rectilignes et désertes, eût été suicidaire. Avec un Maître de Sinanju au volant, c'était simplement extrêmement périlleux. À cause, encore une fois, des capacités de tenue de route limitées de la lourde Dodge de service. Une voiture de ce poids équipée d'une transmission automatique et lancée à pareille vitesse

n'était que partiellement contrôlable. Le moindre coup de volant, une rafale de vent, pouvaient provoquer un tête-à-queue. Il n'était, bien sûr, pas question d'enfoncer les freins sous peine de faire une embardée mortelle et une éventuelle rencontre avec un nid-de-poule ou un dos d'âne pouvait vous envoyer dans une série de tonneaux.

Mais, dans le cas présent, la vitesse était le seul argument de Remo Williams, et il savait qu'il devait rattraper le Terrano avant la sortie de l'agglomération urbaine. Au-delà, si Lázaro s'engageait dans des marais, dans des champs, ou même choisissait la plage, ils ne pourraient plus le suivre avec leur transmission et leur suspension de berline.

Or le Nissan Terrano plafonnait autour de cent cinquante-cinq kilomètres à l'heure. Un avantage de plus de trente pour Remo. C'était donc maintenant ou jamais.

Ramstead fit claquer son chargeur dans la semelle du Beretta 93R et cala le pistolet entre ses cuisses pour garnir un autre chargeur qu'il se coinça entre les dents. Quand il releva la tête, les stop du Nissan s'allumaient au bout de la Quatorzième. À tout petits coups de pointe de pied sur la pédale de frein, Remo parvint à ralentir suffisamment la masse de la Dodge pour effectuer un virage hurlant et suivre le 4x4 à gauche dans Collins Avenue, le long du front de mer. Ils allaient peut-être trouver un peu de circulation maintenant. Était-ce le calcul de Lázaro ?

— Ce voyou aimerait bien nous envoyer dans le décor..., pesta l'Implacable en sortant du virage à l'extrême limite de l'adhérence.

Bill Ramstead le regarda. Il était en nage.

— Je ne réussirai peut-être pas deux fois ce coup-là, Bill.

— N'empêche qu'il a ralenti et perdu de l'élan.

Le Terrano était à moins de cent mètres, maintenant. Une Oldsmobile lie-de-vin, ancienne et rutilante de chromes astiqués, se pavanait sur Collins Avenue, le long des cocotiers. Lázaro la doubla et lui fit une brutale queue-de-poisson. L'Oldsmobile fit une embardée à droite puis un coup de volant à gauche la ramena au milieu de la chaussée, obligeant Remo à un zigzag improvisé.

— Il a besoin de ses deux mains pour conduire et ne peut pas tirer, commenta l'Implacable. Il doit donc se débrouiller autrement pour essayer se débarrasser de nous.

— Oui. Et on peut dire que tu l'accroches, siffla Ramstead, admiratif, en crispant quand même un peu. C'est la deuxième manœuvre qui lui fait perdre du terrain.

Remo ne dit rien mais il admirait le moral et le sang-froid de son compagnon de promenade.

Le Terrano passa devant le Palais des Congrès à plus de cent vingt à l'heure.

— Il fonce vers Indian Creek Drive, dit Bill Ramstead. C'est clair, il veut nous semer en prenant le bord de mer.

Quatre bennes à ordures encombraient la chaussée devant l'Observatoire, obligeant l'Implacable à un nouveau gymkhana insensé derrière la Nissan mais, cette fois, l'écart était définitivement comblé. Au moment où Remo aperçut, devant eux, légèrement sur la gauche, les balustrades du pont qui enjambait Collins Canal à l'endroit où il se jetait dans l'Indian Creek, le 4x4 n'était plus qu'à une dizaine de mètres.

Passant le bras à l'extérieur, Bill Ramstead réédita l'opération réalisée avec la voiture de patrouille. Le résultat fut encore plus spectaculaire. À la seconde où les pneus explosèrent, Lázaro perdit le contrôle de son véhicule. Sur l'élan, le Terrano se déporta à gauche et percuta la glissière.

Remo immobilisa la Dodge dans un tête-à-queue magistral et rugissant. Les deux hommes tournèrent la tête juste à temps pour voir l'arrière du Nissan Terrano se soulever lourdement sous l'effet de l'impact, comme le cul d'un canard plongeant dans la vase. Mais le 4x4 n'en resta pas là. L'arrière dépassa la verticale et dans une cascade de tonneaux, le véhicule dégringola au fond de l'écluse qui était ouverte vers l'aval.

Impuissants, Remo Williams et Bill Ramstead le regardèrent s'enfoncer lentement dans les eaux troubles de l'Indian Creek puis disparaître. Bientôt, quelques remous et bulles éclatant en surface furent les seules traces visibles du Nissan et de Lázaro.

Un long silence succéda à la violence et au bruit de la course-poursuite. Puis des sirènes se firent entendre dans le lointain. Les hommes de la voirie avaient dû alerter la police.

— Remo, dit Bill Ramstead le plus sérieusement du monde, tu aurais dû faire cascadeur...

L'Implacable regarda les dernières bulles claquer à la surface de l'Indian Creek puis il tourna le visage vers Ramstead.

— Tu as des moyens pour faire sortir cette ferraille de la soupe ? Je n'ai pas envie de prendre un bain de minuit.

Le Directeur des Opérations spéciales rangea le SES dans la poche de portière, décrocha le radiotéléphone et dispatcha les informations de la nuit, auxquelles il ajouta des directives pour les divers services concernés, notamment l'identité judiciaire et le laboratoire de police scientifique. Il appela ensuite la Metro (3) pour indiquer l'emplacement de la maison de Landsheer et y faire envoyer quelqu'un.

— Je crois que c'est déjà fait, Sir, répondit l'homme. Veuillez patienter un instant, je vérifie.

Ramstead attendit en pianotant nerveusement sur la planche de

bord. Au bout de quelques minutes, le standardiste de la Metro annonça :

— Je vous passe le sergent Ropers.

Une autre voix, plus grave, enchaîna aussitôt :

— Sergent Ropers. Mes respects, Monsieur le Directeur.

— Que se passe-t-il, Ropers ? demanda Bill Ramstead.

— Voici environ dix minutes, on nous a signalé des bruits de fusillade dans la Quatorzième Rue à hauteur de Flamingo Park. J'ai aussitôt envoyé une équipe sur place.

Le haut-parleur n'était pas branché et Bill eut l'air bigrement surpris de voir que l'Implacable semblait entendre sans problème le récit du sergent Ropers. En arrivant sur place, ses hommes avaient découvert deux de leurs collègues tués par balles devant la maison du professeur Ezra Landsheer, dont les grilles étaient ouvertes. La voiture de patrouille des deux policiers avait été retrouvée en très mauvais état non loin du carrefour de la Quatorzième Rue et de Michigan Avenue. Vide.

— Le nommé Nardo et son acolyte ont réussi à fuir, commenta Bill Ramstead.

— Pardon, Monsieur le Directeur ? fit Ropers.

— Continuez, sergent. Vos hommes sont-ils entrés chez Landsheer ?

— Oui, répondit le flic, hésitant.

Bill Ramstead s'impatia :

— Eh bien ?

— Le professeur et son épouse ont été massacrés. Il n'y a pas d'autres mots, Monsieur le Directeur. Madame Landsheer a eu le visage tailladé à coups de lame et un œil crevé. Il y avait du sang partout.

— Et Landsheer lui-même ?

— Égorgés tous les deux, Monsieur le Directeur. Avec un Bowie Knife, semble-t-il.

Bill Ramstead était blanc.

— Seule la femme a été mutilée ? demanda-t-il.

— Je crois que oui. Vous avez une hypothèse, Monsieur le Directeur ?

— On vous enverra un rapport, Ropers. Merci pour ces informations. Que vos hommes restent sur place en attendant le labo. Et qu'ils se promènent le moins possible pour éviter de faire disparaître des indices.

Il raccrocha et se tourna vers l'Implacable tout en faisant partir le moteur de la Dodge.

— Tu as compris, je suppose.

Remo hocha la tête.

— Ces individus sont des professionnels, dit-il en enfilant dans son

jean son T-shirt qui avait été malmené pendant l'action. Et des professionnels sans états d'âme. Pour faire dire à Landsheer où il avait mis le dossier Biñon-Huctím et les travaux de Paxton, ils sont allés au plus rapide : ils ont torturé sa femme devant lui. C'est immonde mais l'efficacité est garantie. Landsheer, évidemment, a parlé. Dès qu'ils ont eu les documents en mains, ils ont liquidé le couple pour ne pas être identifiables.

— C'est très exactement ce que je pense aussi, dit Ramstead tandis que Remo passait la marche arrière pour manœuvrer et repartir vers le centre ville.

— On fait un crochet par la villa Landsheer ? demanda l'Implacable. Ramstead déglutit.

— J'ai eu ma dose de sang pour aujourd'hui. On attend l'arrivée de la Métro, je donne mes instructions pour faire repêcher le Terrano et je te jette à ton hôtel. Ce qu'il nous faut, maintenant, c'est quelques heures de sommeil avant la réunion de demain avec Jamie Sanderson.

— Pas directement à l'hôtel, pria l'Implacable.

Bill le regarda d'un air étonné.

— Emmène-moi boire un thé avant. Je ne suis pas si différent de toi, Bill. Il y a des choses auxquelles je ne m'habituerai jamais. Il me faut une plage tampon avant d'aller me coucher.

Bill le regardait toujours en hochant silencieusement la tête. Les deux hommes n'en avaient pas tout de suite pris conscience mais quelque chose de très fort était en train de se passer entre eux. Une expérience neuve qui les rapprochait encore davantage.

Bill hocha tête.

— Pour moi, ce sera un jus bien noir, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Aucun, répondit l'Implacable. Du moment qu'on ne me force pas à boire ce poison, comme à Delta Junction, en Alaska (4).

Bill Ramstead sourit.

— Du thé..., c'est ton vieux Chinois qui t'a collé ce vice ?

— Coréen, Bill, Coréen. Ne lui refais jamais le coup de la confusion, il risquerait de le prendre très mal.

— Promis, jura Bill Ramstead avec l'air de s'en soucier comme de sa première chemise. Quand même, avec ta gueule de baroudeur, on te verrait plus amateur de bière. Ou de whisky.

— Je l'ai été autrefois, dit Remo. Un jour, peut-être, je te raconterai ça.

Il laissa passer un silence songeur puis demanda :

— Penses-tu que la brigade fluviale va réussir à repêcher les papiers de Paxton ?

— Il n'y a pratiquement aucune chance pour qu'on récupère un des documents en état de servir, répondit Bill Ramstead. Il y a quand

même une consolation : ceux qui voulaient s'en emparer ne les auront pas non plus. Mais ce n'est pas ça qui m'inquiète car je pense que Paxton, en scientifique consciencieux, a fait des copies des pièces de son dossier. Sous forme de disquettes, en toute vraisemblance.

— Qu'est-ce qui t'inquiète, alors ? fit l'Implacable.

— La question est : Où Paxton a-t-il mis ses copies ?

— La réponse est : Pour avoir les disquettes, il faut retrouver Paxton. Pareillement, pour avoir José María Biñon et James Huctín, il faut aussi avoir Paxton. Et pour avoir le mode de fabrication de la *cyanosandara turpida*, il faut encore et toujours avoir Paxton.

— Exactement, confirma le Directeur des Opérations spéciales. La cote de ce sacré Robert Paxton a grimpé comme celle d'une action Stenron. Il est aujourd'hui devenu une valeur inestimable.

— C'est que tout dépend de lui maintenant.

Bill Ramstead opina du bonnet.

— Je vais peser de tout mon poids et essayer d'ajouter celui de Jamie Sanderson dans la balance pour que Biñon ne soit pas libéré sous caution. Mais si nous ne récupérons pas le dossier – c'est-à-dire Paxton –, nous ne pourrons pas le garder sous les verrous plus de dix jours. Il me faut ces preuves accablantes contre Biñon, Remo, et il me les faut de toute urgence. Sinon, je serai contraint de relâcher ce type dans la nature pour qu'il y reprenne ses activités. Et de plus belle, sans doute. Tu ne peux pas imaginer comment l'impunité peut doper ces marchands de drogue, avocats pourris et autres nuisances.

— Oh si, ami, je n'ai d'ailleurs pas besoin de l'imaginer. Je l'ai déjà vu plus souvent qu'à mon tour. En un mot comme en cent, j'ai dix jours pour mettre la main sur Robert Paxton.

— Pas un carat de plus, boy, confirma Bill Ramstead.

Dix jours. Ce n'était rien. Et, en même temps, c'était l'éternité.

— Pour une peinture comme toi, ça devrait quand même être réalisable, dit Bill Ramstead.

— Ces assauts de louanges commencent à me mettre mal à l'aise, Bill. Et, tu sais, il y a quand même un domaine où je ne t'arrive pas à la cheville.

— Ah bon ! Lequel ?

— Tu tires beaucoup mieux que moi.

— Tu crois ?

— Je t'assure, Bill. C'est une évidence.

Bill Ramstead passa la main dans ses cheveux et réfléchit un instant.

— Il est vrai que tu utilises les armes beaucoup moins souvent que moi, observa-t-il.

— C'est ce que je te disais, boy ! L'exercice ! C'est ça, le secret !

Le raisonnement sembla convenir au Directeur des Opérations spéciales.

Notes

1. Voir, notamment, L'Implacable n° 1, *Implacablement vôtre* et L'Implacable n° 100, *Le dernier fils du Soleil*.
2. Presque 194 km/h.
3. *Metropolitan Area* : police urbaine.
4. Voir L'Implacable n° 124, *Touchez pas aux Grizzlis*.

CHAPITRE VIII

La déflagration fut si brutale que l'Implacable plaqua les mains sur ses oreilles pour ne pas être assourdi. Mais, même ainsi, il continuait à entendre le bruit des détonations secondaires. Des dizaines de répliques, moins fortes mais tout aussi insupportables, suivirent la première explosion.

Et, soudain, Remo Williams s'éveilla en sursaut. Il était en nage, assis sur son lit. Quelques secondes de récapitulation lui permirent de constater qu'il se trouvait, tout à fait normalement, dans la chambre avec vue sur Biscayne Bay que Bill Ramstead lui avait fait réserver au *Columbus Hotel*.

Il avait rêvé.

Un rêve de guerre. Preuve que, malgré leurs pouvoirs, les Maîtres de Sinanju étaient encore des êtres humains. Eux aussi pouvaient faire des cauchemars. Finalement, cela avait quelque chose de rassurant.

Bizarre, tout de même... Il devait être dans un état hors du commun. Il y avait si longtemps que cela ne lui était pas arrivé. Ou alors, cela lui était arrivé et il s'était éveillé sans se souvenir rien.

Qu'est-ce que cela pouvait bien augurer ?

Rien de très bon, sans doute.

C'est alors que Remo réalisa que le bruit n'avait pas cessé. Il avait suivi un dégradé pour passer du rêve à la réalité et maintenant, il était devenu le bruit que fait une main fermée en tambourinant à une porte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Agent Spécial Remo Fenwick ! Il faut que je vous voie !

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

D'où venez-vous, où allez-vous ? Non, ça faisait un peu beaucoup.

— Je suis le lieutenant Arias Belíndez, du CESID. J'ai une information de la plus haute importance à vous communiquer.

Il était plus ou moins sept heures dix du matin et la dernière chose dont Remo avait envie était de voir un lieutenant. Mais, bizarrement, ce lieutenant-là avait une voix de femme.

Puis les souvenirs revinrent en masse et la fiche ressortit de sa case :

Lieutenant Arias Belíndez.

Pays : Espagne.

Centrale : CESID.

Prénom : Clorinda.

Sexe : féminin.

Etc.

Cette nuit en le ramenant après la chasse au Terrano dans les rues de Miami Beach et un thé tardif à *La Carreta*, dans la Calle Ocho (1), Bill lui avait expliqué que Paul Bunchy avait loué une chambre pour le lieutenant Clorinda Arias Belíndez au même étage que lui au *Columbus Hôtel*.

Remo portait encore le peignoir de l'hôtel, qu'il avait enfilé après avoir pris sa douche sur le coup de quatre heures du matin, et dans lequel il s'était endormi.

Il se leva du lit, accompagné de grincements de ressorts, se dirigea vers la porte, ouvrit. Elle entra, traversa l'antichambre sans même prendre le temps de faire connaissance et déposa sur un guéridon la première édition du *Miami Herald*.

Le lieutenant Arias Belíndez était, selon toutes les apparences, de ces gens qui n'y vont pas par quatre chemins, comme l'on dit.

Mais à propos, où allaient-ils, justement, tous ces gens qui ne prenaient pas quatre chemins ? Bonne question. Il faudrait qu'il creuse l'affaire. Encore que.... Le lieutenant Clorinda Arias Belíndez allait peut-être lui donner quelques indications sur le sujet.

Il la détailla rapidement. C'était une très petite variété de lieutenant avec de longs cheveux châtain, des yeux noisette scintillants et un visage mat pourvu d'un nez droit et très fin qui aurait pu être austère s'il n'avait été adouci par les courbes d'une bouche pleine et sensuelle.

Elle portait des santiags, un jean noir moulant et un chemisier de soie saumon à manches courtes qui mettaient en valeur son corps menu et sportif doté de rondes collines et de douces vallées, aux endroits précis où la main de l'homme aimait à les y trouver.

— Désolée de vous déranger si tôt après la nuit que vous avez passée, ASAC Fenwick, mais je viens de faire une découverte étonnante et j'ai absolument besoin de la partager avec quelqu'un.

Elle ne l'avait pas encore regardé. Et, avant même de tourner la tête vers lui, elle eut l'habituel mouvement de surprise des femmes qui prennent soudain conscience des ondes magnétiques et des phéromones émises par un jeune Maître de Sinanju en pleine possession de ses moyens.

Il sentit qu'elle se contrôlait de son mieux, au prix d'un très gros

effort.

Elle sourit, mais avec une distance délibérée.

Remo souffla. Le lieutenant Arias Belíndez appartenait à la bonne famille. La famille des femmes qui savaient résister à son magnétisme. Ouf, ils allaient pouvoir travailler ensemble.

— Eh bien, lieutenant, peut-on savoir ce qui vous amène ? J'aimerais bien, dans la mesure du possible, retourner me coucher ensuite. Car, comme vous semblez le savoir, j'ai fort peu dormi.

Elle le regarda bizarrement.

— Oui, bien sûr, dit-elle en reprenant son journal sur le guéridon. Allons examiner cela dans la chambre. Cette pièce est mal éclairée.

Elle entra dans la chambre sans demander la permission. Remo la suivit.

— Comment avez-vous su que ma nuit avait été rude ?

Elle s'arrêta et se retourna si vivement que l'Implacable dut faire appel à ses réflexes hors du commun pour éviter la collision.

— Paul Bunchy m'a mise au courant. Dans les grandes lignes, bien sûr. Je sais que Paxton a disparu, que les Landsheer ont été assassinés et que vous avez fait la course aux tueurs avec Bill Ramstead. La DEA et le CESID ont décidé de jouer franc-jeu et de s'épargner les cachotteries. Face au MC cubain, c'est le seul moyen d'être efficaces.

Elle examina la chambre, posa son journal sur le lit, alla écarter les rideaux et revint vers Remo.

— Mais alors pourquoi venir me trouver au lieu d'appeler Bunchy ? Après tout, vous ne me connaissez pas.

Elle rit.

— Maintenant, si.

— Et puis, ajouta-t-elle, je ne veux pas que Paul Bunchy parle de cela tout à l'heure à la réunion avec Jamie Sanderson. Moins il y aura de gens au courant, mieux cela vaudra.

— Pourquoi ?

— Les traîtres, Agent Spécial Remo Fenwick. Ils sont partout.

Remo la testa :

— Qui vous dit que je n'en suis pas un ?

— Mon intuition, en premier. Vous n'émettez pas d'ondes néfastes. Ça vous semble peut-être risible mais je me fie beaucoup à mon nez et je me trompe rarement.

Remo ne se gaussa pas. C'étaient des arguments auxquels il souscrivait volontiers.

— Et puis, précisa le lieutenant Arias Belíndez, les bornes mobiles sont rarement des traîtres. La taupe, l'espion, s'installent à un endroit. Ils creusent leur trou pour pouvoir glaner leurs renseignements sans être perpétuellement remis en cause dans leurs fonctions. Ce n'est pas possible pour une borne mobile.

Remo Williams fronça les sourcils.

— ASAC contractuel.

— Pardon ?

— *Contractuel*, je vous prie. ASAC contractuel. Pas borne mobile.

Elle rit à nouveau, ouvrit son journal sur le lit défait, se pencha dessus et invita l'Implacable à l'imiter.

Il la vit tressaillir. Malgré son assurance et son self-control, les phéromones recommençaient à l'énerver.

— Regardez.

Elle lui montrait la photo d'une jeune actrice qui se dirigeait vers l'entrée d'un restaurant en se frayant un chemin au milieu d'une foule de photographes et de fans.

Remo connaissait l'actrice, mais il lui fallut consulter la légende pour se rappeler qu'il s'agissait de Sharon Stone.

— Je suis ravi d'apprendre que Miss Stone se trouve à Miami et qu'elle a dîné hier soir chez *Dominique's* mais je ne vois pas en quoi cela concerne notre enquête.

— Regardez mieux.

— Je ne fais que ça.

Le lieutenant Arias Belíndez sentait les fruits frais.

— Vous ne voyez rien d'autre ?

— Je dois avouer que non.

— Là !

Elle pointait le doigt sur la photo, montrant deux personnages dans la foule qui se pressait autour de Sharon Stone. Un homme d'âge moyen, au crâne dégarni, qui tendait un stylo à une jeune femme brune aux yeux de chatte.

— Alors ?

Et, soudain, elle sembla comprendre.

— Vous n'avez jamais vu Paxton ?

— Jamais, avoua l'Implacable.

— C'est lui.

Tout devenait clair.

— Bon Dieu ! s'exclama l'Implacable. Robert Paxton a passé une partie de sa soirée d'hier chez *Dominique's*. Et cette jeune femme qui l'accompagnait est sans doute une clef importante. Bravo, lieutenant Arias Belíndez. Sans votre sens de l'observation, cette photo serait certainement passée inaperçue.

La jeune femme parut flattée.

— Nous en parlerons avec Bill *après la réunion*, demanda-t-elle instamment. Cette piste est à la fois trop importante et trop ténue pour que nous puissions prendre le moindre risque.

Remo ne pouvait lui donner tort.

— D'après ce que m'a dit Paul Bunchy, ce que vous avez trouvé sur

place indiquait que Paxton avait amené une femme chez lui.

Remo hocha la tête. Il raconta à l'Espagnole l'anecdote de la petite culotte découverte sous le fauteuil. Elle sourit et une lueur étrange brilla dans ses yeux noisette.

— Si on réussit à retrouver le nom de cette fille, dit Remo, on a des chances de retrouver Paxton. Or retrouver Robert Paxton, c'est faire tomber Biñon.

— Et aussi James Huctín, précisa le lieutenant Arias Belíndez, qui, comme tous les autres intervenants extérieurs, avait, bien sûr, été maintenue dans l'ignorance de ce qui concernait la *cyanosandara turpida*. Cette fille jeune et bien faite en compagnie d'un homme mûr sent la stratégie cubaine à plein nez.

— Une *puta militante* ? murmura l'Implacable. C'est à cela que vous pensez ?

Dans l'instant Clorinda Arias Belíndez n'en pensait rien du tout. Ou, à tout le moins, elle réservait ses impressions pour plus tard. Elle venait de livrer une piste capitale à l'ASAC Remo Fenwick. Maintenant, elle n'avait plus envie de résister à ses pulsions et voulait recueillir le salaire de sa peine.

Leurs visages se touchaient presque.

Sans répondre, elle prit le journal et le laissa glisser au sol où il s'éparpilla.

« Diable, diable », songea Remo, qui n'était pas homme à profiter lâchement de ce genre de situation. Il savait que c'étaient les ondes et les phéromones. Rien à voir avec l'amour. Ni même avec le désir. Il allait falloir réagir, prestement et efficacement.

— Caressez-moi, Monsieur l'ASAC Fenwick. Rendez-moi folle, susurra-t-elle d'une voix rauque.

Le tenant par les poignets, elle passa les mains de l'Implacable sur son cou, ses seins, son ventre, ses hanches, ses jambes. Puis elle le lâcha pour écarter les pans de son peignoir et c'est là qu'il s'engouffra dans la faille.

Les mains de l'Implacable remontèrent lentement le long de ses cuisses puis jusqu'à son visage et il mit en œuvre une technique qu'il avait maintes fois déployée, avec les hôtesse de l'air en particulier (2).

D'abord, il lui massa doucement les tempes, jusqu'à ce qu'elle ferme les yeux. Puis il lui saisit un poignet d'une main et, de l'autre, lui tapota les veines de l'intérieur du bras selon un rythme très particulier et en accélérant progressivement.

Elle se mit à haleter.

— Oh, Monsieur Fenwick, grogna-t-elle d'une voix enrouée. Oh oui...

La manipulation dura une dizaine de minutes puis Clorinda Arias

Belíndez poussa une série de petits cris aigus. Quand elle eut vibré plusieurs fois, Remo lui massa, de nouveau, les tempes. Plusieurs minutes s'écoulèrent encore, comme si elle résistait, en sens inverse, cette fois, pour mettre le plus de temps possible à s'arracher à cette situation d'extase.

Puis, enfin, elle rouvrit les yeux, un sourire béat sur les lèvres, et regarda Remo, l'air tout étonnée de constater qu'il portait toujours son peignoir et qu'elle-même était encore habillée.

*
* *

Il était huit heures du matin et étaient présents au briefing dans l'arrière-salle de *La Habanera Seafood Ltd.* Juan Luis Fesyeno en personne, Pupina, son épouse, Sabina Delarrocche, la *puta militante*, et Bernardo Ortiz, le chef des *sicarios* (3) qui avait un pansement adhésif sur l'arcade et le sommet du crâne enturbanné de bande velpeau.

Souvenir d'une embrassade au volant d'une voiture de police avec un réverbère de Michigan Avenue.

Le Gorrino était partagé entre la satisfaction et le courroux. Satisfaction d'avoir mis la main sur le professeur Paxton, courroux d'avoir perdu l'un de ses hommes dans l'Indian Creek en compagnie du dossier Biñon-Huctín et des travaux de Robert Paxton sur la *cyanosandara turpida*.

Il termina son exposé des événements de la nuit et conclut :

— L'élément positif de cette opération, en dehors du fait que nous avons capturé Paxton, est que le dossier Biñon-Huctín est perdu. Pour tout le monde. Aussi bien pour les Yankees que pour nous.

Bernardo Ortiz fronça les sourcils, ce qui fit naître une grimace de douleur sur son visage de brute. Les points de suture tiraient encore au niveau de son arcade fraîchement recousue.

— Ils ont quand même José María, ça fait une sacrée différence.

— Ça ne leur sert plus à rien, Nardo, dit Sabina Delarrocche. Sans les éléments incriminants rassemblés par Bob, ils vont être obligés de relâcher José María dans les dix jours. Faute de quoi, ils pourront être attaqués pour séquestration arbitraire.

Le Gorrino hocha une tête rayonnante de satisfaction. Pour autant que pareille tête pût être qualifiée de rayonnante.

— Pas mal, *señorita* Delarrocche ! s'exclama-t-il avec la fierté d'un professeur qui exhibe une brillante élève. C'est très exactement ce que James m'a dit il y a une heure. On voit que tu profites pleinement de ton... disons, de tes contacts assidus avec Yankees. Ou dois-je dire avec *un* Yankee ?

Sabina Delarrocche se tourna vers lui et lui expédia un de ces regards

que les femmes réservent habituellement à un mari dont le savoir-vivre montre des signes de relâchement.

— Tu pourrais aussi bien dire que je *profitais* de ce stage, Juan Luis...

— Pourquoi, *guajira de mi corazón* ?

— Je suppose qu'il n'est pas question que je remette un pied ni à la University of South Florida, ni dans les services du professeur.

— Mais bien sûr que si, *guapita guajira* ! fit le Gorrino. La meilleure façon de te trahir serai de disparaître en même temps que Paxton. Tu vas continuer à suivre des cours à l'université et tes stages à la Montana Agrotec dans le service du remplaçant de Paxton, le professeur Alfred Limburger.

Sabina Delarrocche en resta un instant clouée sur sa chaise.

— Mais si quelqu'un nous a vus, si on a des soupçons ?

— À toi de t'en rendre compte la première, *querida*. Tu signaleras les curieux à Nardo. Mais, si Paxton était aussi discret que tu nous le dis, il y a peu de chance que quelqu'un ait été informé de votre liaison.

— Mais il sait que je suis complice de son enlèvement ! Tu as vu son regard, cette nuit, Nardo ? Il fera tout pour me confondre.

Nardo, pour qui l'aspect d'un regard était aussi parlant qu'un film de W.C. Field, répondit sous la forme d'un ni oui ni non grommelant.

— Tu seras au premier rang pour prendre la température au sein du groupe de recherche, ajouta Juan Luis Fesyeno pour Sabina. Tu commences à quelle heure ?

— Neuf heures, répondit Sabina, fortement déboussolée.

— Sois ponctuelle, dit le Gorrino. Je compte beaucoup sur toi comme informatrice. Tu dois garder tes habitudes. Par exemple prendre le Metrorail, comme avant, faire tes courses aux mêmes endroits, rentrer chez toi aux mêmes heures.

Il laissa passer un silence, le temps de découper le bout d'un havane, qu'il chauffa ensuite avec application avant de l'introduire dans sa bouche porcine et de l'allumer.

— Et n'aie aucun souci en ce qui concerne les risques d'indiscrétion de la part de Robert Paxton. Dès réception cette nuit, le professeur a été expédié à Cuba par l'une des avionnettes du Cartel de Tijuana. À l'heure qu'il est, il se trouve à Cienfuegos, dans un bunker secret, imprenable et dont je suis le seul ici à connaître les coordonnées. Le FBI, l'ATF, le SQUAD, la CIA et tous les services secrets d'Amérique peuvent le chercher pendant dix ans, ils ne le trouveront pas.

1. La Huitième Rue. Passant en plein cœur de Little Havana, cette rue a, tout naturellement, pris un nom hispanique.
2. Voir L'Implacable n° 100, *Le dernier fils du Soleil*.
3. En Amérique latine, les hommes de main, les tueurs. Notamment ceux des cartels de la drogue.

CHAPITRE IX

Tout en contemplant pensivement la photo du *Miami Herald*, l'Implacable vida lentement une deuxième tasse de thé chaud et bien fort puis la reposa sur le plateau qu'il avait fait monter dans sa chambre avec une orange pressée et un bol de riz complet, à la plus grande stupeur de Clorinda, qui ne l'avait imité que pour l'orange pressée. Pour se remettre de ses émotions, la jeune femme dévorait une double portion d'œufs au bacon avec doughnuts beurre et confiture, le tout arrosé de café bien noir.

Sur le compte de Clorinda, Remo était rassuré. S'il n'était pas très élégant, le procédé de Sinanju l'avait visiblement comblée au-delà de toutes ses espérances.

Encore que la définition de « pas très élégant » n'était peut-être pas la meilleure pour qualifier cette pratique. Était-il, en effet, plus élégant d'avoir avec une femme une relation charnelle exclusivement motivée chez cette dernière par des émissions magnétiques et hormonales dont elle n'avait nulle conscience, plutôt que de mettre en œuvre un subterfuge respectueux de son intimité et lui procurant cependant la plénitude des sens ?

La question était posée. Pour Remo Williams, en tout cas, il n'y avait aucun doute possible. Même si Clorinda était une jeune personne fort désirable, il s'en serait voulu de profiter basement de la situation. Au demeurant, trop de femmes avec lesquelles il avait eu des relations physiques avaient ensuite eu un destin qu'il ne souhaitait à personne.

Cela aussi faisait réfléchir.

Cela dit, Remo ne pouvait être complètement serein. D'abord, Clorinda avait l'air toute prête à tomber amoureuse, ce qui n'allait pas dans le sens des projets de l'Implacable. Ensuite, à quoi rimait cette photo qu'elle lui avait apportée ? Qui était cette pin-up au look très hispanique ? Mais ni plus ni moins hispanique que Clorinda, au fond... Ni plus ni moins sexy, non plus.

Tout cela pouvait bien être un leurre, après tout. Mais, leurre ou pas, elle constituait la seule piste actuellement susceptible de conduire à Paxton.

Clorinda avala goulûment un dernier doughnut, suivi d'une solide

gorgée de café, puis rapprocha sa chaise de celle de l'Implacable. Il avait l'impression que les phéromones recommençaient à la picoter mais elle se tint convenablement. Elle était redevenue le lieutenant Arias Belíndez et demanda :

— Tu la trouves comment ?

— Qui ?

— La fille de la photo, bien sûr.

— Bien. Très bien. Un peu ton genre. En plus grande.

— Ah oui ? Tu trouves que je ferais une bonne *puta militante* ?

Elle rit en observant la mine désarçonnée de l'Implacable.

— Clorinda, tout de même !

— Tu sais, il y a belle lurette que les Espagnoles ne sont plus les bonnes sœurs qu'on voulait bien faire croire, minaуда-t-elle, persuadée d'avoir réellement fait l'amour à la sauvage avec lui. Mais justement, Remo la différence entre une *puta*, qu'elle soit *militante* ou non, et une femme qui a envie d'un homme est tout entière dans ce qui vient de se passer entre nous. Si tu ne l'as pas ressenti, c'est que tu ne mérites pas ce que tu viens de recevoir.

L'Implacable était assis. Heureusement. Car malgré sa robustesse, il aurait peut-être pu avoir une vague perte d'équilibre s'il avait été debout.

— Et toi ? demanda-t-il sottement. Tu le méritais ?

Elle fronça les sourcils. Qu'insinuait-il par là ? Qu'elle pouvait être un agent double, dépêchée auprès de lui pour l'embobiner en jouant de ses charmes ? Puis une ébauche de sourire apparut progressivement sur son joli minois.

— Je suis une femme très méritante, Agent Spécial Remo Fenwick, répondit-elle d'un ton bien mystérieux.

Remo repoussa son plateau.

— Il n'est pas encore huit heures et demie et la réunion doit se tenir à midi moins le quart. Je vais tout de suite soumettre ta découverte au SAC. J'ai largement le temps.

Le *Columbus Hotel* partageait avec le *McAllister Hotel* tout le bloc délimité par Biscayne Boulevard, la Neuvième Rue, East Plagier Street et une ruelle sans nom. Bill l'avait choisi, entre autres, parce qu'il se trouvait à environ huit cents mètres des locaux de la Direction des Opérations spéciales, où il avait provisoirement installé ses pénates en attendant que soient terminés quelques travaux dans la villa affectée à son hébergement par le gouvernement.

— Je t'accompagne, dit la jeune femme.

Remo secoua la tête.

— Rentre chez toi, Clorinda. J'en ai pour une demi-heure au plus. Et je veux raconter à Bill Ramstead des choses qui ne sont pas pour tes oreilles.

— Sympa, le mec ! Je te rappelle quand même que c'est moi qui ai déniché le pot aux roses, Mister Remo ! Tu auras au moins l'amabilité de venir me communiquer les résultats de l'entrevue, j'espère.

— Je n'y manquerai pas, promet Remo. Si tout va bien, je serai à ta chambre avant neuf heures. Et je te rappelle, pour ma part, que ce pot aux roses dont tu parles, c'est toi qui t'es empressée de venir m'en livrer le secret après l'avoir découvert. Je pense que tu as de bonnes raisons pour ça. Mais tu comprendras que je considère la chose comme à prendre avec des pincettes.

— Les bonnes raisons sont extrêmement simples. Je suis ici en tant qu'agent étranger invité par pure courtoisie de la DEA. Comment veux-tu que j'enquête sur cette greluce qui n'est probablement pas fichée par mes services en sachant, de plus, que le siège de ces services se trouve à quelque chose comme cinq mille kilomètres d'ici ?

Remo s'inclina devant l'argument. Ça, c'était une bonne raison et il s'en voulut de ne pas y avoir songé tout seul. Mais cette réflexion fit aussitôt naître une autre question. Pourquoi le lieutenant Clorinda Arias Belíndez tenait-elle tant à coincer les ravisseurs de Robert Paxton ?

Après tout, à partir de maintenant, cela devenait une affaire américano-américaine et le CESID n'avait plus rien à y faire...

*
* *

— À partir de maintenant, ça devient une affaire américano-américaine et le CESID n'a plus rien à y faire, dit Bill Ramstead.

Remo eut presque un haut-le-corps de stupeur, tant les circuits de la transmission de pensée fonctionnaient bien.

— C'est très exactement la réflexion que je me suis faite.

Discrètement, l'Implacable regarda la tête harassée de son ami Bill et se dit qu'il y avait des moments où, finalement, malgré les désagréments attachés à sa fonction de disciple de Chiun et d'assassin professionnel au service de CURE, il n'était pas mécontent d'avoir acquis des capacités de récupération de Maître de Sinanju.

— Pourquoi la mère Arias s'intéresse-t-elle à Paxton ? prononça lentement Bill Ramstead d'une voix éraillée par la fatigue.

— La mère quoi ?

— Clorinda. La mère Arias.

Remo réalisa que, finalement, sa vivacité cérébrale n'était pas si époustouflante que cela.

— Ah oui... Euh Clorinda Arias Belíndez.

Bill Ramstead enfonça le bouton d'un interphone rutilant qui trônait sur son bureau.

- Miss Peabody !
- Yes, Sir ! fit la voix soumise de l'interphonée.
- Apportez-moi la fiche Arias, ordonna Bill Ramstead.
- Arias..., murmura Miss Peabody dont Remo devinait les doigts affairés sur le clavier de l'ordinateur. Arias... Officier du CESID ?
- C'est cela, dit Bill.
- Je l'ai. Je vous la tire, Sir.

Une minute vingt-cinq plus tard, on frappa discrètement à la porte et, après avoir reçu le feu vert de Bill, Miss Peabody entra dans le bureau, plus secrétaire que nature dans un très strict et très irréprochable tailleur gris pâle. Impeccablement chignonée, poudre-de-rizée et rouge-à-lèvrissée, elle salua l'Implacable et déposa devant son patron une petite liasse de listing avant de pirouetter et de s'en retourner par où elle était venue.

— Au fond, rien n'a changé dans ton environnement, remarqua l'Implacable. La seule différence, c'est le lieu. Même bureau, même sous-main, même vieux cendrier, même Peabody. Et, comme avant, elle est la seule à être automatiquement impeccable.

— Hein ? fit Bill Ramstead, le front plissé, tandis qu'il survolait la fiche déposée par son obligeante secrétaire.

— Miss Peabody est toujours parfaitement pomponnée et n'a jamais les yeux en capotes de fiacre, *elle*. Il faut dire qu'elle doit dormir ses huit heures par nuit, *elle*.

À cet instant, Remo Williams réalisa que Bill Ramstead n'avait probablement jamais regardé Miss Peabody, en tout cas jamais comme un homme peut regarder une femme. Secrétaire du GRASP ou de la Direction des Opérations Spéciales, elle était un instrument discret et efficace qu'il utilisait exclusivement comme tel.

— Bon Dieu de bon Dieu, fit le SAC en parcourant la fiche.

— Tu crois que Miss Peabody a une vie amoureuse en dehors des rêves fiévreux où tu viens la ravir au galop de ton étalon et où vous repartez tous deux à cru, nus et sauvages sur ta monture fougueuse qui vous emporte dans le vent vers des horizons ineffables ?

— Remo..., tu sais à quel point je te respecte. Mais, là, dans la seconde, j'aimerais que tu me lâches la grappe, grogna Bill qui semblait sérieusement contrarié par la lecture de la fiche. Est-ce que je te demande si tu as sauté le lieutenant Arias, moi ?

La pomme d'Adam de Remo Williams eut un violent sursaut. Une sensation, dont il était déshabitué depuis longtemps et contre laquelle il se croyait à jamais immunisé. Comme quoi, rien n'était irréversible. Même un Maître de Sinanju comme lui pouvait se laisser prendre à contre-pied. Et c'était bien ce qui venait de lui arriver, tant il était vrai que les rapports hommes-femmes, s'ils restaient un sujet de plaisanterie avec les *boys*, avaient cessé d'être une préoccupation pour

cet homme dur qui était aujourd'hui devenu l'Implacable.

— Si tu crois que c'est le genre de chose que j'irais chanter sur les toits ! grommela-t-il, très contrarié de s'être fait surprendre.

Au moment même où il répondait, l'Implacable réalisa que cette phrase pouvait être interprétée comme un aveu et se mordit la lèvre.

Trop tard. Bill releva les yeux vers lui.

— Gentleman, en plus...

— Comment cela, gentleman ? Je n'ai rien dit ! protesta l'Implacable.

Puis il se tut, réalisant qu'il était piégé. Tout ce qu'il dirait désormais sur la question pourrait être interprété à contresens.

Bill eut un sourire à la fois égrillard et étonné.

— Ça n'a pas traîné.

— Je te dis qu'il ne s'est rien passé !

— J'ai compris, reprit le Directeur des Opérations spéciales. Il ne s'est rien passé. Rien du tout. En dehors du fait que cette délicieuse petite personne est venue t'apporter le journal au saut du lit et que vous avez pris le petit déjeuner ensemble.

Il marqua un court silence puis ajouta :

— Tu sais, même s'il s'était passé quelque chose, ça ne me regarderait pas. Je ne suis pas là pour espionner l'intimité de mes collaborateurs...

— Bon. Qu'y a-t-il sur cette fiche ? demanda Remo afin de dévier son attention.

— Il y a que c'est la fiche d'un certain Ernesto Arias Perugora, tué il y a trois ans à Cuba en remontant une filière de blanchiment d'argent sale qui partait, d'après les renseignements que j'ai ici, du Banco Colón de Madrid, passait par une agence de la Banque Internationale de Paris à Marseille puis par une filiale de la BCCI à Miami Beach et se terminait sur le Malecón (1).

— Beaucoup de choses se terminent sur le Malecón, philosopha l'Implacable. Y compris les vellétés d'escapade de nombreux *balseros* (2).

Il en savait quelque chose, il avait réussi tout récemment une mission impossible à Cuba (3).

Bill actionna de nouveau la touche d'appel de son interphone et, de nouveau, la précieuse Miss Peabody répondit « présente » en un temps record.

Une autre fiche au nom d'Arias ? Non, elle était désolée mais ne possédait rien d'accessible à ce nom avec le code de la Direction des Opérations spéciales. Monsieur Bill désirait-il qu'elle s'informât auprès d'autres agences de renseignement ? Auprès de la CIA, du Pentagone ?

— Merci, Miss Peabody. Ça ira, dit Bill Ramstead.

— Il n'y a que Bunchy, dit Ramstead en pianotant sur le clavier de

son téléphone. C'est lui qui a été contacté par le CESID pour cette histoire de blanchiment et puis pour la piste du fréon. Et c'est lui qui a pris l'initiative d'inviter le lieutenant Arias.

— Arias Belíndez, je te rappelle, précisa Remo.

Il fallut plusieurs minutes au colonel pour obtenir à son domicile un Bunchy ensommeillé. Plein d'une bonne volonté superflue, il mit le haut-parleur pour le bénéfice de l'Implacable.

— Effectivement, confirma l'homme de la DEA, il y a trois ou quatre ans, un certain Ernesto Arias Perugora, du CESID, nous a fait connaître une filière de blanchiment par le Banco Colón, la Banque Internationale de Paris et la BCCI. Il a d'abord collaboré avec les Greenbacks (4) puis il a enquêté en compagnie de Gonzalo Sanchez. Je me souviens très bien des faits. Par contre pour les dates, je dois dire que... Voulez-vous que je vérifie ?

— Inutile, Paul. Je vous remercie.

— Ernesto avait eu vent de l'existence d'une *money house* (5) à La Havane, poursuit obligeamment Paul Bunchy. Ça sentait le piège à plein nez. Nous avons décidé d'en rester là. Attaquer Fidel Castro sur son territoire national nous paraissait à la fois suicidaire et inutile. Nous avons conseillé à Ernesto de laisser tomber mais il a refusé. On l'a retrouvé une nuit, égorgé devant la Section des Intérêts américains (6). Ernesto était un parent de Clorinda Arias et je pense qu'elle n'a pas renoncé à l'idée de le venger.

— Aussi regrettable que soit cette affaire et aussi compétente que soit le lieutenant Arias Belíndez, j'estime que les considérations personnelles ne doivent jamais intervenir dans le cadre d'une mission, dit Bill Ramstead.

— Soyez tranquille, Bill. Le lieutenant Arias ne fera jamais passer les considérations personnelles avant l'intérêt de son service. Par ailleurs, elle a terminé sa mission d'information auprès de la DEA et je viens de demander au CESID de la rappeler en Espagne. Mais je pense qu'elle sera contente de participer ce matin à la réunion avec Jamie Sanderson.

— Bien sûr, reconnut Bill Ramstead, il n'est pas question de l'expulser. D'ailleurs sa compétence et son dévouement ne sont nullement en cause. Merci beaucoup pour ces informations et à tout à l'heure, Paul.

Ramstead raccrocha et se tourna vers l'Implacable.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Que je vais retourner de ce pas cuisiner le lieutenant Arias Belíndez. Tu crois que cette photo du *Miami Herald* peut être un montage ?

— Je ferai vérifier ça par le labo, dit Bill. Mais je ne le pense pas, a priori. Non, en ce qui me concerne, j'aurais tendance à croire que

Clorinda Arias est tombée dessus par hasard, comme elle l'affirme. Ça ne change rien au fait qu'elle doit être considérée comme dangereuse puisque animée par un désir de vengeance personnelle.

— Ouais, approuva tièdement l'Implacable en tapotant du doigt le cendrier centenaire de Bill Ramstead. Mais si quelqu'un avait voulu nous faire parvenir cette photo de Paxton avec la fille brune, il aurait utilisé un autre moyen que le *Miami Herald*. Trop aléatoire.

— C'est vrai que personne ne lit le *Miami Herald* dans les services de renseignement, convint Bill.

— Ou alors, le coup vient de Clorinda elle-même.

— Impossible, trancha Bill. Elle est seule ici, parachutée. Elle n'a pas les moyens de faire passer une photo truquée dans un journal. En plus, je ne vois pas quel intérêt elle y aurait.

— Tu as raison, admit Remo. Je vais retourner aux renseignements. As-tu quelqu'un de sûr au labo ? Avec un peu de chance, personne ne remarquera Paxton et cette fille sur le journal. Il ne faudrait surtout pas que l'indiscrétion vienne de chez nous.

— Ne t'inquiète pas, dit Bill Ramstead. J'ai embauché un jeune hacker du Massachusetts qui s'était fait coincer après être entré dans les fichiers du Pentagone.

— Mauvais, ton type, s'esclaffa l'Implacable.

— Comment ?

— Tu me dis qu'il s'est fait prendre.

— Ce n'est pas en se promenant dans les fichiers qu'il s'est fait prendre, mon vieux. C'est en essayant de vendre au *Washington Post* les dossiers stratégiques des opérations en Irak.

— Ah ! L'appât du gain..., philosopha laconiquement Remo.

Pour lui comme pour Maître Chiun, l'informatique, la cybernétique, Internet et tutti quanti constituaient un monde étranger et mystérieux dans lequel seuls évoluaient des individus aigris et poussiéreux comme Harold W. Smith.

— Je l'ai laissé libre de choisir, précisa Bill Ramstead, très vertueux. Pour lui, c'était la taule ou la possibilité de continuer à exercer sa passion en se faisant payer pour ça. Il n'a pas dû hésiter plus d'une dizaine de secondes avant d'accepter.

Cela Remo le comprenait. Il avait eu assez souvent l'occasion d'étudier presque médicalement l'excitation de Smitty et de Mark Howard face à leurs claviers et à leurs écrans, sans parler de la frénésie avec laquelle ils manipulaient leurs souris, pour savoir qu'il existait sur cette Terre des gens capables de faire ce choix inepte.

1. Le front de mer de La Havane.
2. De *balsa* (radeau) : à Cuba, ce sont les candidats à l'exil qui tentent de gagner la Floride sur des radeaux bricolés à partir de chambres à air et de bidons. Chaque année, ils trouvent la mort par centaines dans les flots de la Mer des Caraïbes.
3. Voir L'Implacable n° 126, *Destruction massive*.
4. Brigade spécialement chargée des affaires de blanchiment.
5. Aux États-Unis, la *money house* (maison de l'argent) est, dans le langage de la finance, de la police et des trafiquants, l'endroit où les grosses masses d'argent sale sont stockées avant d'être distillées par petites quantités dans les circuits de blanchiment.
6. Les relations étant toujours rompues (officiellement) entre Cuba et les États-Unis, l'ambassade des États-Unis à La Havane est devenue la « Section des Intérêts américains ».

CHAPITRE X

Il était un peu moins de neuf heures du matin quand l'Implacable frappa à la porte de Clorinda au *Columbus Hotel*. Elle vint ouvrir et le regarda, presque agressive. Elle avait changé de chemisier et troqué son jean contre une jupe courte et légèrè.

— Alors ?

— Bill était déjà sur le pont, répondit Remo en entrant.

— Donc tu sais tout ?

— Tout dépend de ce qu'il y a à savoir, Clorinda.

Elle laissa échapper une petite onomatopée excédée et entra dans la chambre.

— Café ?

— Je préfère du thé.

Elle avait fait monter un plateau avec le nécessaire. Elle servit un thé à Remo et se versa une tasse de café.

— Donc tu connais la triste fin d'Ernesto Arias Perugora ? demanda-t-elle tandis qu'il portait la tasse à ses lèvres.

Il but une gorgée et hocha la tête.

— Ce que Paul Bunchy ne vous a certainement pas dit, ni à toi ni à Ramstead, c'est qu'Ernesto était mon frère jumeau, reprit Clorinda.

Remo faillit en avaler de travers.

— Quand il est mort, j'ai eu l'impression qu'on m'arrachait un morceau de moi-même. Et la plaie n'est toujours pas cicatrisée.

— Je suis désolé.

En même temps qu'il prononçait ces paroles, l'Implacable sentait combien elles étaient vides de sens.

— Arrête ça, veux-tu. Tu as l'air aussi naturel qu'un banquier qui cherche sa cravate sous le bureau après une partie de jambes en l'air avec une cliente à découvert.

— C'est que... Je ne suis pas à l'aise avec ces mots. Mais je suis sincère.

Elle eut un sourire énigmatique. Peut-être le croyait-elle.

— J'aurai ce chien de traître qui a donné mon frère. Il paiera ou je mourrai.

— Tu as une piste ? demanda Remo en achevant sa tasse de thé.

— CIA, bien sûr. Votre prestigieuse centrale de renseignement est pourrie jusqu'à l'os depuis des dizaines d'années. Cela tient à sa structure. Tout y est tellement cloisonné qu'un chef de service peut y mener une action clandestine pendant des années sans rendre de compte à personne. Et s'il maquille ses activités déloyales sous l'apparence d'opérations légales, il peut trahir votre pays pendant toute sa carrière et partir en retraite sans avoir été jamais inquiété.

— Merci du renseignement, rétorqua l'Implacable avec un sourire pincé.

Grâce aux dossiers de Smitty, l'incompétence flagrante de la CIA, notamment dans la tragédie du 11, n'avait plus de secret pour lui. Sur un autre sujet, il avait aussi regardé plusieurs fois les enregistrements de la série « La Guerre de la CIA contre Cuba (1) » et savait comment une grande centrale de renseignement pouvait se faire noyauter par un service secret plus faible d'apparence mais bien structuré et solidement motivé. Il n'avait pas besoin qu'un agent étranger, même la délicieuse Clorinda Arias du CESID, vienne lui expliquer comment les choses fonctionnaient !

Il avait au cours de diverses autres missions découvert que la Centrale de Langley était infiltrée par pratiquement toutes les puissances du monde, amies ou ennemies, en commençant par l'ex-KGB et en allant jusqu'aux triades de Hongkong avec un détour par pratiquement tous les pays d'Amérique latine et même par le Japon.

Clorinda Arias Belíndez acheva sa tasse de café, attrapa le *Miami Herald* et s'allongea sur le lit pour le feuilleter.

— Rien encore sur le journal au sujet de Robert Paxton. Par contre, on parle d'un cambriolage chez le professeur Ezra Landsheer.

Remo Williams acquiesça d'un hochement de tête.

— Un cambriolage, tiens donc...

Cette femme sur le lit dans cette position, sous la lumière dorée qui entrait par la fenêtre... Et l'odeur lourde, pénétrante, du café qui se mélangeait à celle, subtile, aérienne, de son parfum... Elle était en train de lui sortir le grand jeu tout en faisant semblant de causer sérieux.

Un silence passa. Il se leva et allait partir quand elle lança d'une voix éraillée :

— Tu m'aideras à venger Ernesto ?

— Cela peut être envisageable. À une condition.

Elle le regarda avec un sourire carnassier.

— Je t'écoute.

— La condition est que cela n'aille pas contre les intérêts de ma mission.

Elle sembla déçue. Non par l'acceptation de Remo, bien sûr, mais par la simplicité de sa condition. Elle espérait visiblement autre chose.

— Tu sais qui est mon suspect numéro 1 ? demanda-t-elle brusquement, comme quelqu'un qui se jette à l'eau.

— Ma foi non..., répondit l'Implacable, se demandant à quoi elle jouait.

— C'est Gonzalo Sanchez, Monsieur l'ASAC Remo Fenwick.

— Gonzalo Sanchez..., répéta Remo avec le vague sentiment d'avoir déjà entendu ce nom, tu peux me rafraîchir la mémoire ?

— C'est un ancien de la CIA passé au service de Bunchy. Je saurai bientôt s'il est le traître. Je m'apprête à le piéger.

— Ton frère jumeau s'appelait Ernesto Arias Perugora ?

— C'est ça, dit la jeune femme, étonnée de cette question.

— Pourquoi Perugora ?

— C'est comme ça en Espagne, Remo. On met en premier le prénom, ensuite le nom du père puis celui de la mère. Mon père s'appelle Arias et ma mère Perugora.

— Et le « Belíndez », alors ?

Elle sourit. Un grand sourire étincelant.

— Ah, ça c'est autre chose, dit-elle, avec une formidable innocence. Belíndez, c'est le nom de mon mari...

*
* *

James Huctín était un grand individu aux orbites creuses et au visage sec, toujours tiré à quatre épingles dans des costumes gris perle. Ex-assistant du procureur Ronald Jackson, il avait décidé de prendre modèle sur son ancien patron qui après avoir démissionné de son poste, s'était mis à vendre ses compétences et un certain nombre de connaissances acquises au service de l'État à des trafiquants considérés comme des ennemis de ce même État.

Jackson était de ceux que l'ancien chef de la DEA Peter Bensinger étiquetait comme traîtres à leur pays. Cela lui avait réussi pendant cinq ans mais, aujourd'hui, il avait dû rendre des comptes et avait été placé sous contrôle judiciaire en attendant sa mise en accusation dans un procès qui promettait de faire du bruit.

Quand James Huctín parlait de suivre le même chemin que Jackson, il s'entendait.

Modeste, l'avocat américain d'origine cubaine comptait tout de même aller un petit peu moins loin. Le tout était de savoir s'arrêter à temps. Huctín ignorait simplement une chose : quand on passait de l'autre côté de la barrière, il devenait d'abord impossible, ou presque, de faire marche arrière, ensuite, extrêmement difficile de s'arrêter à temps.

Les règles du jeu changeaient du tout au tout. Le grand banditisme

avait ceci de commun avec la toxicomanie qu'il vous entraînait toujours beaucoup plus loin que vous ne l'aviez voulu au départ. De plus, de ce côté de la barrière, vous étiez rarement le seul maître des décisions concernant votre devenir. De nombreux intervenants, souvent incontrôlables, se chargeaient de tracer la route à votre place.

James Huctín était outré, ce matin-là.

Plus exactement, il jouait les vertueux outragés.

— Voici un peu plus de huit heures que l'ATF a arrêté mon client et c'est seulement maintenant que je peux le voir ! Vous rendez-vous compte, mon ami, que tout cela est parfaitement illégal ?

L'agent Don Pflugel, le brave flic qui lui ouvrait la porte de la salle de sûreté, était à six semaines de la retraite et il en fallait davantage pour l'émouvoir que les beuglements d'un avocaillon.

— Pour les réclamations, faut s'adresser au greffe.

Tout ce qu'il savait, c'est que la salle de sûreté avait été rendue indisponible pendant le début de la matinée pour des expériences bizarroïdes auxquelles s'étaient livrés des tas de techniciens encadrés par des tas de gens importants.

Don Pflugel referma et verrouilla la lourde porte. Puis il s'installa, comme l'exigeait le règlement, derrière le judas qui devait lui permettre d'assister à l'entrevue entre maître Huctín et son client José María Biñon. Il prit place et, au moyen de son walkie-talkie, donna au collègue d'en face l'ordre de faire entrer Biñon dans la salle.

Les deux hommes se saluèrent avec la morgue des truands pour qui se faire arrêter est un motif de fierté. Prudents, ils commencèrent à inspecter la pièce pour s'assurer qu'elle ne recelait ni micros ni caméras. Pflugel ne dit rien mais il savait qu'ils n'en trouveraient pas. S'il avait bien compris ce qui s'était fabriqué là ce matin, il n'y avait pas de caméra. Par contre, les locaux adjacents étaient truffés de micros ultra-sensibles capables de capter une conversation à travers une épaisseur de quatre mètres de béton.

Vu ce que les ouvriers avaient collé là ce matin et vu l'épaisseur des murs de parpaings, le nouveau Directeur des Opérations spéciales allait avoir des choses intéressantes à écouter cet après-midi.

On avait été jusqu'à lui recommander de ne pas se moucher pendant l'entrevue. Certainement pour ne pas assourdir ceux qui allaient ensuite éplucher les confidences que se feraient James Huctín et son client.

*

* *

Une paille à même le sol, une table de bois brut, un tabouret et

une écuelle, un seau d'eau avec une louche métallique pour boire, un trou dans le sol de béton pour les besoins naturels.

Tel était le décor dans lequel Paxton s'éveilla après la piqûre qu'on lui avait administrée à Miami. Il faisait chaud. Chaud et humide. Au moins quarante degrés dans cette espèce de blockhaus où il était retenu prisonnier. Il étouffait dans ce survêtement crasseux et puant de sueur qu'ils lui avaient fait enfiler. Paxton avait essayé de parler avec le garde qui le surveillait. L'autre avait vaguement bougonné une réponse mais, maintenant, il refusait de renouer le dialogue.

C'était un garçon jeune, d'une vingtaine d'années. Métis, avec des yeux noirs et des cheveux bouclés. Au moins, Paxton savait qu'il parlait espagnol. Maigre réconfort car, vu l'environnement, il redoutait le pire.

Le professeur sentit une grosse boule naître au creux de ses entrailles lorsqu'il osa enfin se formuler le résultat de ses observations : tout ce qu'il voyait autour de lui – la marque du lait en boîte posé sur l'étagère, le cigare de son gardien, le climat – donnait à penser qu'il se trouvait à Cuba.

Un vague souffle d'air pénétrait par la fenêtre, une ouverture carrée, percée très haut dans le mur de béton, sans vitres mais avec des barreaux. Plusieurs fois, Paxton avait manifesté des vellétés d'aller regarder dehors mais le garde lui avait ordonné de retourner au fond de la pièce. Des odeurs lui parvenaient, également, de l'extérieur. Une odeur, en particulier, qu'il connaissait bien mais sur laquelle, pour une raison difficilement compréhensible, il ne parvenait pas à mettre de nom.

On frappa à la porte.

— ¿ *Quién es ?* fit le garde.

— *Juan Luis, con Nardo y Pichichi.*

L'homme ouvrit. L'odeur s'engouffra dans la pièce et, à cet instant, Paxton la reconnut. La mangrove. Les palétuviers. Paxton comprit pourquoi le nommé Juan Luis lui avait parlé d'un bunker dont on ne s'enfuyait pas. Le petit abri de béton était construit au beau milieu d'un marais plein de palétuviers. Et, dans ces régions de l'Amérique tropicale, les marais de palétuviers étaient infestés de crocodiles.

— ¡ *Buenos días, señor Paxton !* lança Juan Luis Feseno en entrant, flanqué de deux de ses gorilles.

Paxton ne répondit pas aux insolentes salutations du malfrat.

— Où suis-je et pourquoi m'avez-vous enlevé ?

Un grand sourire fendit le visage du Gorrino.

— Où vous êtes ? À vingt kilomètres de Playa Girón, juste à mi-chemin entre Cienfuegos et la Baie des Cochons. Vous situez ?

Paxton hocha la tête. Son odorat et sa connaissance de la région ne l'avaient pas trompé. Il était détenu en plein milieu de la Ciénaga

Oriental de Zapata (2).

— Pour être plus précis, nous nous trouvons actuellement dans l'un des abris de béton construits pour prévenir toute velléité de réédition de l'Opération Mongoose (3). Le choix de cet endroit vous étonnera peut-être, *señor* Paxton, mais je suis de Cienfuegos. Je connais la région comme ma poche et vous n'êtes pas le premier Américain que j'amène contre son gré dans cette modeste villégiature. Jusqu'à présent, je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Pourquoi changer un système qui marche ?

— Pourquoi, en effet ? siffla Paxton.

— *Señor* Paxton, reprit le Gorrino, je vais avoir besoin de votre coopération pour une petite mise en scène. Ayez donc l'amabilité de vous lever et de tenir ce journal devant votre poitrine.

Robert Paxton avait compris. Il tint, comme on le lui demandait, l'exemplaire de *Granma* daté du matin que venait de lui tendre Fesyeno. Pichichi prit un appareil à développement instantané, cadra et la lumière du flash aveugla les yeux fatigués de Paxton quand il déclencha à deux reprises, pour assurer.

Juan Luis Fesyeno approcha ensuite avec un petit sourire qui ne disait rien de bon à Paxton. Il reprit le journal et le tendit à Pichichi qui attendait la révélation de ses photos.

— Maintenant, j'espère que vous ne nous en tiendrez pas rigueur, *señor* Paxton. Mais nous allons être obligés d'envoyer à votre ami Bill Ramstead une pièce à conviction montrant que nous ne plaisantons pas et que s'il refuse de libérer José María Biñon, nous n'hésiterons pas à vous supprimer.

La peur mordit le ventre de Robert Paxton. Il regarda le Cubain avec incompréhension.

— Mon ami Bill Ramstead ? Mais je ne sais même pas qui est cet homme !

— Le SAC. Le nouveau Directeur des Opérations spéciales. Ce monsieur n'est peut-être pas votre ami à proprement parler mais il est aujourd'hui à la tête des opérations qui nous concernent vous et moi. Avec des intérêts, malheureusement, opposés.

— Mes dossiers sont à Miami. En lieu sûr. Qu'espérez-vous obtenir en me séquestrant ?

— En lieu sûr..., s'esclaffa Fesyeno. En lieu sûr, au fond de l'Indian Creek ! Il est peu probable que quelqu'un parvienne à les repêcher un jour.

— Dans l'Indian Creek ? Mes travaux ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Négligeant de répondre, le Cubain se tourna vers ses acolytes :

— À toi, Nardo, lança-t-il.

Quand il vit Bernardo Ortiz déplier un grand rasoir de type coupe-chou, le professeur Paxton crut qu'il était la proie d'un mauvais rêve.

Il comprit que ce n'était pas le cas lorsque Ortiz lui saisit délicatement la pointe de l'oreille gauche.

— Non ! hurla Paxton, effaré. Vous n'allez pas faire ça ?

Il voulut se défendre mais il n'était pas de taille à lutter contre une brute comme Bernardo Ortiz. D'un coup de genou aux testicules, suivi d'un uppercut au foie, le Cubain l'expédia au sol. Il s'assit sur lui, lui reprit l'oreille, tira légèrement pour bien la séparer de la tête et, d'un coup de rasoir net et précis, la sectionna proprement.

La douleur cuisante réanima instantanément Paxton qui poussa un hurlement strident et se mit à gigoter comme un gros poisson tiré sur le sec. Il était trop tard. Bernardo Ortiz avait déjà rejoint ses deux complices et enveloppait soigneusement l'oreille gauche du professeur dans un morceau de tissu blanc.

— Calmez-vous, *señor* Paxton, dit suavement le Gorrino. Si tout se passe bien, nous ne serons pas obligés de recommencer. Arrêtez de gesticuler de la sorte, vous envoyez du sang partout et nous allons être obligés de vous endormir pour cautériser la plaie. De plus, j'aurais aimé vous avoir souriant pour la deuxième photo...

Notes

1. Il est extrêmement rare que, pour des raisons de propagande, un service secret grille les taupes qu'il a infiltrées au sein d'une agence de renseignement ennemie. C'est pourtant ce qu'a fait dans cette série d'émissions télévisées la DGI cubaine en appelant à témoigner pas moins de quatorze agents cubains recrutés par la CIA mais qui, en fait, continuaient à servir les intérêts castristes. Le but de l'opération était de mettre en évidence l'hostilité des services secrets des États-Unis à l'égard de Cuba et de montrer que leur objectif était toujours de tuer Fidel Castro, le *Líder Máximo*.
2. La Ciénaga (marais) de Zapata occupe des centaines de kilomètres carrés dans la péninsule du même nom, à l'ouest de Cienfuegos.
3. En 1961, la tentative de débarquement anticastriste de Playa Girón, sur la Baie des Cochons, avait reçu le nom de code d'Opération Mongoose. Ce fut un échec retentissant pour les insurgés appuyés par les États-Unis.

CHAPITRE XI

Malgré la présence de Madame le Deputy Attorney General Sanderson, numéro 2 du ministère de la Justice et « deuxième flic du pays » après Janet Reno, Bill Ramstead avait fait les choses simplement. On était là pour inaugurer la Direction des Opérations spéciales pour la Lutte contre le Trafic de Drogue, la Contrebande et le Commerce de Substances prohibées, pas pour faire de l'épate. La réunion se tenait donc sans apparat dans la petite salle de conférence. Un pupitre, un tableau noir dans le fond, des cartes géographiques aux murs, des chaises à pieds de tube pour les participants, des verres et des bouteilles d'eau minérale sur les tables.

Apparemment, Jamie Sanderson venait de donner le coup d'envoi lorsque l'Implacable arriva, très légèrement en retard, l'œil droit et la cicatrice de gauche cachés par une paire de lunettes noires à larges branches, talonné de près par Clorinda, qui adressa un petit signe amical à deux hommes. Paul Bunchy et Gonzalo Sanchez, supposa l'homme aux lunettes noires. Jamie Sanderson les regarda s'installer avec un sourire de bienvenue et reprit son propos :

— Donc, comme je le disais avant l'entrée de l'ASAC Fenwick et de la *señora* Arias Belíndez, si certains de vous ont envie de rire ou de faire des jeux de mots sur mon nom, je leur laisse cinq minutes, montre en main, pour donner libre cours à leur imagination. Passé ce délai, toute allusion oiseuse sera passible de la peine capitale.

Un murmure amusé parcourut l'assemblée. On aimait ce genre de langage dans les forces de l'ordre. Dans la trentaine, brune aux longs cheveux frisés et aux yeux pétillants, Jamie Sanderson était une petite femme piquante qui ne devait pas toujours avoir la vie facile pour se faire respecter en tant que chef des agences de police des États-Unis d'Amérique. Bien évidemment, personne ne se permit de mauvaise plaisanterie et l'on abrégea les cinq minutes.

De sa position dominante, à la droite de Jamie Sanderson, Bill observait étrangement Remo et Clorinda. On aurait dit que le vieux renard flairait ce qui s'était passé entre eux et se demandait comment ce diable de laka avait pu, après leur nuit blanche et le rodéo automobile entre Flamingo Park et l'Indian Creek, trouver l'énergie

nécessaire pour se gagner ces œillades enflammées de la part de la jeune déléguée du CESID. Plusieurs fois, Remo croisa involontairement le regard du tout nouveau Directeur des Opérations spéciales. Les prunelles de Bill faisaient un mouvement de navette entre lui-même et Clorinda en lui adressant un point d'interrogation majuscule. Question claire, à laquelle, en galant homme, Remo Williams refusait de répondre, fut-ce par le langage des signes.

— Mesdames, messieurs, reprit Jamie Sanderson, avec sérieux cette fois, j'ai aujourd'hui des raisons de me réjouir et d'autres de m'attrister. Parmi les raisons de me réjouir, figurent, en tout premier lieu, la création de la *Direction Of Special Operations Against the Traffic Of Dangerous Drugs, Smuggling & Trade Of Prohibited Substances*, une appellation peut-être un peu rébarbative mais qui indique bien les objectifs et le domaine de compétence de cette nouvelle agence et qui, avant même d'avoir vu le jour, était déjà condensée par l'administration sous l'acronyme de « Special Ops ». Si le nom convient à tout le monde, je propose que nous l'adoptions dès maintenant.

Acquiescement de Bill Ramstead, approuvé par une majorité qui dépassait largement les deux tiers.

Remo chercha l'autre femme dont la présence légitimait le pluriel « Mesdames » employé par Jamie Sanderson. Exception faite de Clorinda, il n'en avait pas remarqué d'autre. Et puis, tout à coup, il découvrit, presque cachée derrière le pupitre, la toujours consciencieuse et diligente Miss Peabody. Attentive, concentrée, la précieuse secrétaire de Bill Ramstead était en train d'immortaliser le discours de Jamie Sanderson sur sa sténotype. Pendant quelques instants, Remo admira la danse de ses doigts sur le clavier du petit appareil. Remo s'était imaginé qu'à l'ère de l'informatique, ce genre de système était tombé en désuétude. Il n'en était apparemment rien, à tout le moins pour la fidèle secrétaire du colonel Ramstead.

— Vive la Special Ops ! lança Jamie Sanderson.

Son souhait fut relayé par une exclamation enthousiaste de l'assistance.

— Longue vie à la Special Ops ! Vive Bill Ramstead !

Remo Williams surprit Miss Peabody à crier avec une ferveur étonnante mais qui donnait toutes les apparences de la sincérité.

Jamie Sanderson détailla ensuite les diverses tâches de la Special Ops ainsi que le rôle original et les pouvoirs de Bill Ramstead. Malgré tout l'intérêt qu'il portait à la chose, l'homme aux lunettes noires sentit son plus bel œil – celui qui avait la capote de fiacre, bien sûr – se fermer par intermittence au cours de la longue énumération. À un moment, Clorinda jugea bon de lui donner un coup de coude dans les côtes pour lui éviter de sombrer. En principe, les lunettes lui collaient

une migraine épouvantable qui aurait dû l'empêcher de s'assoupir mais, cette fois, il avait trop donné et même un cilice sous sa saharienne n'y aurait rien fait.

Il avait choisi de dissimuler son laka après les révélations de Clorinda qui soupçonnait Gonzalo Sanchez de trahison au profit de l'alliance entre le Cartel de Tijuana et le MC cubain. Inutile d'afficher face à un éventuel traître un signe distinctif qui aurait tôt fait de circuler et de le faire repérer parmi les rangs ennemis. Fichu laka ! Un jour, il faudrait bien qu'il se le fasse remplacer par un œil de verre. Comme tout le monde.

Un jour, oui...

Mais, pour en arriver là, pour arriver, en somme, à faire comme si de rien n'était, il faudrait qu'il ait totalement accepté cette mutilation qui le faisait encore tellement souffrir. Le laka était le signe extérieur de l'inacceptable. L'œil de verre représentait l'inverse. La négation, l'inexistence de la blessure.

Jamie Sanderson était en train de demander une minute de silence à la mémoire de Ezra Landsheer et de son épouse, sauvagement assassinés par ces individus que jadis l'on appelait *desperados* et qui aujourd'hui avaient été rebaptisés *sicarios*.

La minute de silence achevée, Madame le Deputy Attorney General rendit un vibrant hommage au courage dont Bill et l'Implacable avaient fait preuve durant la nuit.

— Mesdames, messieurs, conclut-elle, le MC semble être une réincarnation du Département Z (1), le vieux spectre qui hantait les États-Unis dans les années soixante-dix. Il s'est allié au Cartel de Tijuana, lui-même réincarnation d'un de nos vieux spectres, le Cartel de Medellín. Vous êtes tous des hommes et des femmes capables, triés sur le volet. Avec, à votre tête, je n'hésite pas à le dire, un homme d'exception, Bill Ramstead (Mimique rougissante de Bill). Je ne chercherai pas à vous imposer vos méthodes de travail. Vous n'avez pas besoin de moi pour cela. Au contraire, je pense que j'obtiendrai les meilleurs résultats en vous laissant exprimer vos compétences avec la plus grande liberté. Je vous donne donc carte blanche mais je vous en conjure, mes amis, débarrassez-nous, débarrassez le pays, la région, débarrassez *le monde* de cette vermine.

Un tonnerre d'applaudissements salua la chute de Jamie Sanderson. Le ton était donné. L'inauguration de la Special Ops se voulait un acte politique marquant, pas une séance de travail.

Ce fut au tour de Bill Ramstead de prendre la parole. Il commença par congratuler les participants puis, plus pratique, fit les présentations. Remo repéra ainsi Paul Bunchy, un grand homme mince et distingué, Gonzalo Sanchez, petit et épais, taillé comme un coffre-fort, Alfredo Padrezón, un curieux hybride entre Tom Selleck et

Julio Iglesias, et Alfred Limburger avec sa dégainée à la Kennedy, le remplaçant – tout jeune – de Ezra Landsheer qui, pendant un temps, allait également assumer les tâches de Paxton.

Remo Williams ne fatigua pas sa pauvre tête à repérer les autres participants. Il finirait bien par connaître son monde à l'usage. Si l'occasion se présentait.

Bill présenta ensuite à l'assemblée une Miss Peabody rougissante, qui se leva et salua d'une courbette, puis termina par des remerciements à Clorinda :

— Et nous devons des remerciements spéciaux au lieutenant Arias Belíndez qui va bientôt repartir pour son cher pays, l'Espagne, et sans la collaboration de laquelle nous n'aurions peut-être pas encore compris que le MC et le Cartel de Tijuana marchaient maintenant la main dans la main pour piller notre monde et le conduire à sa perte.

Applaudissements chaleureux pour Clorinda, qui se leva, salua et causa une certaine stupeur en déclarant sans prendre de gants :

— Je vous remercie de votre accueil et de votre gentillesse mais je dois dire que, si bien sûr, messieurs Ramstead et Bunchy sont d'accord, j'aimerais prolonger encore quelque temps le plaisir d'être parmi vous dans ce merveilleux État de Floride et dans cette ville incomparable qu'est Miami.

Elle marqua un silence, pour laisser aux personnes présentes le temps de digérer l'information, puis enchaîna avant que l'Implacable ait pu l'arrêter :

— Je viens d'être autorisée par mon agence à vous révéler que nous avons recueilli de nouvelles informations et qu'un transfuge du MC allait très prochainement prendre contact avec moi pour me faire part de renseignements capitaux sur le lieu et les conditions de détention du professeur Paxton. Il va sans dire que, dès que ce personnage m'aura transmis les renseignements, je vous les transmettrai à mon tour. À cette fin, toutefois, il me faut votre agrément pour rester ici encore jusqu'à la prise de contact, au moins.

Elle bluffait. Remo avait passé la plus grande partie de la matinée avec elle et il était pratiquement impossible que quelqu'un l'ait jointe sans qu'il le sache. Sauf, peut-être, pendant la demi-heure qu'il avait passée avec Bill devant la photo du *Miami Herald*. À ce propos, l'Implacable se dit qu'ils étaient sans doute les seuls à avoir ouvert ce journal. Sinon, il est fort probable qu'on en aurait déjà entendu parler.

Remo Williams échangea un coup d'œil avec Bill. Bill aussi avait compris que Clorinda mentait. Elle mentait en s'exposant dangereusement car, s'il y avait réellement un traître dans la salle, celui-ci allait nécessairement tout faire pour empêcher la rencontre entre le lieutenant Arias et le transfuge du MC. Mais c'était là, précisément, le but de Clorinda. Faire peur au traître, le pousser à

intervenir pour qu'il se démasque. Et pour cela, il lui fallait glaner un peu de temps.

Car, bien entendu, Jamie Sanderson était en train de faire chaleureusement savoir au lieutenant Arias qu'elle était persona grata aussi longtemps qu'elle le voudrait à Miami. Invité à s'exprimer sur la question, Bill Ramstead ne put qu'approuver. Impossible d'accuser ainsi en public la représentante d'un service ami, et dont la collaboration s'était montrée si précieuse, de mentir comme une arracheuse de dents pour pousser un traître à faire un faux pas et en tirer une vengeance personnelle.

— Bravo, souffla l'Implacable à l'oreille de Clorinda. On peut dire que tu nous as tous bien roulés.

— Je compte sur toi pour me protéger, roucoula Clorinda.

— Je dois déjeuner avec Bill et Jamie Sanderson, dit l'homme aux lunettes noires. Va te planquer à l'hôtel.

— Ouais, j'ai un peu de sommeil en retard. Ça me fera du bien...

Et, en plus, elle le mettait en boîte !

— Cet après-midi, je dois aller avec Bill rendre une visite au professeur Alfred Limburger. On doit jeter les bases de notre future collaboration.

— Je vais finir par être jalouse de ce Bill...

— Ça va, hein ! On se retrouve ce soir à six heures au *East Coast Fisheries* dans West Flagler Street. O.K. ?

— O.K., minauda Clorinda. Tu m'invites à dîner ?

— Si je dois en passer par là pour pouvoir te surveiller, c'est bon, je t'invite.

Elle rit sous cape.

— En attendant, ajouta l'Implacable, tu as déjà pris assez de risques comme ça. Maintenant fais un petit peu gaffe à tes fesses. Vu ?

— Promis *querido*, je les soigne. J'ai cru remarquer qu'elles t'intéressaient assez...

— Assez, ouais, commenta Remo Williams.

— Sois tranquille, mon chéri, susurra Clorinda d'une voix qui lui fit littéralement exploser le système hormonal, j'y tiens au moins autant que toi, et puis, pour rien au monde je ne voudrais t'en priver...

*

* *

Sabina Delarrocche avait rarement été aussi mal dans sa peau. Elle avait connu des sales coups depuis sa naissance à Cienfuegos. Mais jamais de sa vie elle n'avait dû se faire violence comme ce matin pour venir travailler au Palais de Justice et faire la connaissance du remplaçant de Bob.(1)

Bien sûr, les relations qu'elle avait eues avec le professeur étaient celles d'une *puta militante* avec sa proie. Mais, malgré tout, cela créait une intimité. Bien sûr, elle n'avait jamais éprouvé le moindre plaisir lors de leurs rapports sexuels. Mais Bob, contrairement à beaucoup, était un homme prévenant. Et elle aimait cela. Dans son genre, il était attachant.

Si ce salaud de Juan Luis Fesyeno l'avait tué, elle le lui ferait payer très cher. Plusieurs fois, déjà, en croisant Alfred Limburger, le remplaçant de Bob, elle avait failli le prendre à part et tout lui raconter. Mais, au dernier moment, elle s'était retenue. Comment trahir le Gorrino quand on savait de quelles trahisons il était lui-même capable et de quelle cruauté il pouvait faire preuve avec ses semblables ?

*
* *

Le déjeuner avec Jamie Sanderson avait été détendu et fort plaisant. À la demande de Bill Ramstead, Jamie Sanderson avait accepté de peser de tout son poids pour essayer de faire prolonger la détention de José María Biñon. Ni Remo ni Ramstead n'avaient parlé du *Miami Herald* et il devenait de plus en plus évident que, grâce à Clorinda, ils étaient seuls à savoir où Paxton avait passé la soirée avant de rentrer chez lui.

— Maintenant, dit Bill en embarquant Remo dans la grosse Dodge noire, je vais te montrer quelque chose de passionnant.

Dix minutes plus tard, ils se garaient dans le parking des officiels sous le Federal Building. Deux minutes de plus pour atteindre le Palais de Justice et vers quinze heures, ils entraient dans le bureau d'Alfred Limburger, le nouveau Professeur.

Alfred Limburger, très affable, se leva pour venir les accueillir, leur avança des sièges et retourna s'installer de l'autre côté de son bureau.

— Depuis mon arrivée, ce matin, je sou mets la maison à une fouille en règle, dit-il. Malheureusement, je n'ai aucune trace des copies sur disquettes qu'aurait pu faire Paxton. La moitié du personnel administratif et tous les stagiaires ont été affectés à cette besogne fastidieuse et rien pour le moment.

— Si Paxton a fait des copies, il est peu probable qu'il les ait laissées ici, observa Bill Ramstead.

— Rien ne prouve qu'il en ait fait, ajouta l'Implacable avec l'optimisme qui avait fait sa réputation.

— Les techniciens du labo sont en train de passer sa maison au peigne fin, ajouta Ramstead. J'ai envoyé aussi quelques hommes à moi pour fouiller les placards.

— Des résultats ? demanda Limburger.

— Pour le moment, trois choses sont certaines. Le ou les ravisseurs sont entrés chez Paxton sans effraction. Paxton avait bien amené une femme chez lui et le sperme retrouvé dans les draps est bien le sien. La petite culotte de soie découverte par Remo a été achetée chez Kay's Corner.

— Ce qui nous fait une belle jambe, commenta l'Implacable qui avait troqué ses lunettes contre un laka de cuir.

— Quand même, rectifia Bill Ramstead. Si cette fille achète ses petites culottes chez Kay's Corner, c'est très certainement qu'elle habite Miami. Donc nous n'avons pas affaire à une totale étrangère.

— Vu sous cet angle-là, c'est intéressant, admit Remo.

— On a également découvert l'identité du type qui a fait le grand plongeon dans l'Indian Creek, leur apprit Ramstead. C'est un certain Pedro Ehrard, Cubain, connu des services de police pour des délits mineurs et de petits trafics de drogue. Il était employé à *La Habanera Seafood Ltd.*, un gros négoce de fruits de mer qui a son siège tout près d'ici, à l'extrémité de Biscayne Boulevard, en bordure de la Miami River. Notez bien l'adresse. Vous en comprendrez l'importance dans un instant.

Bill ouvrit sa grande sacoche, en tira un magnétophone miniature et le posa sur le sous-main de Limburger. Il y glissa une cassette, actionna la commande d'avance rapide et expliqua tout en surveillant le défilement des chiffres :

— Ceci a été enregistré ce matin dans la salle de sûreté du Palais de Justice lors de la première entrevue entre Biñon et Huctín.

— J'ai l'impression que ce n'est pas très légal, observa le jeune Professeur.

Bill Ramstead sourit.

— Excellente impression, Alfred. Mais, si l'on s'en tient à la légalité avec le gibier auquel nous nous attaquons, il vaut mieux changer tout de suite de métier.

Remo et Limburger approuvèrent vigoureusement.

— Pour tout vous dire, je crois qu'on a trop longtemps respecté la légalité avec ces individus, reprit le Directeur des Opérations spéciales. Et, dans un sens, cela s'est montré payant a posteriori. S'ils avaient réellement redouté le coup que je leur ai fait, ces deux messieurs n'auraient sans doute pas été aussi bavards.

Il laissa défiler une assez belle longueur de bande puis ajouta :

— Je suppose que les banalités ne vous passionnent pas. Pour le reste, j'espère que vous comprenez bien l'espagnol.

Remo n'avait jamais eu la prétention d'être expert en langues étrangères. D'une manière générale, il les comprenait mieux qu'il ne les parlait. Bill ne lui en demandait pas plus. Quant à Limburger, s'il

avait été nommé à Miami, la ville la plus hispanique du pays, il était clair qu'il devait connaître la langue.

— Ah, nous y sommes, dit Bill Ramstead en appuyant sur le bouton lecture.

La bande ralentit avec un bruit semblable à un crissement de frein puis une voix se fit entendre :

— *No tienen ni eso para inculparte, José María. La cartera se cayó en el Indian Creek (2).*

La voix, agréable, assez haut placée pour un homme, était celle de James Huctín. Celle de José María Biñon était plus grave et plus rocailleuse. Il demanda à l'avocat si un certain Juan Luis et ses hommes avaient mis la main sur Paxton.

James Huctín le rassura :

— Non seulement ils lui ont mis la main dessus mais ils l'ont expédié illico à Las Horquitas.

— Attention, dit José María Biñon, le vieux nous écoute !

— Mais non, il roupille, affirma Huctín.

— Tu es sûr ?

— Sûr et certain, *amigo*. Le vieux Pflugel, je le connais comme si je l'avais fait. La seule chose qu'il écoute, c'est le tic-tac de la pendule qui le rapproche de l'heure de la retraite.

Les deux hommes échangèrent ensuite quelques considérations pratiques sur les conditions de détention de José María Biñon puis sur la stratégie juridique à mettre en œuvre. Fallait-il demander la libération sous caution ? Fallait-il se contenter d'exercer un chantage à la remise en liberté de Paxton ?

— Là, écoutez bien, dit ensuite Ramstead.

— Est-ce que Juan Luis a prévu le remplacement pour *Desyerba* ? demanda Biñon.

— Il voulait te parler de la livraison de mardi soir à *La Habanera Seafood*. Ni lui ni Nardo ne seront disponibles à cause de la garde à Las Horquitas. Il pensait qu'on pourrait te faire remplacer par Gonzalo ou par moi.

— Par toi, déclara José María Biñon. Il faut quelqu'un de connu sinon mes copains mexicains refuseront de livrer. Je les connais. Ils se méfient.

— O.K., j'irai.

Bill coupa la diffusion de l'enregistrement.

— Voilà pour l'essentiel, exposa-t-il.

— En fait, résuma Alfred Limburger, nous avons dans cette cassette de quoi prendre James Huctín la main dans le sac et l'envoyer rejoindre son client.

— Exactement, dit Bill Ramstead. Vous avez noté le lieu prévu pour la livraison ?

— Ouais, fit l'Implacable. On a noté. C'est *La Habanera Seafood*, le grossiste en fruits de mer où travaillait Pedro Erhard.

— Apparemment, c'est un centre de convergence, dit Bill Ramstead. On va aller faire une petite virée au labo tous les deux et, ensuite, tu prendras la Volvo et tu iras me faire un repérage à ta façon dans cette boutique.

— À vos o'rd'es pat'on. Mais à six heu'es, j'ai 'endez-vous avec le lieutenant Clo'inda Arias.

— Le lieutenant Clorinda Arias ira se faire sauter ailleurs si tu n'es pas encore libéré de tes obligations.

— Non, Bill. Et là, je suis sérieux. Vu l'amorce qu'elle a balancée ce matin à la réunion avec Jamie Sanderson, je ne tiens pas à la voir se balader en ville toute seule.

— Tu as raison. Alors disons que je te libère pour ton rendez-vous.

— De quelle amorce parlez-vous ? demanda Alfred Limburger à l'Implacable.

— Cette histoire de transfuge du MC Cubain. Elle mentait. La *señora* Arias Belíndez est persuadée qu'il y avait un traître ce matin à la réunion. En lançant ce bluff, elle a voulu lui faire peur, le pousser à agir pour la court-circuiter et, de la sorte, l'obliger à se dévoiler.

— Mais c'est extrêmement risqué ! s'exclama le jeune professeur.

— Nous faisons un métier dangereux, Alfred. Je pense simplement que ce matin, la *señora* Arias s'est un peu trop exposée. Voilà pourquoi je tiens à la surveiller lorsqu'elle sortira de l'hôtel.

Alfred Limburger paraissait à la fois déboussolé par les comportements enfantins, presque puérils, que les deux hommes étaient capables d'afficher dans leurs plaisanteries et impressionné par la qualité de jugement et le professionnalisme dont ils faisaient preuve dans leur façon d'aborder l'enquête.

Il hocha longuement la tête.

— Je comprends. Le problème, en ce qui concerne James Huctín, est de savoir si nous pouvons nous permettre de le coffrer aussi. Si on n'a pas trouvé l'endroit où ils séquestrent Robert Paxton et qu'on n'a aucune chance de le libérer, je pense qu'il vaut mieux éviter d'intervenir. Ce serait mettre en danger le scientifique.

— Je pense le contraire, dit Bill Ramstead. Si nous réussissons à prendre James Huctín la main dans le sac lors de cette fameuse livraison liée à leur opération *Desyerba*, je vous demanderai un *indictement* immédiat sans possibilité de libération sous caution. Malgré l'intervention de Ms. Sanderson, la détention de Biñon est fragile. Celle de Huctín sera solide. Le fait de posséder cette monnaie d'échange sera une garantie pour la vie de Paxton.

Limburger se rangea à leur avis.

— Toujours pas de revendication ? demanda-t-il.

— Toujours pas, dit Ramstead. Mais rien d'inquiétant à cela. Avant de s'occuper de nous contacter, il a d'abord fallu qu'ils aillent le mettre en sûreté. Et, à mon avis, ils ont dû improviser.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda Limburger.

— Vu la façon dont ils ont liquidé Landsheer et son épouse, de même que les flics de la patrouille de Flamingo Park, je pense qu'ils avaient l'intention de se débarrasser aussi de Paxton. Ces types se sont comportés comme s'ils avaient l'intention de récupérer le dossier Biñon-Huctín et de faire le ménage derrière eux.

Remo approuva.

— Dans ce cas, s'étonna Limburger, pourquoi ont-ils changé d'avis et gardé Paxton ?

— Attention, précisa l'Implacable, ce que Bill vous dit là reste du domaine de l'hypothèse. Pour nous, c'est l'hypothèse la plus vraisemblable mais nous n'affirmons rien. À l'heure qu'il est, le cadavre de Paxton est peut-être en train de faire route vers une décharge municipale, ou encore de nourrir les crocodiles des Everglades.

— En effet, dit Bill Ramstead. Mais, à mon avis, ils ont décidé de garder Paxton quand ils ont appris que le dossier était perdu et que José María Biñon avait été arrêté. Ils cherchent la même chose que nous. Ils vont donc questionner Paxton pour essayer de lui faire dire s'il avait réalisé des copies du dossier et, le cas échéant, où se trouvent ces copies. D'où l'importance de faire surveiller de près, jour et nuit, la maison de Paxton.

— Ils vont aussi essayer de nous échanger Paxton contre Biñon ?

— Certainement. Ils ne savent pas quelles cartes nous avons en main mais ce ne sont pas des imbéciles et ils doivent avoir compris que le temps joue contre nous. Ils vont donc essayer de nous bousculer et je ne serais pas étonné que nous recevions de leurs nouvelles assez rapidement.

— Que fait-on par rapport à la presse ? s'enquit le professeur. On étouffe ou on laisse éclater ?

— On divulgue tout dans tous les détails. Premièrement, il faut que ces salauds passent pour ce qu'ils sont. Ça commence à bien faire, les procès réels ou procès d'intentions qui sont intentés chaque jour aux forces de l'ordre. Qu'on sache à qui on se frotte, bon Dieu ! On comprendra mieux pourquoi on réplique sans faire de quartier.

Remo approuva de nouveau. Non seulement il était d'accord avec Bill mais il savait qu'en attirant l'attention de la presse et de l'opinion sur les horreurs de la nuit passée, le Directeur des Opérations spéciales voulait la détourner de certaines images plus frivoles où l'on voyait le professeur Paxton devant chez Dominique's en compagnie d'une fan de Sharon Stone.

Les deux hommes prirent congé de Limburger et se dirigèrent vers le parking souterrain du Fédéral Building où ils se séparèrent et se donnèrent rendez-vous au labo. Si Remo voulait garder la Volvo pour la soirée, ils devaient y aller dans des voitures séparées.

*
* *

Robert Paxton avait l'impression que sa tête allait éclater. À mesure que la journée avançait, il faisait de plus en plus chaud et humide dans le petit abri de béton. La sueur ruisselait sur son visage, lui collait les cheveux au crâne, détrempait le bandage dont on lui avait entouré la tête pour maintenir le pansement sur son oreille.

Son oreille...

La blessure cuisait. Et Paxton savait qu'il était encore sous l'effet du tranquillisant qu'ils avaient dû lui administrer afin de cautériser la plaie et éviter qu'il ne se vide de son sang. Il savait que d'ici une heure ou deux, il sentirait pleinement la douleur.

Robert Paxton s'assit sur sa paille. Ses aisselles étaient moites, son cou et ses parties intimes aussi. Il sentait ses odeurs corporelles. Il puait la sueur, la pisse, la trouille. Comment pouvait-on, en l'espace de vingt-quatre heures, passer de la situation de scientifique respecté de tous à cet état de déchéance ? Il aurait peut-être mieux réagi s'il avait eu le temps de s'habituer. Mais tout s'était passé si vite. L'amant choyé de Sabina Delarrocche était devenu sans transition un animal traqué à la merci de ses ravisseurs.

Il n'arrivait même pas à lui en vouloir. Robert Paxton n'était pas né de la dernière pluie. Il savait ce qu'était une *puta militante*. Pour Sabina comme pour la plupart des filles cubaines qui faisaient ce « métier », le choix avait dû être simple : l'acceptation ou la prison. Elle n'avait fait que sauver sa peau. C'était lui, le coupable, l'imbécile !

Comment avait-il pu être assez stupide pour ne pas flairer le piège ? Dire qu'il s'était toujours gaussé de ceux qui tombaient dans les rets des espionnes de charme et qu'il avait succombé à la première qu'on avait jetée en travers de sa route.

Paxton en aurait pleuré.

Une claque giclante et tiède l'arracha à ses sombres pensées. Le garde, voyant qu'il ne buvait pas, lui expédiait périodiquement un seau d'eau à la tête pour lui éviter la déshydratation. Il s'ébroua. Il était devenu une bête. Une loque.

Il n'entendit même pas Juan Luis Fesyeno entrer dans sa prison et sursauta lorsque la voix du monstre retentit :

— *Buenas tardes, señor Paxton !*

Paxton se tassa sur lui-même.

— *Señor Paxton*, reprit le Gorrino, vous avez, je le suppose, compris que nous ne plaisantions pas. Maintenant que notre revendication est partie à destination de Miami et, plus précisément, des services du colonel Bill Ramstead, il me reste une question à vous poser. Si vous y répondez, je vous promets de vous laisser tranquille. Plus de coups, plus de tortures, plus d'humiliations. Peut-être même arriverai-je à vous faire transférer à La Havane dans un lieu de détention plus confortable en attendant la réaction de vos amis.

Juan Luis Fesyeno tira une bouffée de son havane et relâcha un nuage de fumée qui fit tousser Paxton.

— Par contre, si vous refusez de répondre, les quelques heures que vous avez vécues depuis votre arrivée ici vous sembleront un paradis à côté de ce qui vous attend. Bien sûr, la première chose que je ferai sera d'appeler mon fidèle Nardo pour lui ordonner de vous trancher l'autre oreille... Une précision : Nardo est en train de dormir. Et il est très méchant quand on le réveille pendant une phase de sommeil réparateur.

Paxton ne put s'empêcher de tressaillir. Il tourna ses yeux de chien battu vers le petit homme boutonneux. Fesyeno était venu seul, cette fois. Cela ne diminuait en rien la portée de ses menaces. Paxton avait du mal à se l'avouer mais il avait peur de cette créature repoussante au moins autant que de son Nardo.

— Mais enfin, demanda-t-il, comment faites-vous pour connaître si bien les structures de notre nouvelle organisation. Bill Ramstead n'était même pas officiellement en fonction quand vous m'avez kidnappé hier.

Le rire rouillé du Gorrino s'éleva dans la petite pièce.

— Simplissime, *señor Paxton*. Nous avons un informateur dans la place. Ne comptez pas sur moi pour vous dire son nom. Vous voyez, j'ai réellement l'intention de vous relâcher si Ramstead et ses amis optent pour la voie de la sagesse.

Il rit de nouveau. Paxton, Ramstead et toute la bande auraient certainement eu une drôle de surprise s'ils avaient appris que l'informateur du MC Cubain n'était autre que Gonzalo Sanchez, un agent fort bien noté qui, depuis des années fréquentait les plus hautes instances de la DEA à Miami.

— Quant à moi, reprit Fesyeno, je ne saurais trop vous conseiller de choisir, vous aussi, la voie de la sagesse. *Señor Paxton*, il se trouve que je suis très intéressé par le contenu de votre rapport sur mon ami José María Biñon. Or ce dossier a été malencontreusement détruit la nuit dernière.

Un frisson secoua l'échine de Robert Paxton. Que s'était-il passé chez les Landsheer pour que le dossier soit détruit ?

— *Señor Paxton*, je voudrais simplement savoir où se trouvent les copies informatiques de ce dossier.

Ce petit être monstrueux était tellement sûr qu'il avait fait des copies qu'il ne posait même pas la question de leur existence. Il voulait simplement savoir où elles étaient.

Robert Paxton était scientifique. Il n'avait pas l'étoffe d'un héros sinon il aurait choisi de faire carrière dans la police. Robert Paxton n'était pas fait pour la souffrance. Il avait honte, il avait le sentiment de toucher le fond le plus bas de l'abjection mais il révéla aussitôt à Juan Luis Fesyeno l'endroit où il cachait ses disquettes.

— Les disquettes sont dans le cellier, derrière les caisses de champagne Cristal. Il n'y a pas seulement le dossier qui vous intéresse. Il y en a d'autres aussi.

— Tous les dossiers que nous pourrions trouver chez vous ont des chances de nous intéresser, *señor Paxton*, ricana le Gorrino.

— Si on a constaté ma disparition, vous allez avoir du mal à faire entrer quelqu'un chez moi, observa le professeur.

Fesyeno tira une grande bouffée de son barreau de chaise et souffla la fumée en laissant, à nouveau, échapper son rire haïssable.

— Rien de plus simple, au contraire, *señor Paxton*. Je vais envoyer là-bas une jeune personne qui connaît déjà les lieux pour s'y être rendue en votre compagnie pas plus tard qu'hier soir.

Il fallut quelques secondes à Paxton pour traduire en termes compréhensibles la déclaration de Fesyeno.

— Sabina ?

— Elle-même, *señor Paxton*. Prudence oblige, notre agent conserve, en effet, sa place de stagiaire dans les services du professeur jusqu'à votre éventuel retour. Je pense qu'elle trouvera bien un prétexte professionnel pour justifier un déplacement à votre domicile.

Paxton serra les dents. C'était le comble. Non seulement Sabina Delarrocche continuait à vivre librement après ce qu'elle lui avait fait mais elle poursuivait son stage auprès du scientifique qui le remplaçait et c'était elle qu'ils allaient envoyer récupérer les disquettes dans le cellier !

Il se recroquevilla davantage encore. Il avait mal. Très mal. Dans la poitrine. Il lui semblait bien que c'était quelque part du côté du cœur.

Notes

1. Ancêtre du MC, le Département Z avait pour objectif avoué de tourner l'embargo américain et de faire entrer des devises dans le pays pour financer la fabrication

d'une bombe atomique cubaine.

2. Ils n'ont pas ça pour t'inculper, José María. Le dossier est tombé dans l'Indian Creek.

CHAPITRE XII

La photo tirée du *Miami Herald* était affichée à l'écran et des lignes lumineuses la parcouraient de gauche à droite à intervalles réguliers comme ces lignes parasites qui apparaissent sur un téléviseur mal réglé. Mais ici, au contraire, tout était réglé, au millimètre près, comme du papier à musique.

La main gauche de Bobby Krona courait sur le clavier tandis que sa main droite étreignait la souris dans une sarabande cabalistique dont les arcanes étaient accessibles aux seuls adorateurs du Tout-Puissant Deus Informaticus.

Pour l'Implacable, béotien en la matière, les étranges rites de cette religion cybernétique tenaient de la virtuosité en même temps que de l'incantation magique.

Debout derrière la chaise de Krona, Bill et Remo étaient fascinés par le travail du jeune hacker comme des enfants par celui d'un prestidigitateur.

— Pour savoir s'il y a eu superposition de photos et trucage, expliquait Bobby Krona d'un ton passionné, on étudie au scanner les niveaux de luminosité des pixels, c'est-à-dire les unités photographiques de base à partir desquelles travaille l'ordinateur.

— Hemm, oui, bien sûr..., murmura Bill Ramstead.

Après tout, c'était lui, le chef.

Remo Williams, pour sa part, gardait un silence révérencieux et ne cherchait même pas à comprendre le langage énigmatique de Bobby Krona.

— Quand on a une seule et même photo, c'est-à-dire un ensemble de pixels de même origine, ces unités élémentaires sont foncièrement semblables. La perfection n'étant qu'une réalité théorique, on note, toutefois, des variations infimes, insignifiantes, causées, par exemple, par des poussières microscopiques qui se sont déposées sur le négatif entre le développement et le tirage, voire sur le film avant exposition.

— Vvouvais..., fit Bill.

Remo était content parce que là, il avait compris.

— Pour déceler une éventuelle falsification, on cherche donc des différences significatives dans les valeurs de luminosité. Des

différences qui, bien sûr, sont si faibles qu'on ne les voit pas à l'œil nu. Si le programme en détecte une proportion faible mais non négligeable, il exprime graduellement une incertitude puis un doute. S'il en détecte une quantité suffisante, – encore une fois, significative –, il exprime la quasi-certitude puis la certitude que la photo est truquée. S'il ne détecte rien, bien sûr, sa conclusion est inverse : la photo est authentique.

Bobby Krona travailla un moment en silence, sous le regard ébaubi des deux baroudeurs puis l'Implacable demanda :

— Mais, est-ce qu'il n'existerait pas un système pour déjouer ce genre de contrôle ? Je ne sais pas, moi, en rectifiant, par exemple, les niveaux de luminosité pour redonner une homogénéité à l'image ?

Il sentit une réaction étrange de la part de Bill Ramstead et se tourna vers lui. Bill était en train de le regarder comme un extra-terrestre avec des yeux ronds et une bouche étrangement ouverte.

— Qu'est-ce que tu ne vas pas chercher...

— Bien sûr que si, coupa Bobby Krona sans cesser de s'exciter sur sa souris qui cliquait à qui mieux-mieux. Il existe des ordinateurs sophistiqués et des logiciels spéciaux, très complexes, qui peuvent gommer les zones intermédiaires entre des secteurs de luminosité disparates. Mais il faut savoir que c'est du matériel de pointe extrêmement rare et coûteux que, à mon humble connaissance, seuls possèdent les services secrets des pays riches. Ce qui élimine du monde. De plus, ce procédé oblige les manipulateurs à rephotographier le cliché obtenu par ordinateur et ça donne toujours au résultat une infime altération de la netteté, imperceptible pour l'œil et pour la grande majorité des appareils de contrôle, mais qui n'aurait pas échappé à mon système ultra-perfectionné.

Il lâcha sa souris pour pouvoir se curer commodément le nez tout en gardant les yeux rivés sur les colonnes de chiffres qui, maintenant, s'affichaient dans un cadre, en haut à gauche de son écran. Puis il reprit la petite bête à poil gris, s'en servit pour faire un rapide calcul et se tourna vers Bill Ramstead.

— Aucun doute. Aucune incertitude, non plus. Cette photo n'est pas truquée.

Remo et Ramstead se regardèrent. Ils n'étaient pas surpris.

— Est-ce que vous pouvez me faire un zoom sur cet homme et me donner la copie ? demanda Bill Ramstead en désignant un quidam parmi les curieux qui assaillaient Sharon Stone.

— Sans problème, Monsieur le Directeur, mais sur support CD-E MOD uniquement.

— Ce qui veut dire ?

— Compact Disc effaçable, système Magneto Optical Disc.

— Ça peut être déchiffré par les lecteurs du trombinoscope du

L.E.I.U (1) ?

— C'est fait juste pour ce genre d'usage, affirma le jeune Bobby.

— Alors, va pour le CD comme vous dites, fit Bill Ramstead, conciliant.

— Vous faut autre chose ? s'enquit Bobby Krona avec la sollicitude d'un charcutier qui se demande si, finalement, vous lui avez acheté suffisamment de jambon.

— Oui, je voudrais aussi des agrandissements de ces personnages-là, dit Bill en montrant plusieurs autres têtes dans la foule, parmi lesquelles, bien sûr, celle de la fille qui accompagnait Robert Paxton.

Remo Williams admira la ruse pour ne pas désigner uniquement la beauté mystérieuse. Moins Bobby savait qui l'on recherchait et pourquoi, mieux cela valait pour tout le monde. Il encadra les têtes et cliqua pour les sélectionner.

— Celle-là aussi ? demanda-t-il à Bobby en désignant l'inconnue avec le pointeur de sa souris.

Bill Ramstead eut un raidissement de chien en arrêt.

— Oui, pourquoi ?

— Pour rien, dit Bobby, si vous pouviez m'avoir son adresse, je suis preneur. À côté de cette super-girl, Sharon Stone a l'air d'une petite pouffe des faubourgs de Boudin City.

Remo n'en aurait pas juré mais il lui sembla bien entendre Bill Ramstead pousser un long soupir de soulagement pendant que Bobby s'attaquait à la copie des portraits.

*

* *

Dans sa chambre du *Columbus Hotel*, Clorinda piaffait d'impatience. Après un déjeuner rapide, elle avait dormi tout son soûl et, maintenant, elle aurait bien aimé que son amorce donne quelque chose. Ce pourri de Gonzalo ! Ce *cabrón* ! Elle était sûre que c'était lui ! Tous les éléments relevés par le CESID pointaient le doigt dans sa direction.

Elle passa sous la douche et venait de décider de sortir traîner ses guêtres du côté de chez Paul Bunchy pour voir si cela n'excitait pas un peu l'ami Gonzalo Sanchez quand le téléphone sonna. Elle plongea littéralement sur l'appareil.

— *Hola !* Clorinda ? Comment vas-tu, *querida* ?

C'était lui. Elle le reconnut tout de suite.

— Gonzalo ! fit-elle, mimant avec excellence le ton de l'agréable surprise. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Rien de spécial, répondit Gonzalo Sanchez. J'ai juste l'impression que tu me boudes. Nous qui avons tellement travaillé ensemble...

Voilà que tu viens à Miami et qu'on ne se voit pratiquement pas...

— Le hasard des missions, *compañero*. C'est Bill Ramstead qui m'accapare en ce moment puisque c'est lui l'interlocuteur pour les confidences du CESID. Mais comment as-tu trouvé mon hôtel et mon numéro de chambre ?

— C'est à une vieille barbouze comme moi que tu poses cette question ? plaisanta Gonzalo Sanchez. Quand on est motivé pour revoir une vieille copine infidèle, on trouve toujours ce qu'on cherche.

— Je t'ai déjà dit que je n'avais pas eu un instant à moi depuis mon arrivée à l'aéroport. Mais j'ai justement un peu de temps de libre cet après-midi et, si tu as quelques minutes à griller...

Elle laissa sa phrase en suspens pour voir s'il mordait à l'hameçon. Il mordit comme un gros poisson vorace.

— Quelques minutes ? Mais ce sont des heures que je grillerais avec toi ! Que dis-je, des heures, des journées ! Ma vie entière ! Où et quand peut-on se voir ?

— Dans une demi-heure au *Grand Café* ?

— Ça roule.

Un grand sourire de carnassier éclairait le minois du lieutenant Clorinda Arias Belíndez quand elle raccrocha le téléphone.

Un homme excité est toujours plus vulnérable qu'un homme serein. Décidée à jouer le grand jeu, elle s'habilla sexy provoc'. Jupe de cuir courte, chemisier blanc dégrafé jusqu'au nombril, santiags. Les pièces, soigneusement choisies en fonction des goûts de Gonzalo Sanchez, étaient destinées à attiser ses ardeurs. La dernière pièce était destinée à les refroidir. C'était le pistolet automatique Astra-Unceta de 9mm du lieutenant Arias.

*

* *

Remo Williams et Bill Ramstead venaient de ressortir, bredouilles, de la salle des ordinateurs de l'antenne du L.E.I.U. à Miami et de regagner les locaux de la Direction des Opérations spéciales quand Miss Peabody s'annonça sous la forme d'un toc-toc à la porte.

— Entrez ! pria galamment Bill Ramstead.

Miss Peabody s'infiltra dans la pièce. Incarnation de la transparence et de l'efficacité, elle déposa sur le bureau de Bill une grosse enveloppe de papier bulle en expliquant qu'un jeune porteur venait de la livrer.

— Merci, dit Bill qui n'avait jamais assez de remerciements pour la précieuse Miss Peabody.

La perle s'éclipsa comme elle était arrivée et Bill Ramstead ouvrit l'enveloppe. À l'intérieur, dans une autre enveloppe plus petite, il

trouva un message :

Cher colonel,

Suite aux dispositions malveillantes prises à notre rencontre par la justice des États-Unis d'Amérique, nous avons dû, à notre grand regret, nous assurer de la personne du professeur Robert Paxton. Bien sûr, nous serions tout à fait disposés à vous restituer ce collaborateur dont la disparition marque bien mal votre entrée en fonction à la tête de la Direction des Opérations spéciales pour la Lutte contre le Trafic de Drogue, la Contrebande et le Commerce de Substances prohibées, mais, pour cela, il faudrait que vous fassiez, de votre côté, un geste de même nature en faisant libérer notre compagnon José María Biñon et en renonçant à vous acharner à l'avenir contre lui ou ses proches.

Ci-joint deux photos du professeur Paxton prises ce jour pour vous prouver que nous ne sommes pas de mauvais plaisants et, dans la boîte de plastique, une pièce visant à vous faire prendre pleinement conscience du caractère dramatique de la situation dans laquelle se trouve actuellement le professeur Paxton.

Espérant prochainement de vos nouvelles,

Les amis de José María Biñon.

Bill Ramstead regarda à peine la première photo. Elle représentait Robert Paxton tenant sur sa poitrine un exemplaire du journal cubain *Granma* daté de la veille. L'autre cliché lui arracha une grimace. Paxton était prostré sur une paille, une plaie sanglante à la tempe gauche. Il ouvrit aussitôt la boîte de plastique, une boîte plate ressemblant aux boîtes dans lesquelles les photographes livrent les clichés. Quand il vit le mouchoir ensanglanté, l'Implacable comprit tout de suite de quoi il s'agissait.

— Nom de Dieu ! cracha Ramstead entre ses dents. Les porcs !

Un silence passa.

— Ça change peut-être notre politique rapport à James Huctín, finit par dire l'Implacable.

— D'une certaine manière, oui. Tu laisses tomber cet aspect de la mission. Je m'en occupe personnellement. À partir de maintenant, tu te consacres entièrement à l'autre aspect de la mission : découvrir où se trouve ce « Las Horquitas » dont parlaient Biñon et Huctín et libérer Paxton.

— Tu comptes toujours coffrer Huctín mardi soir ?

— Plus que jamais. Quand on aura mis ce traître sous les verrous, ça leur donnera peut-être envie de négocier autrement la libération de

Paxton.

— C'est une possibilité, l'autre c'est qu'ils le liquident purement et simplement.

— Ça fait partie des risques et un professeur doit savoir à quoi il s'engage quand il entre dans la profession. De toute façon, on ne peut pas céder au chantage de ces fumiers.

Remo avait rarement entendu Bill Ramstead prononcer autant de grossièretés en si peu de temps. Il le comprenait. Il était également d'accord avec sa position de fermeté face aux charcutiers qui avaient tranché l'oreille de Paxton. Mais il préférait être dans sa peau que dans celle du Directeur des Opérations spéciales. Car c'était Bill qui avait le mauvais rôle en prenant les décisions dures.

— Tu vas commencer par aller porter cette boîte à Ron Higoshi, le chef du labo. Tu la lui remets en mains propres pour qu'il vérifie que c'est bien l'oreille de Paxton.

— Mais Higoshi doit se trouver chez Paxton en ce moment.

— Sans doute, dit Bill Ramstead. Tu vas donc aller là-bas. On se voit ce soir. Tu me raconteras où ils en sont. Pour le reste, tu pourras peut-être trouver une piste en cuisinant Clorinda. Cette fille en sait beaucoup plus qu'elle ne veut bien en dire.

— C'est bien mon avis, dit l'Implacable en se levant.

*

* *

Sabina était au bord de la crise nerveuse. Cette journée dans les services du remplaçant de Bob avait été un calvaire. Et voilà qu'à peine rentrée chez elle, elle recevait un coup de fil de Pupina, la légitime de Juan Luis Fesyeno. En l'absence de son époux et des *sicarios*, Pupina gérait *La Habanera Seafood Ltd.* et assurait l'intérim.

Pupina savait que son mari couchait avec Sabina et elle la détestait. C'est donc avec un plaisir non dissimulé qu'elle lui ordonna d'aller chez Paxton pour récupérer les disquettes dans le cellier.

— Mais c'est impossible ! protesta Sabina Delarrocche. Ce doit être plein de flics, là-bas.

— C'est bien pour ça qu'on s'adresse à toi, poupée. En tant que stagiaire au service du nouveau Professeur, tu devrais pouvoir trouver un prétexte.

— Mais enfin, Pupina, est-ce que...

— Suffit comme ça. Ordre du *mayor* ! Tu as été dressée pour exécuter les ordres, tu les exécuteras ! Juan Luis m'a dit que, si tu te rebiffais, je devais te dénoncer à Ramstead.

Sabina Delarrocche était très mal. Mais elle n'était pas encore prête à mourir.

— Bon, je vais essayer.

— Tu réussiras. Va tout de suite faire un repérage sur les lieux. Je t'envoie Gonzalo dès que j'arrive à lui mettre la main dessus pour qu'il te donne les conseils techniques dont tu auras besoin.

— Salut, Pupina, murmura Sabina d'une voix accablée. Je te rappelle pour te tenir au courant.

Elle raccrocha, se déshabilla et passa une tenue plus adaptée à sa mission. Jean et chemise de cow-boy. Elle alla à la cuisine boire un verre de menthe, retoucha son maquillage et sortit.

*

* *

Remo Williams allait entrer dans le jardin de la maison Paxton à Hialeah lorsqu'une silhouette féminine attira son attention. Il n'était pas rare que les silhouettes féminines attirassent son attention mais l'intérêt qu'il éprouvait pour celle-ci, malgré tout le charme qui s'en dégageait, était de nature purement professionnelle.

La fille de la photo ! Elle longait la clôture. Elle avait l'air de surveiller le jardin. Coinçant sous son bras la boîte qui contenant l'oreille de Paxton, l'Implacable glissa la main droite à l'intérieur de sa saharienne et chercha le contact froid mais rassurant de son LAKA 70M.

Il approcha de la fille et exhiba une carte bidon du *Secret Service*.

— Veuillez me suivre, Miss. Vous êtes en état d'arrestation.

Le premier réflexe de Sabina fut de prendre la fuite mais, quand Remo dégaina et qu'elle vit le Laka automatique à finition chromée briller dans sa main, elle s'arrêta net et fit demi-tour.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

— Capitaine Remo Williams au service du colonel Bill Ramstead, annonça l'Implacable d'un ton militaire. Pour la deuxième partie de la question, je veux vous interroger à propos de la disparition de Robert Paxton dont vous étiez la maîtresse et dont vous espionnez aujourd'hui le domicile.

— Mais enfin, monsieur, comment osez-vous ? Et, d'abord, comment savez-vous que...

Glissant la boîte à oreille dans sa poche, l'Implacable lui prit fermement le poignet et l'entraîna vers la Volvo.

— Taisez-vous, Miss, et venez par ici. J'en sais beaucoup plus que vous ne l'imaginez sur votre compte. Notamment que vous achetez vos petites culottes chez Kay's Corner...

Elle blêmit en serrant les maxillaires et, pendant un instant, il crut qu'elle allait le gifler de sa main libre. Puis elle comprit et baissa les yeux en signe de soumission.

— O.K., je vous suis. Mais lâchez-moi, s'il vous plaît. Remo n'hésita pas. Il la lâcha. Il savait qu'elle avait analysé la situation et ne tenterait pas de s'échapper.

Note

1. *Law Enforcement Intelligence Unit* : énorme fichier alimenté et utilisé par les diverses agences fédérales de police.

CHAPITRE XIII

Un ange passa quand ils furent installés à l'intérieur de la voiture puis Sabina Delarroche demanda :

— Où me conduisez-vous ?

— C'est justement la question que je me posais, dit Remo en décrochant son radiotéléphone et en composant le numéro spécial de Bill Ramstead.

— Je viens de retrouver la copine de Paxton, annonça-t-il sans préambule. On peut venir bavarder un peu chez toi ?

— Si, comme l'affirme le lieutenant Arias Belíndez, y a des traîtres dans notre environnement, c'est un peu trop risqué. Allez à ton hôtel, je vous rejoins d'ici une heure et demie.

— Mais..., protesta la Cubaine, je ne veux pas...

Remo réalisa que, comme dans toutes les voitures de police, le haut-parleur du radiotéléphone était branché en permanence. Il le coupa et répondit :

— Les risques sont les mêmes. C'est l'hôtel de Clorinda. En plus, je suppose qu'elle est en train de faire tout son possible pour les attirer dans le secteur.

— Chez Alfred Limburger, cela ne me paraît pas plus indiqué. Dans ce cas, allez chez la fille. C'est peut-être le plus sûr. Donne-moi son adresse. Je vous rejoins dans deux heures.

— Où habitez-vous ? demanda Remo.

— Pourquoi ?

— Pour y aller ensemble bavarder paisiblement entre quatre zyeux.

Elle se rebiffa.

— Il n'est pas question que je vous reçoive à mon domicile personnel. Je...

— Vous préférez la salle de sûreté du Palais de Justice ?

Le visage de Sabina Delarroche se figea dans une expression très dure. Elle sembla comprendre que sa vie venait de basculer et qu'elle n'avait plus d'autre choix que d'obéir à cet homme et aux intérêts qu'il représentait. Ses mâchoires étaient serrées et il entendit grincer ses dents.

— Excuse-moi un instant Bill, reprit l'Implacable en posant le

combiné sur le tableau de bord.

Il attrapa la boîte de plastique et la mit sur les genoux de Sabina. Elle eut un geste de surprise.

— Ouvrez ceci.

Elle obéit et poussa un long hurlement d'effroi. Dès que le silence fut revenu dans la Volvo, Remo entendit la voix de Bill qui s'excitait dans le radiotéléphone. Il attrapa le combiné.

— Plaît-il ?

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? demanda anxieusement Bill. Tu essaies de l'étrangler ou de la violer ?

— Comment peux-tu imaginer une chose pareille, *old chap* ? Je viens au contraire de déployer toutes les finesses dont la diplomatie est capable pour convaincre cette farouche petite personne de me donner son adresse.

Sur le siège du passager, la fille haletait, complètement affolée.

— C'est... c'est une oreille humaine..., murmura-t-elle, subjuguée par la répulsion.

— Tout juste *señorita*, expliqua Remo. Une oreille qui était naguère soudée naturellement au crâne du professeur Robert Paxton. Voici ce que vos amis lui ont fait. Et, bien que je déteste abîmer les belles choses, je n'hésiterai pas à en vous faire autant si vous refusez de coopérer.

La fille le regarda le visage décomposé. Elle tremblait. Soudain, elle ouvrit sa portière et Remo eut un geste pour l'empêcher de fuir mais elle se contenta de se pencher à l'extérieur et de vomir tout ce qu'elle avait dans le ventre. Il la laissa faire sans s'énerver mais sans l'aider non plus. Cela dura une dizaine de secondes puis elle referma la portière et s'essuya la bouche dans un Kleenex. Elle avait des larmes plein les yeux.

— Re... remontez Flamingo Road vers l'est pour... pour tourner à gau... à gauche dans Meridian Avenue..., bredouilla-t-elle en refermant la boîte et en la repoussant vers l'Implacable comme un objet contaminé. C'est... c'est juste derrière le golf de Bay Shore.

Remo prit la boîte, la rangea dans sa pochette de portière et fit partir le moteur de la Volvo.

— O.K., dit-il en récupérant son radiotéléphone. On va chez elle. Je te rappelle de là-bas.

Il allait raccrocher quand un souvenir lui revint :

— Si tu pouvais demander à Miss Peabody de me décommander Clorinda pour le dîner, ça m'arrangerait bien.

— O.K., grommela Bill Ramstead. Au fait, tu as pu livrer mon colis à Higoshi ?

— J'allais oublier. Je fais ça de suite.

— Fais gaffe que la souris n'en profite pas pour filer, lui conseilla

Bill Ramstead.

— Je crois que, de ce côté, il n'y a plus de risque, affirma l'Implacable avant de couper la communication.

Il arrêta le moteur de la Volvo et se tourna vers la Cubaine. Ses yeux étaient rouges et des larmes avaient roulé sur ses joues.

— Comment vous appelez-vous ?

Elle avala sa salive.

— Delarrocche. Sabina Delarrocche. Naturalisée Américaine en 1999. Je suis née à Cienfuegos, le...

— DGI ? coupa l'Implacable.

— Si l'on veut mais pas totalement, je fais partie d'un service très...

— Le MC ? coupa de nouveau Remo.

Elle le regarda, l'air sidérée de découvrir qu'un Yankee puisse connaître l'existence du MC, et hocha piteusement la tête.

— J'ai été recrutée..., reprit-elle timidement.

Mais Remo l'interrompit d'un geste. Il aurait tout le temps d'interroger Sabina Delarrocche quand ils seraient chez elle tout à l'heure. Ce qui l'intéressait pour le moment, c'était de s'assurer de sa volonté de collaborer. Et elle venait de le tranquilliser pleinement.

Il montra la boîte qui contenait l'oreille de Paxton.

— Je dois aller remettre ceci aux hommes du coroner qui fouillent la maison de Paxton. Je vous déconseille fortement de tenter de filer. Le quartier est quadrillé et vous ne feriez pas dix mètres.

— Je vous attends, dit-elle.

Elle avait compris qu'elle était d'ores et déjà une femme à abattre pour les services cubains et n'avait pas envie de le devenir pour les Américains également. Remo le savait. Son intuition l'avait rarement trompé sur ce genre de sujet. Il récupéra quand même les clefs et la télécommande de la Volvo et bloqua les portières de l'extérieur avant de s'éloigner.

Cinq minutes plus tard, il était de retour, débarrassé de la boîte maudite. Sabina Delarrocche l'avait sagement attendu sans même se ronger les ongles. Curieusement, en reprenant place près d'elle, l'Américain ressentit dans son système hormonal une effervescence comparable à celle qu'il avait éprouvée le matin même en consultant le *Miami Herald* en compagnie du lieutenant Arias Belíndez. Il se contrôla et demanda :

— Vous connaissez *La Habanera Seafood Ltd.* ?

Elle hocha la tête.

— C'est une entreprise qui sert de couverture au réseau MC de Floride.

Un sourire victorieux éclaira le visage rude de Remo. C'était gagné sur toute la ligne. La *señorita* Delarrocche était partie pour un retournement complet. Dans quelques heures, ils en sauraient autant

qu'elle sur les implantations du MC aux États-Unis et sur l'opération *Desyerba* !

— Croyez-vous qu'il y ait des risques de filature de votre personne ou de surveillance de votre maison ? s'enquit Remo.

— Non, affirma Sabina Delarrocche d'un ton catégorique.

Comme Bill Ramstead et lui-même l'avaient supposé, les Cubains avaient improvisé le rapt de Robert Paxton.

— Ils me l'avaient caché, précisa Sabina Delarrocche, mais je crois qu'ils avaient l'intention de récupérer le dossier et de tuer tous les témoins. Ils ont changé de tactique quand ils ont su que le dossier était perdu.

Elle s'interrompit un instant puis demanda :

— C'est vous qui avez envoyé Lázaro dans l'Indian Creek ?

— J'étais dans le coup, avoua modestement Remo.

Elle le regarda, l'air fortement impressionnée, avant d'ajouter :

— Pratiquement toute l'équipe du MC de Miami est repartie pour Cuba avec Bob. Ils m'ont envoyée ici parce qu'ils n'avaient personne d'autre sous la main. Ils vont revenir mais nous avons plusieurs jours de paix devant nous. En ce moment, notre service fonctionne avec des effectifs restreints, si je puis dire.

Remo sourit de nouveau. Il lui avait fallu quelques instants pour comprendre que le « Bob » de la jeune Cubaine désignait le professeur Paxton. Mais une chose était certaine : Sabina Delarrocche était visiblement soulagée d'une tension insupportable depuis qu'il l'avait interpellée et elle allait collaborer au-delà de toutes leurs espérances.

Il secoua son paquet de Laka froissé et offrit une laka à la fille, qui l'accepta. Il s'en coinça une autre sous la moustache et distribua le feu à la flamme vacillante de son Laka bosselé.

— Pilotez-moi, Sabina, demanda-t-il en démarrant. Nous allons visiter votre pied-à-terre.

Elle souffla la fumée de sa laka puis sourit pour la première fois.

— Tout droit, pour commencer. Il faut remonter Flamingo Road. Mais dites-moi... Euh...

Elle hésitait.

— Eh bien ? fit l'Implacable en écartant la voiture du bord du trottoir.

— Je... Je n'ai pas bien compris votre nom...

Un nouveau sourire plissa le visage buriné de Remo et les pans de sa moustache se déployèrent comme les ailes d'un grand rapace.

— Remo, *señorita* Delarrocche. Capitaine Remo Williams, bras armé du colonel Bill Ramstead, Directeur des Opérations spéciales pour la Lutte contre le Trafic de Drogue, la Contrebande et le Commerce de Substances prohibées, répondit-il en tapotant sa laka sur le cendrier de la Volvo.

Il lui jeta un coup d'œil en coin. Elle paraissait de plus en plus impressionnée.

*
* *

Depuis sa voiture, Clorinda espionnait Gonzalo Sanchez qui semblait commencer à s'impatienter devant son verre de *piña colada* à la terrasse du *Grand Café*. Elle l'avait devancé à leur rendez-vous mais, au lieu de le rejoindre à sa table, elle le guettait depuis maintenant une vingtaine de minutes. Elle savait qu'il voulait la tuer. Elle l'avait suivi pour essayer de savoir auprès de qui il trahissait maintenant les secrets de Paul Bunchy. Au bout d'une demi-heure, Sanchez s'impatienta et regagna sa voiture. Clorinda le suivit. Il venait tout juste de claquer sa portière quand il reçut un coup de fil qui le contraria ou l'inquiéta.

Gonzalo Sanchez raccrocha, le front plissé par la contrariété. Pupina lui demandait de se rendre le plus rapidement possible chez Sabina pour la coacher en l'absence du *mayor* Fesyeno. Il devait l'aider à récupérer le double du dossier Biñon-Huctín dissimulé dans le cellier de chez Paxton. Le Cubain n'aimait pas la nouvelle tournure des événements. D'abord, la mort de Lázaro et l'enlèvement précipité de Paxton. Ensuite, Clorinda qu'il s'apprêtait à liquider et qui lui posait un lapin. Et maintenant, ces instructions d'apporter assistance à Sabina pour une opération selon lui beaucoup plus incertaine que ne voulaient bien le croire les responsables du MC. Sans parler du débarquement en force de Bill Ramstead et de son acolyte Remo Williams avec l'appui de Jamie Sanderson, et encore moins de la création de cette *Direction Of Spécial Opérations*.

Gonzalo Sánchez avait tout à coup le sentiment d'avoir mangé son pain blanc. Il était temps qu'il prenne des dispositions pour aller retirer le pécule amassé dans une banque-boîte à lettres des Bahamas et qu'il parte prendre une retraite bien méritée dans la villa qu'il s'était fait construire près de Nassau. Mais, s'il voulait pouvoir le faire, il lui restait encore quelques points de détail à régler. Trouver un motif de démission vraisemblable pour Paul Bunchy ne serait sans doute pas le plus difficile. Ensuite, il lui faudrait achever sa mission au service de Juan Luis Fesyeno et, surtout, en finir avec cette chieuse de Clorinda qui le collait comme une sangsue. Il savait que c'était elle ou lui. Elle avait été trop marquée par la mort de son frère et n'aurait de cesse de l'avoir vengée. Il devait tuer Clorinda avant qu'elle-même ne le tue.

Sanchez passa une main dans ses cheveux calamistrés, fit partir le

moteur de sa voiture et démarra en direction du bungalow de Sabina sans remarquer qu'une autre voiture le prenait en filature. La voiture louée au *Columbus Hotel* par le lieutenant Clorinda Arias Belíndez...

*
* *

— Voici Las Horquitas, dit Sabina en montrant au milieu des marais de Zapata une presqu'île en forme de trou de serrure. La garnison est là, derrière, avec une vingtaine d'hommes. Et le blockhaus est là.

— Croyez-vous possible de sortir Paxton de là ?

— Il faudra trouver un moyen de neutraliser la garde, répondit Sabina Delaroché. Pour le reste, rien n'est impossible. La Cienaga de Zapata communique avec la mer par l'intermédiaire d'une mangrove touffue. On peut y pénétrer de nuit en arrivant par l'océan.

— Pour neutraliser la garnison, je fais confiance à Bill et aux spécialistes de Guantanamo (1). Ils ont des idées et des moyens. Ils trouveront quelque chose mais je connais la mangrove, grommela Remo. Pour se repérer là-dedans, il faut être né dans un œuf d'alligator.

— Je suis née à Cienfuegos. Pas dans un œuf d'alligator mais la mangrove, je connais. Je saurai vous piloter jusqu'à Las Horquitas, assura Sabina.

Elle était agenouillée devant la carte d'état-major de la région de Cienfuegos, étalée sur le tapis. Elle se redressa et regarda l'Implacable avec des yeux encore rougis par les larmes qu'elle avait versées. Il lui sourit. Elle sourit. Leurs mains se joignirent, puis leurs lèvres. Une minute plus tard, ils étaient enlacés sur le tapis du petit salon et Sabina s'attaquait hardiment au pantalon de l'Implacable qui lui rendit illico la pareille.

Une bonne façon de relâcher la tension qui les habitait. Pourquoi s'en priver puisqu'ils en avaient envie et tellement besoin tous les deux ?

Comme l'avait prévu Remo, Sabina n'avait pas opposé beaucoup de résistance pour se laisser retourner. Quand ils étaient arrivés chez elle, l'Implacable connaissait déjà la moitié de sa vie et les principaux rouages du réseau MC de Floride dirigé par le *mayor* Juan Luis Fesyeno, alias El Gorrino. Une heure plus tard, elle lui avait tout raconté et, avant de repérer avec elle l'emplacement du blockhaus où était emprisonné Paxton, il avait téléphoné à Bill Ramstead pour l'informer.

— Qu'est-ce que tu dirais d'aller faire un tour à Guantanamo pour préparer un coup de force contre ces joyeux *compañeros* ? avait

demandé Bill Ramstead. La *señorita* Delarroche est bien entraînée et connaît parfaitement le terrain. Elle pourra te servir de guide.

— O.K., avait dit l'Implacable, gonflé à bloc et pressé d'en découdre avec ces tueurs. Envoie-nous un chauffeur vite fait. Alerte Guantanamo pour qu'on nous prépare le matos et on fonce leur apprendre à danser la salsa !

Ramstead était moins pressé :

— Minute, garçon. *Tu* pars pour Guantanamo. La *señorita* Delarroche reste ici avec moi.

— Quoi ! Mais...

— J'ai besoin d'elle pour coffrer Huctín et tout le petit monde qui va se pointer après-demain mardi à *La Habanera Seafood*. Et de toute façon, il n'est pas envisageable que vous passiez à l'action pour libérer Paxton avant que j'aie coincé Huctín pour des raisons que je n'ai pas besoin de t'expliquer. De plus, il faut qu'elle aille livrer les disquettes à la Pupina de *La Habanera Seafood* sans quoi tout le réseau saura qu'elle a été retournée et notre affaire tombera à l'eau.

Bill avait raison. S'ils libéraient Paxton trop tôt, James Huctín allait prendre le maquis. À l'inverse, tant que le professeur était entre leurs mains, ils se sentiraient tranquilles. Pour les disquettes, Remo comprenait un peu moins bien.

— Tu comptes livrer les doubles du dossier Biñon-Huctín aux Cubains ?

— Mais non, boy. On va leur faire fabriquer des faux par Bobby Kramitz. On doit gagner deux jours et demi. Il leur faudra plus que ça pour découvrir la supercherie.

Tout s'éclairait. Une fois Huctín coffré, il leur faudrait même passer à l'action au plus vite. Avant, en tout cas, que Juan Luis Fesyeno ne soit informé. Remo ne pouvait qu'acquiescer :

— O.K. comme ça. Je te laisse Sabina. Mais pour deux jours et demi seulement.

— Ouais, grogna Bill Ramstead avant de faire danser la salsa aux Cubains, il faudra que tu répètes le pas demain et après-demain avec le formateur des expéditions commando de Guantanamo.

— Merci pour la délicatesse de l'intention, Bill. Je sais que tu as toujours eu à cœur de m'envoyer dans des lieux de villégiature enchanteurs.

— Bon voyage, *amigo*. J'envoie quelqu'un te prendre pour t'expédier à Cuba et, de mon côté, j'attends avec impatience la *señorita* Delarroche. J'ai hâte qu'elle nous prouve la solidité de ses bonnes intentions à notre égard.

Pour l'heure, ladite *señorita* était en train de montrer ses bonnes intentions à l'Implacable dans un domaine tout autre que celui du renseignement. Ayant obtenu de l'organe de Remo une expansion à la mesure de ses appétits, elle se releva et, tout en se trémoussant pour faire tomber sur la moquette sa chemise de cow-boy, elle laissa l'Américain baisser lentement son petit slip de chez Kay's Corner puis humer et savourer à sa guise le buisson noir qui tapissait la fleur pourpre nichée au carrefour de ses cuisses tendrement charnues. Au bout d'un moment d'hommages assidus, elle laissa échapper un petit râle voluptueux et repoussa son partenaire en soufflant, l'haleine courte.

Saisissant l'Implacable par l'attribut qui faisait la différence essentielle entre elle et lui, elle le mena dans la chambre, et s'installa sur le lit, sans quitter ses santiags.

— Venez vite ! Maintenant, supplia-t-elle.

Un sourire fit briller la prune gris-vert de Remo. Il aimait les femmes décidées. Sans plus se faire prier, il accéda aux requêtes de la pulpeuse Cubaine et entama les opérations de reconnaissance du terrain.

Sabina Delarrocche avait réellement un fieffé tempérament. Tout en jetant régulièrement des regards fiévreux vers la glace qui surplombait son lit, elle montrait par ses cris et la vigueur de ses coups de reins qu'elle n'aurait pas donné sa place pour un empire. Bientôt sa fougue fut telle qu'elle renonça au complément d'érotisme que lui apportait le miroir et, se retournant, elle plongea le nez dans l'oreiller, et se tordit sous les assauts de l'Implacable comme une panthère revêche sous le fouet du dompteur.

— Oh... oui..., gémissait-elle. Emplissez-moi tout entière, oui... oh... *Madré de Dios...* oh, oui...

Comment résister à pareilles exhortations ? Il redoubla d'ardeur et, soudain, poussant un long cri rauque qui dut retentir jusqu'au terrain de golf de Bay Shore, Sabina Delarrocche décocha une série de ruades qui manquèrent le désarçonner. Stimulé par les vigoureuses manifestations de son plaisir, Remo se cramponna à ses hanches et se répandit en elle dans un long soupir de bien-être.

Ils reprirent leur souffle. Puis il se retira. La tête lui tournait et il alla boire un verre d'eau dans la cuisine.

Il en revenait quand une série de coups de feu claquèrent dans la rue, juste devant la porte de Sabina.

Remo bondit d'abord sur son caleçon ensuite sur son Laka automatique. Ouvrant la porte en trombe, il tomba sur Sanchez, planté au milieu de la rue, en train de recharger un Astra-Unceta. Dans son dos, Sabina toujours nue dans ses santiags, poussa un petit cri aigu et

s'accroupit derrière le rocking-chair pour s'abriter.

— Madré de Dios ! s'exclama-t-elle, terrifiée. Gonzalo ! Il devait venir me voir ! J'avais oublié !

Le visage carré de Sanchez était déformé par la haine.

— Crève, chienne, salope ! rugit-il en brandissant son arme.

Sabina poussa un rugissement de terreur, persuadée que les menaces lui étaient destinées. Mais c'est vers la rue que Gonzalo Sanchez mitraillait comme un forcené.

Quand Remo fut dehors, il aperçut à dix mètres, sur le trottoir, le lieutenant Clorinda Arias qui baignait dans une mare de sang. Il n'eut pas le temps de chercher à comprendre ce qui s'était passé car Sanchez se retourna vers lui à cet instant et pivota pour le prendre sous le feu de son Laka.

Remo fut le plus rapide. Frappé en plein front, Gonzalo Sanchez se mit à genoux, ouvrit une grande bouche étonnée puis s'effondra sur l'asphalte avec un râle d'agonie.

— Appelle une ambulance ! rugit Remo pour Sabina.

Il s'élança sur le trottoir et, soulevant Clorinda entre ses bras, la porta à toute allure dans le petit bungalow où il l'allongea sur des coussins.

Elle lui sourit mais ses yeux étaient cernés par une expression de souffrance affreuse.

— C'était bien lui, le traître. Merci, Remo. Tu as débarrassé le monde de ce salaud !

— Mais enfin qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle battit faiblement des paupières et Remo cessa de la questionner, jugeant qu'elle était trop faible. Elle trouva, cependant, la force de lui raconter brièvement comment elle avait donné rendez-vous à Gonzalo Sanchez au *Grand Café*.

— Là, au lieu de le rejoindre à sa table, je l'ai espionné. Je savais qu'il voulait me tuer. Je l'ai suivi pour essayer de savoir auprès de qui il trahissait désormais les secrets de Paul Bunchy...

Elle avait suivi la voiture jusqu'à Bay Shore. Mais Gonzalo Sanchez s'était rendu compte de la filature à la seconde où il allait sonner chez Sabina. Clorinda venait de se dégager de sa cache pour repérer l'adresse quand il l'avait vue et avait ouvert le feu. Comme une bête.

Clorinda avait reçu trois projectiles à l'abdomen et un au cou. Elle avait tout juste eu le temps de raconter ses dernières heures de vie à Remo quand une grosse bulle écarlate éclata entre ses lèvres.

— Désolée, *querido*, mais je ne pourrai pas dîner avec toi au *East Coast Fisheries*...

Une deuxième bulle éclata, Clorinda vomit un filet de sang, sa tête retomba sur le tapis et elle mourut à l'instant où l'ambulance arrivait.

— Ils paieront pour ça, Clorinda, promet l'Implacable.

Note

1. Base aéronavale US située dans l'île de Cuba même, à 960 km à l'est de La Havane. Concession accordée par un traité de 1934 pour une durée illimitée contre une redevance annuelle de 2000 dollars or que Cuba refuse aujourd'hui d'encaisser.

CHAPITRE XIV

Tout en pilotant habilement la Pontiac de la Special Ops vers les entrepôts de *La Habanera Seafood Ltd.*, en bordure de la Miami River, Alfredo Padrezón s'offrait des coups d'œil réguliers sur les jambes fines et bronzées de sa passagère. Sabina Delarrocche était coutumière de ce genre de chose et, en principe, il lui plaisait d'attirer ainsi le regard des hommes. Or, ce matin-là, les regards de Padrezón l'agaçaient. Ce qui était plutôt mauvais signe. Mais Sabina avait de bonnes raisons d'être anormalement crispée. Elle allait livrer à Pupina Peson Fesyeno, la femme du Gorrino, les disquettes que lui avait remises Bill Ramstead. De fausses disquettes, bien sûr.

Un premier passage devant l'entreprise ne révéla aucune anomalie.

— Les hommes qui travaillent ici régulièrement sont, pour la plupart, d'honnêtes ouvriers qui ignorent tout des activités illicites de leur employeur, dit la Cubaine.

— Y a-t-il une surveillance, habituellement ? demanda Padrezón.

— Cela arrive. Je pense que, demain, à l'approche de la première livraison de l'opération *Desyerba*, Pupina fera garder les principaux accès.

Alfredo Padrezón fit un repérage des lieux pour compléter visuellement les plans que Sabina avait tracés pour Bill Ramstead en vue de l'intervention du lendemain.

— Étant donné que la plupart des *sicarios* sont repartis pour Cuba avec le *mayor* et l'escorte de Bob, ajouta la fille, le seul homme susceptible de faire une surveillance des lieux serait Gonzalo Sanchez. Mais nous savons tous que Sanchez n'est plus en mesure de surveiller quoi que ce soit ici-bas.

— Vous êtes certaine que son absence n'inquiétera pas Pupina s'enquit Padrezón en louchant sur les rotules de Sabina.

— Il n'y a aucune raison, assura cette dernière. Gonzalo a toujours été difficile à joindre. En raison de ses activités au service de la DEA, il lui arrivait de rester des jours et des jours sans donner de nouvelles et sans laisser de moyen de le contacter. Pupina ne s'inquiétera pas avant au moins une semaine.

Pour Alfredo Padrezón, c'était plus de temps qu'il n'en fallait. La

livraison qui devait leur permettre de coincer Huctín la main dans le sac était prévue pour le lendemain soir. Après cela, le déluge...

Padrezón dépassa de deux cents mètres l'entrée principale du négoce tenu par Juan Luis Fesyeno et son épouse puis déposa Sabina qui, la pochette de disquettes sous le bras, se dirigea vers la porte, le cœur battant à tout rompre mais le pas ferme.

Elle ressortit de rétablissement un quart d'heure plus tard, visiblement beaucoup plus détendue qu'à l'aller, et, après une dernière vérification pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie, grimpa allègrement à bord de la Pontiac.

— Elle a gobé le boniment comme un caméléon gobe une mouche, annonça-t-elle en claquant sa portière. Il ne reste plus qu'à attendre demain pour faire avorter l'opération *Desyerba*.

— Vous avez confirmation de la date ? demanda Padrezón.

Sabina hocha la tête et chercha une laka dans son sac tandis qu'il mettait le contact et faisait partir le moteur de la Pontiac.

— Pupina est tellement fière d'avoir si bien assuré l'intérim du Gorrino qu'elle a même voulu se faire mousser et m'a révélé l'heure prévue pour la transaction. Cela doit se passer à minuit et demi. La marchandise arrive par bateau sur la Miami River.

— Très bien, dit Padrezón. Nous allons faire surveiller la rivière. Un homme de l'ATF sera planqué derrière chaque caisse de chaque dock.

— Et il y aura du gros poisson, ajouta la fille. Pupina m'a dit que Marc Santana en personne viendrait superviser la livraison de drogue.

— Excellente nouvelle.

Bill Ramstead allait être content. Marc Santana était l'un des gros bonnets du Cartel de Tijuana. Au sein du Cartel de Tijuana, c'était un individu d'un calibre au moins égal, sinon supérieur, à celui de Biñon. La paranoïa était la faiblesse de tous ces gros trafiquants. Ils avaient tellement peur de se faire trahir par leurs sous-fifres qu'ils voulaient toujours être présents *physiquement* lors des opérations d'envergure.

L'ennui – pour eux –, c'est qu'en cas de descente de police, ils étaient les premiers à tomber. À l'inverse, l'ennui pour les forces de l'ordre était que la présence des gros bonnets impliquait celle d'un grand nombre de gardes du corps armés jusqu'aux dents. Mais Alfredo Padrezón était confiant, il savait que Bill Ramstead ne voulait pas rater son coup de filet et prévoirait des effectifs en conséquence. Et des effectifs de choc. Soutenu par la volonté de Janet Reno et Jamie Sanderson, elles-mêmes soutenues par le Président, il n'avait rien à refuser à l'opération *Lawyers, Drug & Money*.

Un sourire fleurit sur les lèvres d'Alfredo Padrezón. Il était très satisfait de son nouveau patron. Et très satisfait de la confiance que lui avait témoignée Bill Ramstead en le chargeant de préparer le terrain.

— Cinquante-huit... cinquante-neuf... soixante. Ceee...esses !
aboya l'adjudant Roccella.

Remo cessa sans se faire prier, s'assit sur le sol du gymnase et respira profondément à plusieurs reprises, pas mécontent d'en avoir terminé avec les trois séries de soixante pompes que Roccella, l'entraîneur des commandos de Guantanamo, venait de lui infliger pour conclure les tests de synthèse préparatoires à l'opération « Coche Bomba », nom de code choisi par les poètes de la base pour l'opération contre le blockhaus de Las Horquitas.

Stan Roccella était un colosse noir d'un gabarit comparable à celui de Michael Jordan. Il approcha de l'Implacable, lui prit le pouls et commenta :

— Ouais, mon capitaine. Pour un homme de votre âge et, vu ce que vous fumez, on peut dire que la mécanique tient plutôt bien le coup.

Remo Williams se releva et, malgré la chaleur qui écrasait Guantanamo, enfila un sweat-shirt pour éviter les refroidissements.

— Dites-moi, Rockwell...

— Oui, mon capitaine !

— Savez-vous qu'un homme de mon âge peut encore lever le pied jusqu'à la hauteur de votre cul ?

Un sourire narquois se dessina sur le faciès carré de l'adjudant instructeur. Il était en train de préparer une réponse appropriée quand un Marine lui coupa l'herbe sous le pied en se précipitant vers Remo, un portable à la main.

— Bill Ramstead pour vous, mon capitaine.

Remo prit la communication.

— Salut, boy, lança d'entrée de jeu le directeur de la Spécial Ops.

Au ton de Bill, l'Implacable comprit que les affaires tournaient plus rondement que l'avant-veille. Il lui exposa en quelques mots les derniers événements et l'état d'avancement des opérations.

— Si on arrive, en plus, à choper Marc Santana, je jure d'aller faire brûler un cierge à Judas, le Saint Patron des espions, promet Remo Williams.

— Nous avons bien repéré les lieux avec Padrezón, dit Bill Ramstead sans relever sa remarque. J'ai mobilisé deux commandos de l'ATF et un détachement de Swat (1). Bref, on a de quoi boucler le quartier autour de *La Habanera Seafood* plus sûrement qu'une ceinture de chasteté. Inutile de vous retarder et de faire prendre inutilement des risques à Sabina. Je te l'envoie aujourd'hui par un jet qui devrait décoller incessamment de Macdill Air Force Base.

— O.K., dit l'Implacable, l'adjudant Roccella se fera une joie de lui

concocter un entraînement de dernière minute.

Petit ricanement de Bill Ramstead pour qui Roccella n'était pas un étranger.

— Et pour toi, comment ça se passe à Guantanamo ?

— S'il était un peu plus respectueux de ses supérieurs, je dirais que Roccella est un bijou, affirma Remo. Tout est au point, ou presque. On va nous faire amener à dix kilomètres à l'ouest de Juguada par le *Mohawk*, un mini sous-marin nucléaire de la base de Guantanamo conçu spécialement pour ce type d'opération. Ensuite, on termine en pirogue, enfin en fileuse. J'ai réussi à en obtenir une.

Remo Williams pensait que, pour traverser les marais de palétuviers, l'embarcation la plus adéquate serait encore la fileuse, l'un de ces bateaux polyvalents, extrêmement fins, utilisés par les Indiens d'Amazonie pour pouvoir traverser les marais, les grands fleuves et aussi les cours d'eau parfois presque à sec. Il connaissait bien cette embarcation depuis sa dernière mission au Surinam.

— Quant à l'attaque proprement dite, reprit Remo Williams, elle a donné à Roccella l'idée d'essayer l'une des dernières créations de nos techniciens militaires.

— Quoi ? s'enquit Bill Ramstead avec le plus vif intérêt.

— Le *Predator*, un petit avion téléguidé sur lequel on peut fixer des cartouches de gaz soporifiques à base de benzilate. Tu envoies ça sur l'ennemi, tu endors tout ce joli monde et tu récupères peinalement Paxton dans son blockhaus. L'avantage de ce genre de gaz est qu'il a un temps de rémanence très court. Un quart d'heure après l'avoir dispersé dans l'atmosphère, tu peux de nouveau respirer sans danger. Ça évite les problèmes d'essoufflement liés à une trop longue utilisation des masques à inhalateur. Roccella va être ravi de voir Sabina débarquer plus tôt que prévu. L'une des ses grosses inquiétudes était justement le manque de temps pour l'initier à l'utilisation du masque.

— Très bien, dit Bill avec satisfaction. Et ensuite ? Comment vous repartez avec votre Paxton endormi ? Dans ta fileuse, comme à l'aller ?

— Impossible, objecta Remo. Juan Luis Fesyeno a des PWC (2) dans les baraquements de sa petite garnison, à moins d'un kilomètre du blockhaus. Si quelqu'un donne l'alarme avant d'être endormi par le benzilate, ils seront sur place en dix minutes.

— Comment le sais-tu ?

— Dixit Sabina. C'est ce qu'il leur faut pour sortir les PWC des hangars et arriver au blockhaus.

Silence de réflexion du côté de chez Bill Ramstead.

— Alors ?

— Dès que tu m'auras donné le signal du départ, je lancerai moi-

même un signal spécial avec un transmetteur ondes courtes et Guantanamo fera partir des hélicos pour nous récupérer. Au retour, plus besoin de discrétion. Et ça m'étonnerait que les Cubains aillent faire un incident diplomatique pour violation de leur espace aérien.

— En ce moment, il y a peu de chance, admit Bill Ramstead. Mais il faut combien de temps aux hélicoptères pour arriver de Guantanamo à Las Horquitas ?

— Une demi-heure pour les Black Hawks. Ce qui nous laisse tout juste le temps d'intervenir.

— Mais Castro a son aviation ! objecta Ramstead. Ses Mig supersoniques ne feront qu'une bouchée de nos pauvres Black Hawks !

— C'est un bon raisonnement, admit Remo. En théorie. D'après Roccella et tous les spécialistes de la base, vu l'inertie qui caractérise leur système de riposte, les Cubains ne pourront pas lancer l'aviation.

— On peut faire confiance à Roccella, assura Bill Ramstead. Il connaît parfaitement la situation à Cuba.

— Castro a tellement peur d'un coup d'État militaire qu'aucun avion de guerre ne peut décoller sans son autorisation personnelle. En cas d'alerte nocturne, il faut donc d'abord, trouver Castro chez sa favorite du moment, ensuite le convaincre de la nécessité d'une intervention.

— C'est vrai, se souvint Ramstead. À l'époque où j'étais encore à la CIA, on estimait le temps de réaction de l'aviation cubaine à un minimum de deux heures en cas d'agression sur le territoire national.

— Exact, acquiesça l'Implacable. Et même s'ils en avaient le temps, ils ne feraient rien. Les temps ont changé, Bill. On n'est plus à l'époque des missiles soviétiques. Avec l'arsenal qu'on a sous leur nez à Guantanamo, ils auront trop peur de se faire vitrifier.

— O.K., fit Bill. Si tout va comme tu veux, l'opération Coche Bomba va être un petit Pearl Harbour cubain. Toutefois, une petite chose me chagrine encore. Je suppose que le Mohawk ne va pas vous déposer au bord du rivage...

— Non, fit Remo. On va ramer en mer pendant quelque chose comme cinq ou six kilomètres. C'est sans problème. La fileuse se comporte parfaitement bien dans la houle.

— Mais les garde-côtes. On dit qu'ils sont particulièrement nerveux en ce moment à cause des armadas de *balseros* (3) qui prennent la tangente pour la Floride, voire, plus simplement, pour Guantanamo.

— Tiens, c'est vrai, remarqua l'Implacable. Roccella n'a pas évoqué ce risque.

— Tel que je le connais, il y a pensé et il a une parade mais pose quand même la question.

— Je n'y manquerai pas, assura l'Implacable qui avait de bonnes raisons de se sentir concerné.

— À demain, boy dit l'homme de la Spécial Ops. Je te donne le

signal de l'action dès qu'on a coffré notre petit monde.

— À demain, Bill, et *good luck* !

— Il ne devrait pas y avoir de lézard, affirma Ramstead. J'ai embauché un élément de premier ordre.

— Alfredo Padrezón ?

— Comment as-tu deviné ?

— Il y a des choses qu'on sent, dit Remo.

Il coupa la communication, rendit l'appareil au Marine et rejoignit Roccella qui s'était éloigné par discrétion. Il informa le sous-officier instructeur de l'arrivée prochaine de Sabina et des grandes lignes de sa conversation avec Ramstead.

— Et maintenant que l'aspect physique de la préparation est réglé, conclut-il en allumant une laka, si nous examinions certains points de stratégie ?

— C'est cet après-midi, la stratégie, mon capitaine. Après les tests de synthèse, il me faut maintenant évaluer vos performances sur le parcours du combattant. Et pour commencer, je pense que vous devriez éteindre cette laka.

— Si j'avais su..., grommela l'Implacable. On m'avait bien dit, pourtant, que la vie cubaine était un enfer !

Résigné, il suivit l'adjudant Roccella hors du gymnase vers les installations du parcours du combattant. Mais il garda sa laka à la bouche. Ils étaient en train de contourner le pas de tir – auquel Remo commençait à subodorer qu'il allait rendre visite après le parcours –, lorsque l'interrogation de Ramstead lui revint en mémoire.

— Dites-moi, Rockwell, vous avez prévu quelque chose pour les garde-côtes ?

— Il n'y a jamais de garde-côtes du côté de Cienfuegos ou de la Baie des Cochons, affirma le Noir. Tout ce que vous risquez de croiser au large, ce sont des bateaux de contrebandiers. Mais il y a belle lurette que les douaniers cubains ont renoncé à leur donner la chasse.

— Je sais, dit Remo, avec le blocus et la fin de l'aide soviétique, tous les Cubains ont besoin de la contrebande pour nourrir leurs familles. Les douaniers et les garde-côtes comme les autres. Mais je pensais qu'ils traquaient les *balseros*.

Le sous-officier laissa échapper un petit ricanement amusé.

— Les *balseros* ne s'aventurent jamais dans ce secteur.

— Ah bon ! Pourquoi ? demanda innocemment l'Implacable.

— Trop dangereux pour les chambres à air et leurs passagers. Au large, c'est truffé de requins et, dès qu'on atteint la mangrove, on entre dans le repaire des crocodiles.

Remo ne broncha pas mais il commençait à se demander si l'idée de la fileuse était si bonne que cela.

Notes

1. *Spécial Weapons & Tactics* : forces d'élite spécialement formées à l'utilisation des armements spéciaux et à la mise en œuvre des tactiques d'intervention pour les opérations délicates.
2. *Personal Water Craft* : scooter aquatique.
3. De balsa (radeau) : nom donné aux Cubains qui tentent de fuir l'île par la mer sur des radeaux de fortune souvent constitués de chambres à air de camions.

CHAPITRE XV

La lune était une faucille d'or resplendissante sur le velours noir du firmament. À plat ventre sur la terre ferme, à quelques centaines de mètres de la mangrove et des marais de palétuviers, mais à près de six kilomètres de l'endroit où les avait laissés le *Mohawk*, l'Implacable et la Cubaine se reposaient de la traversée et vérifiaient le contenu de leurs sacs étanches, le fonctionnement de leurs masques inhalateurs et de leurs armes. Pour mieux passer inaperçus, ils portaient des combinaisons noires et des souliers de même couleur.

La partie maritime de leur expédition s'était passée sans encombre. Quelques minutes après les avoir largués, le *Mohawk* était reparti en plongée, protégé par son dispositif anti-sonar et son système de propulsion parfaitement silencieux. Deux fois, ils avaient aperçu au loin des embarcations de contrebandiers en provenance de Floride, de Jamaïque, d'Amérique centrale ou de la côte caraïbe de la Colombie. À un moment, Remo avait eu l'impression qu'on les observait avec des instruments de surveillance à infrarouge. Mais à aucun moment, on n'avait essayé de les aborder ou même de leur envoyer un message. Comme l'avait prédit Roccella, leur petite fileuse n'intéressait personne.

Quant aux requins, ils n'en avaient pas vu la queue d'un.

Sans doute étaient-ils trop occupés à déguster du *balseiro* à quelques milles nautiques de là.

Il était une heure et demie du matin et ils venaient de terminer leur inspection quand un faible tintement avertit l'Implacable que Bill envoyait son feu vert par l'intermédiaire de Guantanamo. Il attrapa son Motorola à codeur.

— Remo, j'écoute.

— Tout baigne, annonça la voix reconstituée de Bill Ramstead. On a mis la main sur cinq cents kilos d'héroïne, deux cents doses de crack et quatre millions de dollars d'argent sale, sans parler des trafiquants. Un certain Bernardo Ortiz était rentré de Cuba pour l'occasion en compagnie d'un autre *sicario* du nom de Pichichi. D'après le témoignage de Sabina, ce seraient les assassins de Ezra Landsheer et de son épouse. Coffrés tous les deux avec Huctín et Santana, plus une

demi-douzaine de leurs hommes de main et Pupina Peson Fesyeno.

— Chapeau, souffla l'Implacable. Je donne le signal aux hélicos. Et Juan Luis Fesyeno ?

— Pas de nouvelle. J'ai dans l'idée qu'il est resté à Cuba pour diriger la surveillance de Robert Paxton et pour être à pied d'œuvre pour les négociations d'échanges d'otages.

— On lui réserve une mauvaise surprise.

— Bonne chance, boy, souhaite Bill Ramstead avant de couper la communication codée. Il ne reste plus qu'à libérer l'otage pour que le MC n'ait plus de moyen de pression sur la justice américaine.

Un détail...

Interdiction absolue de tirer un coup de feu avant l'assaut. Dans son sac étanche, Remo transportait, plusieurs bâtons de dynamite, des détonateurs, son LAKA 70 et le petit transmetteur à ondes courtes réglé pour donner l'ordre de décollage des hélicoptères. Il le prit et lança aussitôt le signal.

Le Predator était posé dans le fond de la fileuse, les ailes encore démontées.

Silencieusement, l'homme et la femme se noircirent le front, le bas des joues et le cou au maquillage de nuit. Le reste de leur visage serait caché par les masques. Sa besogne achevée, Remo plissa les joues. Il détestait ce maquillage qui lui irritait la peau. Silencieusement, il prit ensuite les cartouches de benzilate et, répétant presque mécaniquement les gestes effectués des dizaines de fois lors de son entraînement express à Guantanamo, les fixa au fuselage. Une fois terminée la vérification des amorces, il prit la trousse à outils et monta les ailes. Le testeur de piles indiquait que tout était O.K.

Cinq minutes s'étaient écoulées.

Remo jeta le matériel dans le fond de la fileuse.

— En route, maintenant. Désolé, *baby*, mais je m'occupe du *Predator*. Il va donc falloir que tu rames. Bien obligé de faire une entorse à mon habituel sens de la galanterie.

— C'était trop beau. Je savais bien que ça ne durerait pas toujours..., grogna Sabina en prenant la pagaie.

Remo la fit embarquer puis, tenant d'une main le *Predator* bien haut au-dessus de sa tête, poussa la fileuse entre les roseaux. Dès que l'embarcation fut portée par l'eau, il sauta dedans. C'était le moment le plus délicat. Il ne fallait ni faire tomber le *Predator* ni faire chavirer la fileuse. Moyennant quelques moulinets du bras gauche, l'Implacable réussit son exploit.

Silencieusement, Sabina plongea sa pelle dans les ondes glauques habitées de mille bruits, dirigeant habilement la barque fine entre les racines de palétuviers tordues comme d'immenses doigts arthritiques.

Agénouillé derrière elle, l'Implacable ouvrait l'œil pour vérifier qu'aucun crocodile ne se trouvait sur leur passage.

— C'est un tout petit point de détail auquel on n'a pas pensé. Si on croise un croco hargneux pendant le temps que je tiens le *Predator*, je ne peux pas tirer.

Sabina laissa échapper un petit rire moqueur.

— J'y avais pensé, moi. De toute façon, Roccella nous a interdit de tirer et les lakas de ton Laka auraient toutes les chances de ricocher sur la carapace. Arrête donc de flipper comme un Yankee moyen dès qu'il s'agit de crocodiles. D'abord, ces bestioles sont comme toi et moi : elles dorment la nuit. Et si on ne les dérange pas, elles nous foutront la paix. Deuxièmement, elles n'attaquent pas l'homme sauf cas de force majeure.

— C'est-à-dire ?

— Quand elles se sentent menacées ou bien... qu'elles ont vraiment très faim.

— Espérons que celles du coin aient bien déjeuné à midi et que...

Remo se tut avant la fin de sa phrase. Des bruits de moteur ressemblant à ceux d'une pétrolette venaient de se faire entendre dans le lointain.

— Là, fit-il en désignant une épaisse touffe de joncs.

Sabina n'avait pas attendu son conseil. Du plus vite qu'elle le pouvait sans faire trop de bruit, elle dirigeait leur embarcation vers la cachette. Ils venaient de l'atteindre quand deux PWC passèrent à vitesse réduite à quelques dizaines de mètres. Remo et Sabina cessèrent de respirer. Avec la clarté de la lune, ils voyaient très nettement les deux pilotes. Mais les scooters aquatiques passèrent et continuèrent leur chemin sans les remarquer. Les remous firent danser la fileuse et l'Implacable songea que, cette fois, la tranquillité de quelques sauriens avait certainement été perturbée.

— Tu savais qu'ils faisaient des rondes ? demanda Remo.

— Non, dit Sabina. Ils ne m'en ont jamais parlé. À mon avis, c'est inhabituel. Soit ils craignent quelque chose soit le Gorrino s'ennuie et grille le temps comme ça. C'est lui qui était aux commandes du deuxième scooter.

— Le petit monstre bedonnant ?

Sabina acquiesça d'un haussement d'épaules fataliste puis se remit à payer. Ils ne devaient plus perdre une seconde s'ils voulaient avoir le temps d'agir avant l'arrivée des Black Hawks. Il leur fallut encore dix minutes pour sortir de la zone des palétuviers. Dès qu'il eut en vue la presque île sur laquelle se dressait le petit bâtiment de béton, Remo se releva en s'équilibrant, joignit les contacts et fit partir l'hélice de l'avion miniature. Le moteur démarra dans un bourdonnement feutré. Remo lança l'engin dans les airs et s'empara de la télécommande.

C'était aussi amusant et aussi simple à diriger qu'un modèle réduit. Quand le *Predator* fut au-dessus du blockhaus, Remo indiqua à Sabina de cesser de ramer et d'enfiler son masque. Il enfila le sien puis pressa le bouton de largage. Il ne vit rien mais, sur son tableau de commande, une lumière verte lui indiqua que l'engin avait vidé ses cartouches de benzilate. Remo attendit encore deux minutes puis récupéra sa pagaie et se remit à ramer avec la Cubaine. Ils étaient pratiquement sur la presqu'île quand il actionna le dispositif d'autodestruction du *Predator*. L'explosion fut à peine audible. Tout était fait pour la discrétion.

— Et hop ! Quelques dizaines de milliers de dollars partis en petits bouts dans la nature.

— Vous êtes tous pareils, les Yankees. Bande de pollueurs.

Cinq minutes plus tard, la fileuse s'échoua sur le sol glaiseux. Deux silhouettes noires en émergèrent.

— Il nous reste cinq minutes avant de pouvoir enlever les masques, dit à voix basse l'Implacable.

À quelques mètres de la berge, se dressait un grand arbre dont la silhouette en forme de flamme rappelait celle des ifs. Remo et Sabina se tapirent à la base du tronc et y observèrent le paysage pendant les minutes restantes avant de se débarrasser de leurs masques à inhalateur. En principe, l'effet du benzilate devait être dissipé. Un peu plus loin, derrière une barrière de buissons, deux hommes en treillis de camouflage gisaient devant la porte d'un bâtiment de béton rectangulaire. La prison de Robert Paxton.

Deux Kalachnikov étaient tombées au sol près des deux silhouettes inertes.

Sabina consulta sa montre étanche.

— Deux heures cinq. La plupart des hommes de la garde doivent être en train de dormir. C'est le meilleur moment.

— Combien de temps, à ton avis, pour atteindre Paxton ? demanda l'Implacable.

— Ça dépend des difficultés. Si on passe sans problème, ça peut nous prendre moins d'une minute. Si on se fait remarquer, ou bien intercepter, on peut très bien ne jamais y arriver.

— O.K., dit Remo. Positons.

Une dernière vérification et ils s'élancèrent.

— Il ne faut pas de temps mort entre la fin de l'attaque et l'arrivée des hélicos, déclara Remo. Sinon, on a toutes les chances de se faire coincer sur place si les hommes du MC sont alertés.

La fille le regarda, un petit sourire blafard sur son beau visage ovale.

— Remo, j'ai la trouille. Si le Gorrino rapplique avec son PWC, il va me tuer.

Remo Williams l'empoigna par le coude et serra jusqu'à lui arracher une grimace de douleur.

— C'est bien de le dire. Maintenant, on se botte les fesses et on fonce.

Elle sourit à nouveau, avec plus de conviction, et Remo fut rassuré. Remo vérifia sa montre. Il ne les entendait pas encore mais il savait que, dans dix minutes au plus tard, les Black Hawks de la base de Guantanamo seraient là.

Brusquement, alors qu'ils arrivaient au niveau des gardes, Sabina plongea au sol. Remo attendait, tous les muscles bandés. Elle se releva après avoir fouillé la poche de l'homme et brandit la clef.

Elle prit encore le temps de le délester de sa Kalachnikov puis fonça vers la porte et l'ouvrit à toute allure, suivie comme une ombre par l'Implacable.

Le timing était parfait. Le garde et Paxton dormaient comme des marmottes à l'intérieur du blockhaus. Paxton avait la tête enroulée dans un bandage crasseux. L'échine courbée, l'Implacable, le chargea sur son épaule, se précipita et rejoignit la fille qui était déjà en train de fermer la porte.

C'est alors que le garde de l'intérieur qui avait dû recevoir moins de gaz que les autres sortit de sa torpeur et pressa la détente de son fusil à tir rapide.

La porte valsa vers l'extérieur, arrachée de ses gonds. Remo avait plongé au sol pour se protéger et protéger Paxton. Lorsqu'il se releva, Sabina était en train d'allumer le garde. Le Cubain poussa un rugissement affreux et recula dans une danse spasmodique vers le trou noir qui marquait l'entrée du blockhaus. Quand il s'écroula en arrière, criblé d'impacts, son corps était décapité.

— Sale coup, fit la Cubaine. Fesyeno et son pote vont rappliquer avec leurs Jet Ski.

— Fonce vers la berge et couvre-nous. Ils vont avoir du mal à tirer et à tenir leurs guidons en même temps. L'avantage est encore à nous. Et les Black Hawks vont arriver d'un instant à l'autre, maintenant.

Il reprit le corps inerte de Paxton et le traîna vers le couvert de l'arbre à silhouette de flamme. Dans le courant de l'après-midi, il avait eu l'occasion de voir Sabina tirer au M16 puis à l'Uzi. Plutôt bonne. Mais à la kalach, elle était imbattable. Logique, c'était le fusil avec lequel elle avait fait ses classes avant d'être admise à la DGI. Remo comprenait, maintenant, pourquoi elle avait décidé de perdre quelques secondes pour récupérer celui-ci.

Un bruit de moteur leur parvint à cet instant. Pas celui des Black Hawks, hélas. Juan Luis Fesyeno et son *sicario* rappliquaient en faisant hurler les mécaniques de leurs scooters aquatiques.

— Laisse-moi le Gorrino ! cria Sabina.

De nouveau, Remo lâcha Paxton. Il dégaina son LAKA 70M, plaça le sélecteur sur « *full auto* » et alluma le *sicario* qui tomba de son PWC et disparut dans un bouillonnement d'écume blanche. Les crocodiles de la Cienaga de Zapata étaient servis sur un plateau. L'engin poursuivit sa course en zigzaguant puis se coucha sur le coté et coula, le moteur noyé. Le PWC du Gorrino était arrivé au niveau de la presqu'île et Remo avait, de nouveau, empoigné Paxton quand Sabina, pressa la détente de sa Kalachnikov. Remo vit très nettement son visage noirci se crispier dans une grimace de rage meurtrière mais aucune déflagration ne sortit de son arme.

La kalach s'était enrayée !

Poussant un juron en espagnol, la fille se rua vers la berge tout en dégainant le colt qu'elle portait dans un étui à sa ceinture. Une fois de plus, Remo laissa Paxton retomber pour ajuster le PWC de Juan Luis Fesyeno. Mais le Cubain n'était pas un enfant. En une fraction de seconde, il eut évalué la situation et dévié la direction de son engin. Il fonçait vers la berge et Sabina. Sabina se trouvait maintenant entre Remo et le scooter. Impossible de tirer sans risquer de la tuer.

Avec une agilité stupéfiante pour un être de sa corpulence, Fesyeno sauta à l'eau à la seconde où son engin s'échouait dans la berge vaseuse avec un rugissement de dragster. Lancée en plein sprint, Sabina arriva sur lui et leva son Colt. Mais, à cette seconde, le Gorrino fléchit les jambes et d'un sutemi perfide, fit passer Sabina par-dessus sa tête et l'expédia dans la mangrove.

Aussitôt, deux énormes crocodiles, alléchés par la pitance, se précipitèrent avec force battements de queue et emportèrent le corps de Sabina Delarrocche dans un tourbillon bouillonnant. Le corps d'une fille superbe. Un corps qui, quelques heures plus tôt, avait vibré à l'unisson de celui de l'Implacable. Pendant une seconde, Remo en resta pétrifié d'horreur.

Puis l'instinct professionnel reprit le dessus et, d'une rafale précise, il abattit le meurtrier de Sabina qui semblait lui-même médusé par ce qu'il venait de faire. Remo rengaina et se rua vers la pointe de la presqu'île en traînant Paxton qui commençait à s'éveiller.

C'est alors qu'un bourdonnement sourd se fit entendre dans le lointain.

Le vrombissement des hélicoptères était parfaitement distinct, maintenant. Le bruit ne pouvait plus manquer de donner l'alerte aux autres du MC si, par hasard, les coups de feu tirés ici ne les avaient pas déjà réveillés. Dans le clair-obscur, l'Implacable voyait Robert Paxton, visiblement groggy et incapable de comprendre ce qui lui arrivait, ni même de savoir s'il était entre les mains d'un ami ou d'un ennemi.

— N'ayez pas peur, M. Paxton. Je suis un agent du colonel

Ramstead.

— Non..., murmura le scientifique, incrédule. Vous venez me chercher ?

En guise de réponse, l'Implacable le saisit sous les aisselles et le chargea sur ses épaules pour le transporter vers l'endroit où allaient arriver les hélicos. Il venait de déposer son fardeau humain au pied du grand arbre lorsque les premiers coups de feu claquèrent à l'aveuglette en provenance de l'autre bout de la presqu'île. Remo Williams tira une fusée éclairante pour indiquer sa position aux hélicoptères puis il s'accroupit près de Paxton dont le pouls était d'une faiblesse alarmante. Le scientifique n'avait plus aucun tonus. Si près de la délivrance, il semblait capituler, s'abandonner à dépression. Il est vrai qu'en quelques jours, il avait probablement encaissé des doses de stress supérieures à la somme de toutes celles qu'il avait connues depuis le jour de sa naissance. Sans oublier le manque de sommeil, l'épreuve de l'oreille coupée ni la toute récente inhalation de benzilate, qui n'avaient pas dû améliorer sa forme physique et psychologique.

— Il faut tenir, M. le professeur ! Nous avons fait tout cela pour vous ramener à Miami. Vous voyez ces appareils ? L'un d'entre eux va vous emmener. Les autres ont reçu l'ordre de nettoyer ce nid à rats.

— Et Sabina... ?

— Elle s'est jointe à notre cause et vient de mourir héroïquement en m'aidant à vous arracher à ces crapules.

Paxton hocha faiblement la tête.

Une roquette explosa sur le blockhaus et un volcan de flammes s'éleva vers le ciel, jetant une lueur orangée sur la presqu'île.

Une deuxième roquette fit trembler le sol. Un Black Hawk s'arrêta en vol stationnaire au-dessus d'eux et lança une échelle de corde. Remo Williams s'en empara pour y attacher Paxton. Les hommes de la garnison attaquaient mais ils tombaient comme des mouches, cueillis par les mitrailleuses des hélicos. Remo poussa un grand soupir et tout en allumant un Cubain qui arrivait à toute allure en PWC, attendit son tour pour embarquer.

La première phase de *Lawyers, Drug & Money* avait permis à Bill de faire un coup de filet de toute beauté. La deuxième phase – sa mission – était un succès mais il avait un sale goût dans la bouche.

Robert Paxton était sauvé, James Huctín et José María Biñon passeraient le reste de leur vie en prison. Leurs sbires peut-être aussi. Juan Luis Fesyeno était mort. Mais la petite garnison qui défendait le blockhaus devait être constituée de sous-fifres. Ce n'était que du menu fretin qui tombait en ce moment sous les projectiles des mitrailleuses et les missiles des Black Hawks. De nombreux salauds influents étaient encore en vie et deux femmes merveilleuses avaient quitté ce monde.

Cette Coche Bomba que l'Implacable venait d'exécuter avait, décidément une bien sale odeur. La sale odeur du sang et de la mort...

CHAPITRE XVI

Il y avait du sang partout. Sur les murs. Sur le sol. Sur le lit. Il y en avait même jusque dans le couloir. On aurait dit qu'une bande de fous s'étaient battus à coups de poches de sang dans cette chambre d'hôpital.

Étant donné l'état des deux cadavres dénombrés jusqu'à présent, l'inspecteur Ronald Davic n'était pas étonné que le sang ait giclé à l'extérieur de la pièce. Le ou les responsables de ce carnage avaient dû déployer une force surhumaine pour massacrer le malheureux médecin comme ils l'avaient fait.

— Quelle sauvagerie..., murmura-t-il inconsciemment en examinant le corps.

C'était le nec plus ultra dans le domaine de l'horreur.

Le cadavre était accroché au mur. Véritablement accroché, comme une carcasse de bœuf suspendue à un croc dans un abattoir. Ça, c'était du jamais vu pour Ronald Davic. Et pourtant, Davic n'était pas un bleu. Il en avait inspecté des scènes de crime dans sa chienne de carrière. Quinze ans à la Brigade des Homicides de New York. On pouvait dire qu'il en avait déjà vu de toutes les couleurs avant de débarquer ici.

La nuque du toubib était littéralement soudée au mur. Soudée. Il n'y avait pas d'autre mot pour dire ça.

Le cadavre pendait au mépris des lois de la pesanteur.

Les pieds ballants effleuraient le sol. Le crâne avait été cogné si fort contre le mur qu'il avait éclaté et, maintenant, faisait ventouse. Après avoir fait toutes leurs observations, leurs prélèvements, pris leurs mesures, les hommes de la police scientifique décidèrent de décoller la tête pour faire tomber le corps et l'emporter ensuite.

Tout cela dépassait l'entendement. En entrant dans la chambre, Ronald Davic avait dû marcher en zigzag et sur la pointe des pieds pour éviter les flaques de sang poisseux.

— Mais qui a pu faire ça ? demanda l'inspecteur, effaré.

Son jeune collègue, Fred Wayne essayait de jouer les blasés.

— Des fois, les enragés sanguinaires sont capables d'avoir une force pas croyable quand ils sont en crise. Mais là, ça dépasse tout ce que

j'ai déjà vu.

Davic n'en doutait pas un instant. Et s'il lui avait fallu une preuve, il en aurait eu une dans la manière dont, tout à l'heure, Wayne avait régurgité son repas de midi dans le couloir à la seconde où il avait jeté un coup d'œil dans la chambre.

Maintenant, le jeune inspecteur essayait de jouer les durs pour se donner une contenance. Ça ne marchait pas. Il était vert comme une diarrhée de lapin et faisait tout pour ne pas regarder dans la direction du cadavre.

— Une équipe d'agents sont en train de fouiller la maison, annonçait-il. Jackson et Chavez les ont à l'œil pour qu'ils ne pourrissent pas trop les indices.

— Le directeur est là ?

— Non. Il a appelé sa secrétaire hier pour dire qu'il allait rentrer. Il est en déplacement professionnel, si j'ai bien compris. La fille dit qu'elle n'a aucun moyen de le joindre. Le pauvre type n'est même pas au courant de ce qui l'attend ici.

— Et son assistant ? Il est arrivé ? Il n'est quand même pas en déplacement, celui-là aussi !

Wayne secoua la tête.

— On le recherche. Il est peut-être sorti sans avertir. Il est peut-être aussi mort dans un coin. On ne le saura que quand il reviendra.

— S'il revient..., grommela Ronald Davic.

Un immonde bruit de succion se fit entendre au fond de la pièce et les deux officiers tournèrent machinalement la tête.

Les hommes du coroner avaient réussi à décoller le cadavre. Ils essayèrent de le retenir mais il leur échappa et s'affala en avant. À l'arrière du crâne, le trou béant, plein de pulpe rougeâtre, fixait les néons du plafond comme un œil de cyclope crevé.

L'inspecteur Wayne porta la main à sa bouche et sortit précipitamment. Un instant plus tard Ronald Davic entendit des bruits de spasmes secs qui, par moments, montaient dans les aigus pour ressembler aux cris d'un goret qu'on égorge. Le pauvre Fred n'avait plus rien à vomir mais la mécanique ne voulait rien savoir et se mettait quand même en route.

Finalement, le jeunot n'avait peut-être pas si tort que ça. Davic décida d'aller le rejoindre, laissant les spécialistes installer le cadavre du docteur sur une civière. Il avait besoin d'un peu d'air frais.

Dans le couloir, une autre équipe était en train d'évacuer le second corps – celui d'une infirmière – sur un brancard roulant.

— Hep ! Attendez ! lança Davic tandis qu'ils franchissaient une porte coupe-feu.

Un homme en blanc lui tint la porte et l'inspecteur passa dans l'autre partie du couloir.

Poussant le brancard, les hommes dépassèrent une suite de fenêtres qui donnaient sur une étendue d'eau. Ronald Davic les doubla, leur ouvrit les diverses portes et, finalement, ils se retrouvèrent dehors, où un ambulance attendait, portes ouvertes, moteur à l'arrêt.

Les hommes chargèrent le brancard dans le véhicule et recouvrirent d'un drap le corps de l'infortunée. Pendant qu'ils sanglaient le tout, Davic tira un paquet de lakas de sa poche.

C'est à ce moment-là qu'un vieil homme en complet gris fit irruption dans la clinique de Folcroft.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, les yeux dilatés et l'angoisse dans la voix.

— Qui êtes-vous ? fit Davic.

— Docteur Harold W. Smith. C'est moi qui dirige cet établissement.

— Ah, tout de même ! On se demandait s'il y avait quelqu'un à la tête de cet abattoir..., ironisa le policier.

— Premièrement, je vous invite à mesurer votre langage, jeune homme..., commença Smith.

Il y avait, dans cette voix aigrette, une autorité qui dissuada Ronald Davic de poursuivre dans le registre du sarcasme.

— Deuxièmement ?

— Deuxièmement, j'étais en déplacement en Amérique du Sud et la clinique était sous l'autorité de mon assistant. J'arrive à l'instant de Kennedy Airport et je vous prie de croire que la surprise n'est pas à mon goût.

— Je... Je suis désolé..., bredouilla Davic. Je ne savais pas...

Ce fut au tour de Smith d'ironiser :

— Ce que vous savez, peut-être, c'est ce qu'est devenu mon assistant.

— Euh, non, fit le flic.

— Dans ce cas, expliquez-moi un peu ce qui s'est passé.

— Nous l'ignorons, avoua Ronald Davic. La seule chose évidente, c'est qu'il s'agit d'un acte d'une sauvagerie inimaginable.

— Faites-moi visiter les lieux, ordonna le docteur Harold Smith.

— Je vous préviens, ce n'est pas beau à voir, avertit l'officier.

— Je vous suis. Et veuillez éteindre votre laka.

Davic écrasa son mégot.

— Par ici, docteur.

— C'est incroyable, n'est-ce pas ? fit le policier tandis qu'ils pénétraient dans la chambre. Vous avez vu ça.

Harold W. Smith hocha la tête.

— On n'y comprend rien, ajouta le policier. Qui a pu faire ça et pourquoi ?

Smith, lui, comprenait. Il savait même qui avait fait cela. Pour le moment, son problème était la présence des policiers et des hommes

du coroner. Il aurait préféré de la discrétion pour pouvoir régler cette affaire en famille.

Car il allait bien falloir la régler.

Mais cela, ce serait une autre histoire...

Dépôt légal : janvier 2004.